B VII
12

L.F.C.
B.582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL 1784, *Ier. VOLUME.*

209737
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL 1784, *Ier VOL.*

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

HELII EOBANI HESSI,

ΑΠΟΘΑΝΙΝ ΤΕΛΟΣ;

JE VEUX MOURIR,

Roman latin d'Helius Eobanus de Hesse.
Leipsick, 1597, *in*-12.

CE Poëte Hessois jouit encore d'une réputation brillante parmi les Amateurs de la latinité

moderne. Ceux qui, comme Horace, n'aiment point qu'on porte du bois à la forêt ; ceux qui pensent que, par respect pour sa Patrie, tout Ecrivain doit se faire un devoir d'en cultiver la Langue ; ceux qui sentent qu'on ne peut que ridiculement & inutilement employer les restes d'une Langue morte, regardent encore Eobanus comme un des singes les plus adroits des Romains du bon siècle, & le lisent avec plaisir. Ils lui accordent une ame de Poëte, une facilité pleine de charmes, de la pureté, du naturel, un peu d'énergie. Les Critiques ont peu parlé de sa prose ; ou parce qu'il n'en a pas fait beaucoup, ou parce qu'elle est assez poétique pour les avoir mis dans le cas de la confondre avec ses vers.

Helius Eobanus a donné tous ses Ouvrages pseudonymes. Il se composa ce nom de deux mots Grecs qui signifient *soleil levant*. Son véritable nom est aussi parfaitement ignoré que le lieu de sa naissance. On le trouva sous un arbre, au milieu des champs, en 1488. Il sortit du monde comme il y étoit venu : on le trouva mort dans les haies d'un Village à côté de Marpurg, le 4 Octobre 1540.

Il ne manqua pas de Panégyristes après sa mort. Il fut comparé au vieux Homère, en ces

trois points : on ne connut jamais leur Patrie ; ils vécurent les plus pauvres des humains ; ils perdirent la vue. Ainſi, ces deux hommes furent à-la-fois l'amour des Muſes & le jouet de l'ignorante Fortune. Or, comme c'étoient des Allemands qui préconiſoient Hélius Eobanus, ils ajoutèrent à ſon éloge qu'il n'avoit pas eu moins de talent pour boire que pour faire de beaux vers ; qu'il avoit renverſé & déſeſpéré les plus intrépides buveurs de la Germanie ; & qu'il avaloit, comme une goutte d'eau d'hyppocrène, un broc de douze ſeptiers de vin : mais que, dans cette énergique amitié dont il uniſſoit Bacchus & Apollon, ni l'un ni l'autre de ces Dieux ne lui avoit jamais laiſſé échapper un vers qui fût moins honnête & moins circonſpect.

Eobanus a, dit-on, tranſmis, dans ſes *Héroïnes Chrétiennes*, l'eſprit de Beatus Rhenanus, de Hutten, de Melanchton. Les Poëtes ont plus particulièrement eſtimé ſes *Elégies* ; tout le monde a lu ſes traductions des anciens Poëtes Grecs, de l'Iliade entière, des Bucoliques de Théocrite & des autres Bergeries, du raviſſement d'Hélène de Coluthus, toutes en vers latins. Il étoit vraiment un des grands Grecs & un des Poëtes les plus féconds de

ſon temps. Nous ne connoiſſons, de l'Ouvrage que nous allons extraire, qu'une ſeule Edition. Ce Soliloque reſpire le plus ſouvent la douceur & la tendreſſe. Mais quelquefois le Poëte ſe découvre, & teint ſon papier de bile. Le but en eſt au reſte aſſez philoſophique. Il a donné à cet Ouvrage un titre Grec. On peut dire qu'il farcit de Grec ſes phraſes latines. Ce ſavantiſme doit diſparoître dans l'uſage que nous allons en faire.

Me voici je ne ſais où. D'où ſuis-je venu ? par où ſuis-je venu ? je l'ignore. Il me ſemble que j'étois à mon aiſe ; & voici un air qui commence à me ronger le viſage, voici des enveloppes qui me bleſſent. Je me trouvois plus mollement. Je pouſſe des cris qui me font mal ; j'ai la bouche aride ; je ne ſais ce qui me manque : mais il ne me manquoit rien.

Mes yeux s'ouvrent. Ah ! quelle hauteur ! Où ſuis-je tombé ? avec qui ſuis-je ? Ces arbres vont-ils venir m'attaquer ? ils s'agitent. Voilà des eaux qui me menacent. Si ces animaux qui paiſſent

m'apperçoivent, que ferai-je contre eux ? Et si ce grand astre de feu qui marche là-haut tomboit sur moi ! j'ai peur de tout. Hélas ! je n'avois peur de rien auparavant.

Je ne sais pas quel est mon besoin. Il me semble que ce pourroit être de cette eau qui m'épouvante. Oh ! je ne puis aller près d'elle. = Viens à moi, belle eau, viens =. Elle ne m'obéit pas. Que faire ? Il me valoit mieux n'avoir rien à demander, que de n'être pas écouté quand je demande.

Ah ! quelle douleur aiguë ! un petit animal, si petit, me l'a-t-il pu faire ? Le voilà qui se cache dans une fleur. Il revient me mordre l'autre lèvre. Il se remue; il vole dans l'air. Il n'est pas si gros que le bout de mon petit doigt, & je ne puis me défendre contre lui. Je vais le chasser avec ma main; je ne puis la lever : avec mon souffle; mon souffle l'attire, & me voilà mordu plus cruellement. Je ne puis fuir, ni contraindre personne à fuir. Je ne puis m'aider de mes membres ni de rien. Si l'état où je suis est la vie, & si l'état

où j'étois est la mort, allons, je veux mourir.

Tandis que je refléchissois sur ma misère, un chien vint passer tout près de moi : il avoit de grands poils noirs guenilleux, & son regard me fit une grande peur. Il s'approcha, & me lécha doucement le visage. La première caresse que j'ai reçue n'a pas été celle de mon père ni de ma mère : elle me fut accordée par un animal plus humain qu'eux. Ma foiblesse, mon impuissance, m'apprit aussi à caresser. Je crois que je sourioit de mes petites lèvres au bon chien, & que je le remerciois par la gaieté de mon visage & de mes yeux. Il me quitta subitement; & dans l'amertume de mon cœur, je pensai que les créatures de ce monde ne caressoient que pour leur plaisir ou par moquerie.

Je me brisois à pousser des cris ; je me baignois dans mes larmes, lorsque je vis le bon chien revenir avec un homme : c'étoit le Berger qui gardoit le troupeau d'un Village voisin. Il me prit dans ses bras, & me fit entendre

quelques sons rudes qui m'épouvantèrent. Ses baisers me faisoient mal aux joues, & peine au cœur. Je n'osois le regarder. J'aimois le chien : l'homme m'effrayoit.

L'homme est-il donc destiné à porter la terreur au sein de toutes les créatures innocentes ? *Mort ou servitude*, ce sont les mots qui sont écrits sur son front, & que la Nature leur apprend à y lire. Que ne leur apprend-elle encore à s'en défendre ! Cet homme alloit pourtant me faire du bien. Sans doute qu'il est contre l'essence humaine d'en faire, puisque l'homme fait rougir ou frémir lorsqu'il tend la main. Est-il bienfaisant, lorsqu'il offre de la nourriture aux simples habitans des eaux, à ceux des bocages, à ceux des prairies, à ses semblables ? Je le souhaite, & je voudrois oublier que la dureté de l'homme est moins à craindre que sa générosité.

Le Berger me porta près d'une fontaine, & sous des ombrages d'où il veilloit sur son troupeau dispersé dans la prairie. Il s'y trouva deux femmes qui me ramenèrent un peu de sérénité. Je

m'empreſſai de tendre mes petits bras involontairement à la plus jeune; elle me reçut. Je me collai à ſon ſein, avec le plaiſir de me ſentir délivré des mains de l'homme. La plus vieille alla prendre une chèvre dans le troupeau. Tandis qu'elle la tenoit arrêtée entre ſes genoux, & qu'elle lui préſentoit à broûter de certains feuillages, la plus jeune me ſoutenoit ſur ſes bras & me la faiſoit tetter. Ce fut un baume qui paſſa dans mes veines. Je me ſentis à mon aiſe, & je penſai que cet état de douceur étoit celui que j'avois perdu en arrivant à la lumière.

Petit à petit la lumière devint moins dure à mes yeux, & la toile qui m'enveloppoit moins importune à mon corps. J'aimois la chèvre, ma chère nourrice: je la baiſois en jouant avec ſa barbe. J'aimois le chien: j'abandonnois mes mains entre ſes dents ſans crainte. Il étoit ſi bon, que ſi je le bleſſois en lui tirant une oreille, il ſe plaignoit par un cri, & léchoit la foible main qu'il pouvoit dévorer. J'aimois la jeune fille: elle me baignoit, me vêtoit; elle amuſoit ſans ceſſe mes eſprits, trop

foibles pour se passer de distractions. Son sourire, l'aimable son de sa voix, suffisoient pour m'appaiser si je pleurois, & pour fixer le rire si salutaire autour de mes lèvres. J'aimois aussi la vieille qui me sautoit, me chantoit, m'endormoit sur ses genoux, & qui m'obéissoit avec plus de promptitude. J'aimois tout autour de moi, & je ne pouvois aimer l'homme. Lorsqu'il venoit dans la prairie se mêler à nos jeux, lorsqu'il paroissoit à la lueur de la lampe au retour de la nuit, mon petit babil étoit interrompu ; & le plaisir s'envoloit de dessus mon cœur, comme un oiseau effrayé de dessus son nid. Heureusement je le voyois peu, & j'avois à peine cessé de le voir que je l'avois oublié.

Je veux m'examiner ici. Je hais l'homme, & pourtant j'en ai déjà le caractère. Quelles sont les choses qui me rendent heureux ? ce sont ces soins, cette obéissance, ce respect des autres créatures pour moi ; tous nos besoins satisfaits, plus de craintes, & des signes d'amitié réunis sur moi seul, car je ne considère que moi. Rien ne m'oc-

cupe, ne m'inquiète. Je commande, j'ai des caprices, & je ne rencontre que de la soumission ou de la complaisance. Je procure à qui me protége, me sert & m'aime, des inquiétudes, des impatiences, des colères, des douleurs. Je tourmente cette grande créature, & je la tiens par un fil qui me la ramène toujours plus zélée & plus docile à mes fantaisies. Ne suis-je pas un véritable Roi? Quels sont les premiers desirs de l'homme, ceux qu'il forme encore, le pied dans la tombe? il y en a trois: empire sans contradictions, abondance sans soins, & repos sans ennui; voilà quels sont mes biens, & je commence à croire qu'il est assez doux de jouir de la vie.

Il me manquoit encore le trait qui achève de caractériser l'humanité, & qui consiste à nuire ou par intérêt, ou par fantaisie, ou par remerciement. J'étois d'un âge trop tendre encore, pour nuire avec réflexion; je le fis sans m'en douter.

Ah! toujours, toujours ma belle jeune fille sera présente à ma pensée, chère à mon cœur; & toujours, en

pensant à ses peines, si loin que je fois des lieux qu'elle habite, je lui adresserai mes regrets & mes larmes. Elle étoit en simplicité de cœur, en graces, en sagesse, dans son sexe, ce que je fus en franchise de probité, d'honneur, de courage & de justice dans mon sexe envahissant, lâche, vil & sans foi.

On l'appelloit Germaine. A dix-huit ans Germaine étoit un bouquet de fraîches fleurs bocagères. On parloit d'elle comme de la plus aimable des filles du Village, & comme de la plus modeste, la plus remplie de tendresse pour ses humbles parens. Elle ignoroit encore sa misère & sa bassesse; elle écouta quelques mots gracieux d'un jeune fils de bonne famille : elle se connut ; elle perdit ses plaisirs & son innocence. Son cœur forma des vœux de richesse, murmura contre sa naissance, & contre son vil état de Bergère. Voilà Germaine coupable; & pourquoi ? parce que tout est arrangé dans ce monde pour nous mener aux vices en même temps qu'on nous les défend.

La loi est d'un côté ; & l'usage,

plus fort, de l'autre. La loi défend l'adultère : l'uſage ridiculiſe l'homme peu galant. La loi défend les machinations criminelles : l'uſage proſcrit l'homme qui ne ſait pas ſe rendre utile, au préjudice de ſa conſcience. La loi défend de s'emparer du bien d'autrui : l'uſage condamne celui qui ne fait pas bien ſes affaires. L'uſage eſt la loi tergiverſante de la nature brute. Dans l'uſage, il n'y a ni juſtice ni injuſtice que dans ce qui nuit ou favoriſe. Ce qui eſt aujourd'hui blanc par l'uſage, eſt demain noir par l'uſage. Dans l'uſage, on mépriſe la misère ; & n'eſt-ce pas véritablement l'hiſtoire des fripons, qui décrient celui qu'ils ont dépouillé, & qui, pour infirmer les réclamations de l'innocent, couvrent ſon nom de la plus noire écume de la calomnie ? Dans l'uſage, on mépriſe auſſi la baſſe naiſſance. Que de crimes enſeigna le premier qui oſa dire que les enfans des femmes naiſſoient dans l'inégalité ! La différence des rangs n'eſt venue que des richeſſes ; les richeſſes ont été de tout temps le partage des plus vicieux ; donc on peut dire : Les

plus vicieux ſont les plus nobles (1).

Le cœur de Germaine commença donc à perdre de ſon innocence, lorſqu'elle ſentit le fléau du mépris peſer ſur ſa tête. Or, comme elle ne pouvoit devenir vicieuſe, ſa colère contre ſa pauvreté lui donna plus d'ardeur, plus d'induſtrie. Les ſoins de ſa beauté ne l'avoient point encore occupée; elle deſira des atours moins

(1) L'enfant d'une Reine & celui d'une Payſanne arrivent au jour de la même manière. Mais les hommes ne naiſſent pas égaux phyſiquement ni moralement : les uns apportent plus de force, plus d'énergie, plus d'eſprit; les autres moins. De cette diſtinction eſt venue celle des rangs, & l'inégalité n'eſt pas venue immédiatement de la richeſſe. Mais l'homme n'ayant jamais été aſſez généreux pour faire le ſacrifice de ſes avantages, & pour ſe réduire à l'égalité avec des êtres plus foibles que lui, on peut appeller vice, l'uſage qu'il a fait de ſes talens contre le privilége univerſel de la liberté, & contre les propriétés.

ruſtiques. Amour, tu n'es qu'une cupidité; & de quoi ne vient pas à bout la cupidité?

Germaine oublia, dans les loiſirs de la prairie, l'aiguille inutile qui lui ſervoit à rejoindre les vêtemens de ſon père, ceux de ſa mère & les ſiens. Elle ſe mit à treſſer, avec les joncs, des paniers, des chapeaux, des corbeilles dont la délicateſſe, l'artifice inimitable, les couleurs & la beauté ne tardèrent pas à être vantés dans tout le Pays & juſques dans les Villes. La Paſtourelle vendoit ſon travail aux jours de fête. Une première part étoit deſtinée au ménage de ſes parens; une ſeconde à de diſcrètes parures; & la troiſième à compoſer lentement ſa dot.

Evrard, ſon Amant, étoit fils d'un homme qui labouroit cent arpens de terre, qui faiſoit tomber ſous la faulx la moitié des prairies du Village, & qui couvroit les côteaux de ſes Vendangeurs. Le jeune homme n'en étoit pas pour cela moins ſimple ni moins honnête; il aimoit avec ſincérité & conſtance, avec une modeſtie preſque

virginale, sa chère Germaine. Elle paroissoit toujours plus belle & plus aimable, à mesure qu'elle avoit envie de l'être. Elle avoit gardé pour sa tête le plus élégant de ses chapeaux ; elle ne le portoit point chargé du faste des rubans, mais entouré d'un simple cordon formé de joncs plus menus, & qui pendoit en plusieurs nœuds sur son oreille. Un bavolet, plus délié, ne permettoit pas pourtant de deviner la forme de son sein : mais un corset, plus juste & moins épais, favorisoit merveilleusement les yeux qui s'arrêtoient sur sa taille. Son jupon, beaucoup plus ample & moins lourd, jouoit avec grace autour de ses jambes, toujours chaussées de coton éblouissant par sa blancheur.

Tout le monde étoit joyeux de la voir. Les autres filles l'aimoient, parce qu'elles ne craignoient pas la fille d'un Pâtre. Les femmes, les vieilles, bien des hommes disoient : = C'est une très-bonne fille que Germaine. C'est par son travail & son industrie qu'elle habille & nourrit ses parens un peu mieux. Les riches n'ont

pas le bonheur d'avoir de ces filles-là. Au contraire, ce sont des vaniteuses, des oisives, des boudeuses, qui ne savent rien faire encore lorsqu'on les marie. Le bon Dieu compense tout. Cette belle enfant vaudroit mieux pour bru d'une forte maison, que cent autres huppées qui n'y entrent que pour pondre, manger & dormir, d'un soleil à l'autre =.

Un jour qu'on en raisonnoit sous l'orme de la Paroisse, le père d'Evrard parut approuver ces éloges. Evrard étoit à côté de lui, plein d'espérance & de plaisir. En accompagnant son père à la maison, il lui fit beaucoup plus d'amitiés qu'à l'ordinaire; ensuite il lui dit : = Vous pensez donc que Germaine mériteroit la préférence auprès de qui voudroit marier un de ses garçons? = Je n'en sais rien. Les autres le disoient; il faut parler comme tout le monde. = Vous êtes convenu, mon père, de toutes ses rares & excellentes qualités; vous l'avez louée. = Pourquoi pas? quand les pauvres gens sont bien, il faut les louer, de peur qu'ils ne se mettent à faire mal;

& parce que si les pauvres font mal, contre qui sera-ce ? non pas contre les pauvres assurément. = Il est sûr, mon père, que Germaine n'aura jamais la plus légère idée du mal ; & si elle avoit ce qu'elle mérite, elle seroit un trésor de plus dans la maison où elle entreroit, si riche qu'elle pût être. Je la connois bien, mon père ; & puisqu'il faut vous le dire, j'ai pour elle une bien grande inclination. = Pour la fille du Pâtre ? = Elle est belle, sage, laborieuse ; elle est douce, obéissante, bien élevée. Je sais qu'elle a de plus un peu d'argent, & que c'est la seule que je puisse aimer.

= Garçon, ceux qui sont venus au monde nuds, meurent nuds. Quand ils travailleroient toute leur vie, les fruits de leur travail passent comme l'eau dans un crible. Ce n'est pas tout : ils portent malheur à qui se charge d'eux. Ils ont contracté dans leur bassesse, une tournure de probité qui nuit à eux-mêmes & aux autres. = Comment, mon père, est-ce que la probité est un défaut ? = Non : mais il y a probité

& probité ; il y a celle des riches & celle des pauvres. Celle des honnêtes gens va juſqu'à un certain point de raiſon & d'utilité ; celle des pauvres eſt aveugle & ſans bornes : & cela eſt heureux, qu'ils ne ſachent pas la régler par de certains principes.

Au ſurplus, je ne crois pas que tu parles ſérieuſement d'épouſer cette fille-là. Ce qui m'inquiète, c'eſt que je te connois un trop bon cœur. Avec cela, tu n'as pas d'eſprit ni d'ambition. Il y a encore dans le Village tel & tel qui ſont plus riches que nous. Si je te marie à mon gré, la bru que je me deſtine nous apportera de quoi leur marcher ſur le ventre. = Mon père, je ne l'épouſerai jamais. = Qu'as-tu dit ? = Que je n'aimerai jamais que Germaine. = Aime-la : c'eſt une ſottiſe qui ne fait ni bien ni mal. = Mais je ne pourrai jamais aimer l'autre. = Tu ne l'aimeras pas. Vous vous verrez une ou deux fois. Crois-tu de bonne foi qu'elle t'aimera toi-même ? Vous irez à l'Egliſe, & vous ferez connoiſſance après. = Non, mon père, n'y penſez

pas : je déſerterai le Pays ; je me déſeſpérerai, je me ferai Moine ou Hermite =.

Le père & le fils entrèrent dans la maiſon, l'un fort irrité, l'autre bien chagrin. Cette converſation, qui détruiſoit toute eſpérance, ne tarda pas à être racontée à Germaine. Ces Amans ſe retrouvoient tous les ſoirs entre le coucher du ſoleil & la nuit. La porte d'une étable étoit le lieu conſacré à leurs doux ou triſtes entretiens : on ne fait point autrement l'amour dans les champs. Les paſſans ſont témoins des tendres engagemens qui ſe forment ; & les parens ſont aſſurés que les novices ne s'écarteront pas des portiques du temple de l'Amour.

Il y eut bien des larmes répandues de la part d'Evrard en préſence de ſa Maîtreſſe, & en ſecret de la part de Germaine : cependant on n'abandonnoit point l'eſpérance ; le moindre événement pouvoit favoriſer l'innocence, & la juſtice, & l'amour : déjà la douce patience avoit ramené la tranquillité dans les ames, lorſqu'un accident im-

prévu punit le père inflexible, & sépara les deux Amans.

On avoit tué tant d'hommes à la guerre, qu'on ne savoit plus où en prendre pour les faire tuer. On envoya différentes Troupes de Hussards battre le Pays au loin, avec ordre de ramasser tous les jeunes gens. La règle paroît trait plus raisonnable, de n'exposer à périr que les hommes disgraciés de la Nature, les vieillards & ceux qui commencent à devenir inutiles sur la terre. Mais la satisfaction est plus grande de détruire, au lieu de ronces & de chardons, les grandes & belles fleurs de l'arbre de l'humanité ; il est plus doux de faire perdre la vie à ceux qui l'aiment, qu'à ceux qu'elle importune : & la gloire est bien plus brillante, de détruire dans un seul adulte trois ou quatre générations, qu'une seule créature déjà morte dans sa racine.

Les Hussards traversèrent le Village un soir d'hiver, au moment où Evrard & Germaine se consoloient à la porte de l'étable. Ils tombèrent sur le pauvre

Amant, comme des vautours sur une colombe. Ils le lièrent sur un cheval; & tandis que Germaine imploroit le Ciel & la terre par ses cris, ils disparurent.

Ce n'étoit pas assez pour elle du désespoir d'avoir perdu celui qu'elle aimoit si chèrement; il lui fallut dévorer les reproches, les outrages, la haine du père & de la mère d'Evrard, qui la regardoient comme la cause de l'enlèvement de leur fils. Combien elle pleura! combien elle fut malheureuse! Elle ne vécut que de ses douleurs jusqu'au temps où une lettre d'Evrard, datée d'un champ de bataille, lui apprenoit qu'il étoit vivant au milieu des morts; que son amour duroit & dureroit toute sa vie, & qu'il étoit résolu à demeurer dans les armées, tant qu'il ne pourroit fléchir l'obstination de son père. D'autres lettres qui suivirent exprimoient les mêmes sentimens & les mêmes résolutions. Germaine reprit avec de l'espoir, de nouvelles graces & de la gaieté. Evrard écrivoit les mêmes choses à son père: mais ce qui faisoit la consolation de Germaine, inspiroit au père

des sentimens plus déterminés de haine & de vengeance.

Ce fut à la suite de ces événemens que la fortune m'amena sur le sein de cette aimable Bergère. Hélas! qu'elle fut cruellement punie de son humanité! Je le répète, toutes les opinions mondaines sont faites pour interrompre l'exercice des vertus. Par où attaquer les vicieux? par leurs vices. Seroit-il donc vrai que tout est neutre, & peut être transformé en bien ou en mal, comme il convient à la force ou à la malignité? L'Allemagne se souvient d'un Colonel, dont la poitrine étoit l'asyle du pur honneur & dont la face en exprimoit l'auguste dignité. Il se dépouilla de ses biens pour un ami malheureux, & perdit la tête pour prix de sa générosité. Puisse l'Allemagne se souvenir aussi d'une simple fille qui pratiqua la vertu avec moins d'éclat, & qui perdit le bonheur de sa vie pour avoir fait une bonne action!

La première lettre que lut Germaine, en me tenant dans ses bras, respiroit encore la tendresse d'un jeune homme honnête, mais la tendresse inquiète

& alarmée. « On lui avoit écrit d'odieuses nouvelles qu'il lui étoit impossible de croire, parce qu'il regardoit comme impossible qu'elles fussent véritables ». On voyoit, après ces mots, qu'il faisoit effort pour revenir à l'abandon de son cœur & de sa plume. Le reste étoit froid & gêné. Le trouble de son ame y paroissoit visiblement retenu ; ses protestations n'avoient plus le charme de l'ingénuité, & elles étoient exprimées avec de certaines tournures de politesse.

Germaine n'avoit pas besoin d'esprit ; il ne lui falloit que son cœur pour sentir cette différence de langage, & pour appercevoir cette réserve de son Amant. = S'il est devenu poli dans les armées, doit-il, peut-il l'être avec moi ? est-on poli quand on continue d'aimer ? qu'a-t-on pu lui dire = ? Et c'étoit ce mystère qui la tourmentoit. Si sûre qu'on soit de n'avoir aucun tort, il est cruel d'être accusée ; & l'innocence la plus entière n'en est que plus effrayée de la la calomnie.

Les lettres d'Evrard arrivoient assez peu fréquemment ; elles cessèrent tout-

à-fait d'arriver. Ce fut pour Germaine un malheur dont rien ne l'auroit consolée, si l'on n'eût appris que l'armée avoit marché du côté de la Hongrie. Elle employa toutes les raisons pour se persuader qu'il ne pouvoit arriver des lettres de Hongrie dans la Hesse; & cette persuasion, autant que l'espoir qui ne se sépare jamais de l'amour, servit à la remettre dans un assez doux état de triste tranquillité. Toutes les fois qu'elle interrogeoit le père ou la mère d'Evrard, elle en recevoit pour réponse qu'on n'en avoit point de nouvelles; & c'étoit du baume sur la mélancolie de son cœur.

Ce silence avoit duré cinq ans. J'en avois alors six. J'étois un jour avec Germaine dans la prairie; elle s'occupoit à tresser ses corbeilles. Ennuyé de jouer avec les joncs qu'elle rebutoit, je m'étois écarté de sa vue, lorsque je vis venir un homme habillé d'un gilet & de grègues vertes qui colloient à tous ses membres. Il avoit des bottines & un grand sabre qui traînoit sur l'herbe; des moustaches noires, & un grand bonnet comme un clocher. Je le regar-

dois avec curiosité ; il vint à moi, & me dit avec douceur : = Bon jour, bel enfant ; de chez qui es-tu ? = De chez le Berger =. Dès qu'il eut entendu ma réponse, il se frappa du poing contre le front, & il alla droit où étoit Germaine. Il ne l'apperçut pas le premier : ce fut elle qui, voyant un Hussard, jetta son ouvrage bien loin d'elle, & se mit à crier : = Evrard, Evrard = !

Evrard lui répondit avec tranquillité : = Je vous salue, Mademoiselle =. Germaine se fondoit en larmes de joie, & n'entendit point. = Comme vous voilà, disoit-elle ! que de chagrins vous m'avez donnés ! Mais enfin le Ciel vous ramène, Evrard ! = C'est par bonté que Mademoiselle me parle ; car elle doit, depuis bien du temps, m'avoir oublié. = Moi ! Evrard ! = Ne pleurez pas avec cette abondance, Mademoiselle : c'est un malheur. Mais ce qui est fait est fait ; je ne vous en affligerai pas d'un seul reproche. = Quel malheur, Evrard ? quel reproche ai-je mérité ? Hélas ! comment me parlez-vous ? = Germaine, je viens de voir

votre enfant. Il eſt auſſi beau que ſa mère =. A ces mots, le viſage de Germaine ſe couvrit d'une rougeur qui fut auſſi-tôt effacée par une pâleur froide; & la malheureuſe fille tomba ſur la prairie ſans avoir pu répondre. Peut-on perdre juſqu'à la pitié pour une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore ? Evrard étoit bourrelé par un amour que ſon honneur condamnoit, depuis qu'il avoit été trompé par de fauſſes nouvelles. Il s'empreſſoit autour de Germaine lorſque j'arrivai, & que, la voyant dans cet état, je me jettai ſur elle, & m'écriai : = Ma mie, ma mie =, en verſant de groſſes larmes.

Elle reprit ſes ſens, & me repouſſa avec une violence qui m'envoya tomber aſſez loin. Elle ſe leva; & j'entendis qu'elle diſoit à Evrard, avec une ſorte de dignité douce : = C'eſt le chien de mon père qui l'a trouvé; voilà au bout de la prairie l'arbre où mon père l'a pris; voilà, dans le troupeau, la chèvre qui l'a nourri. Si vous ne me croyez pas, , demandez à Dieu la vérité =. Après lui avoir dit ces

mots, elle le quitta; Evrard ne tenta point de la suivre, & suivit, assez pensif, le chemin du Village.

Il se rendit à la maison paternelle, où sa vue fit éclater la joie, & verser aussi des larmes. Il y parut aussi insensible qu'à celles de Germaine; il ne tarda pas à parler de l'objet qui l'intéressoit uniquement. = Comment, mon père, dit-il, avez-vous pu m'écrire un mensonge? = Lequel? = Celui de la prétendue faute de Germaine: elle est innocente. = Oui, une belle innocence: elle étoit devenue trop coquette pour la garder long-temps, & tu devois t'y attendre. = Mais je vous dis que l'enfant a été trouvé par le chien de son père. = Bon! voici la fable. Et quels sont les filles & les parens qui n'en sachent pas bâtir une en pareil cas? = L'enfant même ne l'appelle pas sa mère. = Veux-tu qu'on lui ait laissé appeller sa mère une fille sans mari? = Ah! mon père, j'ai vu bien de la vérité dans son discours. = Je crois qu'elle avoit un assez grand intérêt d'y en mettre; le mensonge d'une fille en faute n'est pas pénétrable pour

Dieu même. Cependant on fait toujours ce qu'on fait. = S'il est une fille sincère, je crois encore que c'est Germaine. = Tu as raison, mon fils; tous les jours on voit des chiens trouver des enfans en pleine campagne, & venir avertir leur maître; tous les jours on voit des gueux sans pain pour eux-mêmes, se charger de nourrir des enfans inconnus; tous les jours on voit des filles, à qui rien n'est si cher que la réputation, s'en moquer pour nourrir un enfant, comme on dit, trouvé sous un chou. Mais les beaux jupons, les beaux corsets, les beaux habits du père, qui sont venus subitement de la vente d'une marchandise si longue à faire, & qu'on vend si peu, ce sont ces choses-là sur-tout qui portent un air d'innocence & de sagesse tout-à-fait exemplaire!

= Vous me désolez, mon père. Hélas! si elle étoit coupable, celui qu'elle a préféré ne lui suffiroit-il pas, puisque, selon vous, il est assez riche pour avoir entretenu sa famille? Pourquoi ces larmes de joie si pure, cet empressement si naïf à ma vue? pour-

quoi auroit-elle perdu ſes ſens, au mot cruel que je lui ai prononcé ? Je l'ai vue rebuter l'enfant ; je l'ai entendue me raconter la vérité avec la dignité gracieuſe d'une Vierge ou d'un Ange. En un mot, ſi elle en aime un autre, comment reviendroit-elle ſur moi ? & pourquoi me tromper ? = Voici ce que c'eſt. Tu crois que tous les garçons ont la même imbécillité que toi ; point du tout. On trouve une fille de cette eſpèce, on s'en amuſe ; pas de mal à cela. Une fille ſe fait aimée, elle ſe voit trompée ; elle eſſaie d'en tromper un autre, pas de mal, ſi elle le peut. Et que veux-tu que prétendent les gueux, ſinon d'entretenir la ſottiſe d'un riche, & de s'élever où il y a de la richeſſe ? Toute fille qui aime plus haut que ſoi, m'eſt d'abord ſuſpecte d'avidité plus que d'amour. Au ſurplus, épouſe ta Vierge au milieu des ricaneries de tout le Village. Si tu trouves une ſeule créature ici & dans les environs, qui ne la croie pas très-bien mère de l'enfant, je te le permets ; & quand, par miracle, elle ne le ſeroit pas, oſerois-tu, dis, te charger d'une fille qui

porte l'opprobre sur ses épaules, & qui le trasportera sur ta tête ? Evrard, tu me feras plaisir de retrouver ton bon sens ; & si tu n'as pas d'esprit, je te recommande au moins d'avoir du cœur =.

On se reposa sur cette conversation. La nuit passa promptement pour Evrard, quoiqu'il ne dormît pas. L'aurore, qui console de tous les chagrins, & qui verse avec son nectar céleste les pensées pures & paisibles, l'aurore le vit lever sombre. Il vint au lit de son père, & ne lui dit que ces mots: =J'ai pensé toute la nuit. J'ai compris que l'histoire de cet enfant est de beaucoup trop équivoque. Je n'étois venu que pour m'assurer du fait ; je repars. Adieu, mon père ; jamais vous ne me reverrez ni ne recevrez de mes nouvelles =. Les dernières nouvelles qu'on reçut d'Evrard ne vinrent qu'au bout d'un an : elles annoncèrent qu'il s'étoit fait tuer avec plus de désespoir que de bravoure. Père, pleure ton mensonge, & qu'il s'attache éternellement à ton souvenir.

N'y aura-t-il que moi pour mêler

mes larmes à celles de Germaine? Oh! Ciel, elle apprit en même temps la mort d'Evrard, la cause de son désespoir, & quelle renommée d'ignominie en retomboit sur elle-même. Elle avoit bien remarqué depuis long-temps que les autres filles lui parloient peu; que dans les fêtes & les cérémonies saintes, elles daignoient à peine la considérer. Elle avoit cru que leur jalousie lui procuroit ces légères mortifications: quelle honte, quelle amertume, lorsqu'elle sut qu'elle les devoit au mépris, & qu'elle n'avoit paru que comme une hardie réprouvée devant les autels de la chasteté! Comment lever de dessus sa tête ce voile de calomnie qu'y avoient jetté les mains les plus respectées du Village? comment ne pas mourir d'une aussi insupportable douleur? Filles honnêtes, mais vaines, arrogamment guindées sur votre sageſſe, voyez s'il est aisé de confondre votre orgueil! La parole d'un lâche suffit. Il est vrai que votre sageſſe est dure, armée d'acier, & que vous ne vous exposerez jamais par un acte de tendre humanité.

Les larmes empoisonnées que versa Germaine sur son honneur & son Amant perdus, flétrirent les jeunes lis & les roses qui n'avoient pas cessé de justifier son innocence. Elle demeura longtemps dans les bras de la mort; & la mort, aussi impitoyable que les humains, abandonna cette belle victime. Germaine rentra dans une vie désormais sans charmes & sans consolations. On lui avoit fait haïr les lieux qui furent le berceau de son enfance; elle fit ses adieux à ses pauvres parens, & s'éloigna pour toujours du Pays où l'on ne connoissoit point d'autre vice que la vertu. Où ira-t-elle pour en trouver un qui diffère de sa Patrie? O Germaine, si tu vis errante parmi le monde, si tu nourris tes chagrins dans une solitude, si déjà le Ciel t'a donné la couronne que tu mérites, où que tu sois, pardonne à l'infortuné qui détruisit la fleur de tes plaisirs. Reçois mes regrets, mes pleurs & l'hommage de cette tendresse dont ma véritable mère ne s'est pas souciée.

Après la fuite de mon aimable Germaine, ses parens ne me regardèrent

plus avec la même humanité. Une noire tristesse s'établit dans leurs ames ; je la voyois sur leurs visages, dans leurs discours, & c'étoit un frein pour ma gaieté naturelle. Je devenois serieux & pensif au-dessus de mon âge, & mon esprit étoit capable de prévoir ce qui devoit m'arriver. J'avois dans ma mémoire les leçons simples, mais saines & complettes, de toutes les vertus que m'avoit recommandées ma belle Germaine. Je les mettois en opposition avec les vices que j'avois déjà vus ; & je commençai dès-lors à comprendre que les vicieux devoient prospérer sur la terre, que les justes ne pouvoient obtenir leur récompense que dans un autre monde, & que les malheurs m'attendoient, d'embuscade en embuscade, sur le pénible chemin de la vie.

Puisque j'ai perdu le plaisir d'aimer & de me voir chéri ; puisque désormais il faut que je pense seul à moi, & que je n'ai pas plus de forces ni de moyens qu'à l'heure de ma naissance ; puisque mes beaux momens sont évanouis sans retour ; puisque j'arrive au bout de

l'aimable jardin de l'enfance, & qu'il ne s'offre plus à ma vue que précipices, fange, obscurité, périls, vivrai-je pour le profit des méchans, pour être foulé & mépriſé, & pour mourir après de longues peines, chargé peut-être d'ignominie? Non; c'eſt du fond de mon cœur que je le deſire, c'eſt maintenant que je veux mourir.

Le Berger me trouva dans ces diſpoſitions, & me dit: = Mon enfant, nous ne t'avons fait que du bien; tu ne nous as fait que du mal, & nous ne pouvons te reprocher ni l'un ni l'autre. Te voilà grandelet; il faut que tu te prépares à chercher ta vie ailleurs que chez nous. Je te menerai à la Ville. Quelque riche ſans doute continuera de prendre ſoin de ta misère; & peut-être qu'un jour tu gagneras beaucoup d'or & d'argent. Voilà les Dieux du monde, mon enfant: mais n'oublie jamais celui qui te regarde du haut du ciel, & ne gagne jamais rien qu'honnêtement =.

La veille de mon départ je ne pus rien voir autour de moi qui ne m'at-

tendrît jusqu'aux larmes. J'allai revoir l'arbre & la touffe de gazon qui furent mon premier berceau. Je revins à la fontaine, où j'avois trouvé deux si bonnes mères.

O belle onde bienfaisante qui me désaltérois, zéphyrs de ces arbres qui me rafraîchissiez, chère prairie qui rassemblois autour de moi tes fleurs, lorsque de chûte en chûte je m'essayois à former des pas, je vous remercie de vos bienfaits ! Hélas ! il faut que j'y renonce. Je vais m'engloutir dans des sépulcres de pierres qu'on nomme des Villes, où il n'y a que vermine, ordures, où les corps ne vivent point, où la corruption fermente, où la méchanceté vit seulement. Dans ma pastorale chaumière je dormois sur un lit de foin. Nuls soucis, nulles craintes, n'interrompoient mon sommeil ; on dit que les craintes & les soucis assiègent les alcoves dorées dans les Villes. Jamais le silence de ces lieux ne fut troublé que par des chansons innocentes, ou par les échos qui répondoient, dans la nuit, au Voyageur égaré. On dit que dans les Villes la voix de l'op-

preſſeur & celle de l'opprimé, le tumulte de la richeſſe, les poumons de la chicane & ceux de l'avidité ne repoſent jamais. Je ſaluois en m'éveillant le bel aſtre précurſeur de l'Aurore : on dit que je n'aſſiſterai plus au lever du Soleil, & qu'on lui défend de répandre ſa lumière trop éblouiſſante, pour les yeux des hiboux qui repoſent dans les Villes. Il n'eſt point là de plantes ni de fruits ſalutaires qu'il nourriſſe ; on ne lui permet que d'embellir des fleurs aſſervies, & auſſi ſtériles que l'ame de ceux qui les cultivent.

Ici les oiſeaux attentifs au travail de l'homme champêtre, le réjouiſſent par leurs chants, & tâchent de lui charmer une journée de fatigue. Les oiſeaux innocents ont été bannis des Villes, & l'on n'y entend, dit-on, que les cris aigus des paſſereaux, avides deſtructeurs & dignes compagnons des Habitans des Cités. Doux animaux des champs & des forêts, petits agneaux qui bondiſſez à côté de vos mères, vous tous animaux innocens, vous n'y paroiſſez que morts ou au moment de mourir. Ici je vois la terre offrir ſes

trésors à qui lui déchire le sein, comme une mère qui rassasie de son nectar l'enfant qui bat sa mammelle. Dans les Villes c'est en vain que le pied cherche de la terre & des gazons : il n'y rencontre que des cailloux, & l'on dit que leurs Habitans se sont défaits de leur cœur pour en paver leurs chemins.

Que j'aurois aimé la vie, s'il m'eût été permis de vivre sous ce beau ciel que rien ne borne à ma vue ! Il est dans les champs même des créatures passionnées, envieuses, ambitieuses, amoureuses de l'or. Mais les passions ne coûtent que des larmes à ceux qui les reçoivent ; elles ne bouleversent point les familles : elles ne font point couler le sang ni filtrer les poisons. L'envie se ronge dans son impuissance : l'ambition connoît des bornes : l'or & l'argent ne sont que des métaux, & point encore des Dieux. L'amour qu'ils inspirent ne chasse personne vers les Pays éloignés ; & chacun respecte les limites qui lui sont tracées par l'horizon prochain. Le plus vicieux révère encore la vertu, & la fuit quand il la voit révérée. Les âges & les amours croissent ensemble,

On eſt de cire pour l'amour, mais de bronze pour la conſtance. Dans les aſſemblées, les fêtes, la modeſtie des Garçons eſt égale à la pudeur des Filles; un peu de parure au Saint Jour n'enfle pas la vanité, & elle eſt oubliée le reſte de la ſemaine. Mais hélas! puis-je retenir une larme, quand je vois cette jeuneſſe joyeuſe, ſaine, robuſte, ne porter les livrées de l'amour & de l'innocence qu'en attendant celles de l'infame ſervitude? Au fond de ſes palais, le riche enregiſtre un laquais à ſa naiſſance: il le prend lorſqu'il lui voit des membres aſſez forts pour ſoutenir le poids de l'oiſiveté; & le filtre dont il l'abreuve eſt ſi puiſſant, qu'il fait perdre au malheureux, & l'amour, & l'eſtime, & le ſouvenir de ſa Patrie, de ſa liberté & de ſa première vertu.

Adieu plaines, adieu forêts, humbles côteaux, fraîches vallées; adieu ruiſſeaux qui courez ſi gaiement à votre fin: je reçois la leçon que vous me donnez; & moi auſſi, je veux mourir.

Cependant lorſque je me vis tranſporté à la Ville où je me ſentois bleſſé par tous les ſens, je me dis à moi-

même : Le fumier eſt une matière bien infecte & bien utile : on le manie avec dégoût, mais on moiſſonne avec grand plaiſir ce qu'il a produit. Alors l'amour de la Science commença de pénétrer dans mon ame. Mes yeux étoient trop foibles pour lire au livre de l'Univers; je fus bientôt lire les livres communs, confier en dépôt mes réflexions, mes penſées au papier, & entendre ces ridicules Maîtres, dont l'ignorance ou la mauvaiſe foi bornèrent le ſavoir à l'étude d'une langue du temps paſſé, aux vains fruits de l'imagination des hommes, à quelques lambeaux de leur hiſtoire, & à l'art de parler méthodiquement contre la raiſon & la vérité.

Je ne tardai pas à reconnoître que le fumier des Ecoles ne faiſoit éclore, faute de ſucs & de chaleur, que des idées infirmes, timides, fauſſes, vaines & inſidieuſes. Ce qu'on enſeignoit publiquement alors étoit controuvé, ſubordonné au ſyſtême de l'autorité, & combiné pour l'anéantiſſement des facultés de l'homme; pour lui faire oublier, aimer une ſervitude néceſſaire;

pour perſuader à des eſclaves que la chaîne qui les meurtrit eſt une guirlande de fleurs; & pour les amener ſans effort à careſſer leurs tyrans, à faire leur profit, & à ne s'occuper jamais du leur propre. Ainſi la paix eſt prêchée par les foibles & les poltrons; le reſpect, par ceux qui n'ont rien pour l'inſpirer; la bienfaiſance, par le pauvre pareſſeux; la confiance, par les fripons; & l'ignorance, l'humilité d'ame, la ſoumiſſion, par les puiſſans qui redoutent les vertus contraires.

L'homme apprendra tout juſqu'à ſon adoleſcence; alors il criblera: s'il n'a pas été aſſez aveuglé ſur la nature des choſes, il rejettera toute l'ivraie; il lui reſtera peu de bon grain qu'il fera fructifier; il ne ſe flattera pas d'entrevoir les ſentiers de la ſcience avec la lunette des Eccles. Il briſera le verre menteur qui rempliſſoit les rides, & transformoit en beautés les imperfections de la fauſſe ſcience. Il aura beſoin de courage & d'efforts pour ſe délivrer des liens de la magicienne; elle reviendra ſe montrer à ſes yeux ſous toutes les formes illuſoires que l'inex-

périence de l'âge lui faisoit aimer : elle lui présentera le breuvage d'orgueil. L'ignorant qui n'en a point empoisonné ses lèvres, n'est coupable que d'ignorance; mais celui qui l'avale, croit savoir, & son ignorance est double.

L'heureux mortel trempé pour la science au fourneau de la Nature, sourira d'amertume à la Fée des Ecoles; ses coquetteries seront vaines contre lui : il reconnoîtra sa sottise & sa stérilité dans la pompe de ses paroles, & le miel que d'autres fois elle versera de ses lèvres, l'avertira de sa fausseté. Il verra la masure au travers des illusions qui la font prendre pour un palais; & sous les lis & les roses factices, le hideux cadavre & l'ame ambitieuse dont le dernier vœu sera de transformer encore les hommes en bêtes.

Dès qu'il aura eu la volonté de souffler, le honteux enchantement disparoîtra, & le vrai sentier de la science se découvrira parmi les ruines. Les premières Nymphes de la Reine, de la belle intelligence, viendront se montrer à lui pour l'encourager : elles arrêteront sa vue sur la tour de cryſtal pur où

réside au loin leur maîtresse. Cette tour laisse appercevoir sans prestige tout ce qu'elle renferme ; & vous voyez l'enfant altéré de sa mammelle, y revenir sans cesse. Vous verrez aussi l'homme prédestiné s'égarer parmi les obstacles, se perdre dans l'obscurité, & revenir, sans cesse dévoré de la noble soif, se désaltérer aux fontaines de la science, jusqu'à ce qu'enfin les portes de la tour sacrée lui soient ouvertes.

La science des Ecoles est une Courtisane qui s'offre, qui se vante, attire à elle, commande la confiance, hait les autres femmes & recommande, sous peine de lui déplaire, de les mépriser. L'autre est une Vierge modeste ; mais comme elle est fille des Cieux, son front en représente la majesté : elle se suffit à elle-même, n'invite personne, & reçoit seulement avec amitié ceux que leur amour & leur persévérance ont amenés jusqu'à ses pieds. Elle est toujours jeune. La Science ne vieillit point, & plus elle avance en âge, plus elle acquiert de charmes nouveaux ; plus son Amant la possède, plus il la trouve belle, & plus il est épris. Quel est

même le sot qui ne se souvienne pas avec dégoût d'avoir possédé la science des Ecoles?

Maintenant, voici quels Amans conviennent à mon auguste Divinité. Elle se livre à celui qui écoute, interroge & pense beaucoup; à celui qui toujours interprète ce qu'il voit, ce qu'il lit, ce qu'il entend; dont l'esprit est attentif, prompt, étendu, le cœur chaud, la pensée fière, & l'ame dans les hauteurs; à celui qui évite la jeunesse & les créatures molles, qui se nourrit de bonne heure de l'expérience des vieillards, & qui pèle & pèle sans cesse l'écorce dont on enveloppe la vérité; qui n'accorde rien à l'imagination, & qui cherche sur le visage de la vérité même le caractère de la vérité: à celui qui se retranche le sommeil, les voluptés, les jeux oiseux; qui va, sur tous les chemins de la terre, imprimer la trace de ses pieds, & qui sait reconnoître sa place dans la grande assemblée du genre humain.

L'Amant de la Science a de la longanimité dans ses projets, de la patience dans les périls & les douleurs, de l'in-

différence dans l'infortune : il ne parle de lui qu'avec pudeur ; il craint d'en entendre parler, & la louange l'importune, le bleſſe : il plante une haie autour de ſes paroles, pour ne pas les expoſer aux profanations du vulgaire. Aux ſages, il ne fait qu'un ſigne ; aux ignorans, il ne dit qu'un mot, parce que le monde connoît l'empire des opinions, & non la majeſté de la Science. Il a donc ſoin que le reſpect ſoit gardé aux choſes ſaintes en les rendant myſtérieuſes ; il n'expoſera jamais ſa belle Vierge : des millions d'hommes ſont faits pour la ſouiller avec brutalité ; deux ou trois ſont nés pour lui rendre un tribut d'amour & d'adorations.

Il arrive à cet homme favoriſé de la Science, ce qui arrive à une fontaine : elle s'échappe en ruiſſeau, groſſit en rivière ; & bientôt majeſtueuſe, ſilencieuſe, elle ſe promène en grand fleuve, & répand les tréſors dans ſon cours. Dès qu'il s'eſt rendu maître de l'expérience & de la vérité, il eſt ſage, il eſt Roi, il eſt plus. Quand la terre perd un Roi, tout homme peut le rem-

placer, à l'heure même : il faut qu'elle attende les révolutions du temps pour retrouver un sage comme celui qu'elle a perdu. Les Rois sont les juges de la terre ; les sages sont les juges des Rois ; & si les Rois tiennent les rênes, ce sont les sages qui les dirigent. Ingrat & vil troupeau de mortels qui méprises tes Bergers, c'est leur œil que redoutent les loups, & qui te sauve de leur avidité. Que craindroient-ils sans eux? Mais s'il est un méchant Roi, qui laisse entrer dans sa pensée un dessein d'iniquité, ce qu'en penseront les sages y pénètre en même temps ; & voilà le frein qu'il est réduit à mordre avec colère, tant que les sages n'ont point attaché leur malédiction sur l'humanité corrompue sans remède, & tant qu'ils n'ont point secoué de leurs pieds la poussière empoisonnée de la terre.

Quelle créature assez peu digne de son Créateur voudra mourir, quand il lui est permis d'aspirer à la science, & à la sagesse qui la couronne. O Ciel ! double s'il se peut ma vie ; que mon cœur ne devienne jamais froid, nageant & engourdi comme celui des

brutes ; & que, comme elles, mon exiſtence ne s'écoule point dans la ſtupidité!

Je demandois encore un ami. Seul ſur la terre, ſi je ne penſe pas à moi, qui voudra y penſer ? & ſi je ſuis ſeul à y penſer, que puis-je faire ſeul ? L'homme ſans ami eſt un manchot de la main droite. Un ami dans la rue vaut mieux qu'un tréſor dans la maiſon. Le lien doublé eſt plus fort ; & l'âme ſolitaire eſt un pélerin qui chemine avec triſteſſe en ce bas monde. L'idée d'un ami eſt, au matin, la première fleur qui réjouit nos ſens ; à midi, c'eſt un vin ſavoureux dont nous ſentons notre cœur fortifié ; au ſoir, c'eſt le chant que commence le roſſignol ſur ſon rameau, & que nous écoutons dans le calme avec un doux attendriſſement.

Quel eſt, dit le monde, le ſecret de trouver un ami véritable ? Soyez homme d'honneur, juſte, vrai, conſtant ; la terre n'eſt pas ſi corrompue qu'elle ne porte encore votre pareil. Moins il y aura d'hommes qui vous reſſembleront, plus vous verrez votre amitié ſe reſſerrer.

Les vicieux ſeulement n'ont point d'amis fidèles, & ne peuvent en avoir : ils les trouvent en grand nombre aux portes des tavernes ; ils n'en retrouvent point aux portes des priſons. Leur amitié n'eſt bâtie que ſur le ſable de l'intérêt ; le premier vent renverſe l'édifice : ce n'eſt pas ſeulement la diſgrace de l'un qui rompt cette amitié de ténèbres ; il ſuffit que l'autre hérite, s'élève, & proſpère davantage. O méchans ! comment oſeriez-vous compter ſur des amis que vous n'oſez montrer ? Votre art eſt de paroître ennemis entre vous ; & votre ſort, de l'être réellement quand le temps eſt venu de partager les fruits que cette ſecrète intelligence vous a fait dérober.

J'eus un ami précieux dans un bienfaiteur. Ulric m'avoit reçu des mains du Berger ; il m'avoit acheté comme une bête, & m'avoit deſtiné d'abord à la ſervitude. Il me découvrit bientôt une noble indocilité, & des deſſeins bien contraires à ſes vues. Il étoit franc & digne Gentilhomme, ami de la ſcience, & fidèle obſervateur de l'antique & ſaine Chevalerie. = Je ne me

vante point, me dit-il, d'avoir suivi sans écarts le bon chemin de l'honneur; c'est un devoir. Mais je m'accuse de n'avoir pas suivi les traces de la science avec assez d'opiniâtreté. Celui qui s'est soumis à son joug aimable, s'est délivré de tous les autres jougs; de ceux des tyrans, de ceux des méchans, de ceux des opinions trompeuses : aussi me suis-je vu contraint de les porter tous sur ma tête. La science fait d'autant plus de plaisir, qu'il n'y a point de devoir qui nous engage à la rechercher; & d'autant plus d'honneur, que ce n'est point une chose héréditaire. On ne la tient que de soi, & il est glorieux de ne reconnoître personne pour auteur de ce que nous sommes ici-bas ==.

Ulric m'encouragea, m'aida, m'aima. Je ne le remerciai jamais que par une amitié mâle & digne de lui. La distance de nos rangs & de nos âges se trouva rapprochée par notre caractère. Je m'attachai à prédominer l'impérieuse adolescence, & je voulus être vieux de bonne heure, afin de n'être pas enfant dans la vieillesse. Il cessa bientôt de

sentir, & moi, d'appercevoir l'avantage de sa maturité : nos esprits volèrent du même vol, & nos ames se répondirent de la même hauteur ; il ne me resta de mon âge, & pour différence entre nous, que des sentimens plus vifs, plus déterminés & téméraires contre tout ce qui auroit blessé les intérêts ou l'honneur de mon ami. En un mot, le Ciel exauça mes prières : il m'envoya tous les malheurs qui suivent l'amour de l'étude, la pénétration des choses, la scrupuleuse observation des règles consacrées, & de celles que se font à elles-mêmes les ames plus délicates & privilégiées. Rien n'est durable ; nulle espérance n'est fondée. Après avoir suivi l'oiseau depuis l'aurore, il vous échappe au soir quand vous avez la main sur son nid. Est-ce Dieu qui se joue des projets des hommes ? il est du moins sûr qu'ici-bas les méchans se jouent de tous les projets des gens de bien.

L'épouse d'Ulric étoit dans le second âge flatteur de la vie. Elle avoit vu s'écouler celui des amours ; elle entroit dans celui qui donne les plaisirs de l'empire. Elle commença à me porter

des regards particulièrement affectueux. Son accueil me parut plus obligeant, toutes les fois que j'entrois dans la salle où elle étoit occupée de son travail. Quelques roses de plus s'empressoient d'éclore sur son visage, & quelques rayons de flamme de briller dans ses yeux. Son voile se trouvoit tout-à-coup écarté par ses mains ; & les fleurs & l'albâtre, un peu moins vives & moins ferme que ceux qui avoient honoré son printemps, demeuroient exposés à mes yeux.

Son premier éloge étoit pour ma figure ; elle louoit ma taille, ma jeunesse & ma bonne conduite. Elle se louoit à son tour, & me parloit de sa haute & glorieuse naissance. Elle me racontoit, avec des larmes, combien il y avoit eu de titres divers dans sa famille, de Croix, de Cordons, de Feld-Maréchaux, & des Colonels sans nombre. = Ah ! combien la nécessité, poursuivoit-elle, peut contraindre la Noblesse ! Ulric n'étoit Gentilhomme que de trente-deux quartiers. Mais il avoit l'amitié de l'Empereur : il m'obtint. Je lui apportai vingt bons mille

écus de rente en dot, sans compter tant & tant de joyaux rares & de vêtemens magnifiques.

Ulric a été libéral & franc comme Chevalier. Jamais il n'a su mentir ni refuser. Il a gagné beaucoup de gloire, peu d'amis, & il a perdu sa fortune. Je ne lui en ai pas moins conservé d'amour & d'obéissance. Mais qu'il a été dur pour moi, fille de si bon sang & de si haut parage, de renoncer à nos Pages, nos harnois, & à la moitié de nos Servantes! Sa retraite & ses moyens ne nous permirent plus que la vie bourgeoise. Rien ne l'affligea; & ma surprise étoit extrême de voir un homme de cœur se résigner avec cette facilité à vivre bourgeoisement.

Mon époux aujourd'hui devient bizarre. Il ne me convient pas de révéler tous mes chagrins; mais il parle sans respect des femmes, en ma présence. Il ne paroît pas seulement ne plus m'aimer, mais haïr le sexe. Qu'il me voye sérieuse & réservée, il dit que cette mesure est humeur ou hypocrisie dans une femme; que je montre une

satisfaction pleine & ouverte, c'est de l'étourderie & la liberté d'une dévergondée. J'ai tant de peines dans l'esprit, qu'il y a des momens où je demande au Ciel un consolateur pour me préserver du désespoir ==.

Une autre fois, c'étoit un autre ton. Les noms de Vénus & de l'Amour ne faisoient qu'errer autour des lèvres de cette femme si affligée. Elle vouloit que je la crusse très-exercée & délicate en sentimens amoureux. Jamais elle n'avoit pu tirer une étincelle du cœur de son époux. L'amour d'Ulric, tout vulgaire, étoit sans démonstrations, & sourioit à peine dans sa froide gravité. Elle pensoit que l'arbre de l'amour devoit sans cesse bourgeonner en fleurs, & que sans doute ces fleurs si chères lui étoient dérobées par une adultère inconnue.

== Avant, poursuivoit-elle encore, que ce voile matrimonial me couvrît, & que ces coiffes, ces robes, tristes atours de deuil & draperies sépulcrales, eussent été jetées sur des charmes volés à l'Amour, je surpassois en beauté, en éclat, en finesse de

teint, en disposition de corps & de cœur, en goût de parure, en manières aussi nobles qu'aimables, tout ce qu'il y a maintenant de filles qui prétendent aux adorations, en Allemagne. Il m'étoit permis de développer tous mes avantages dans les danses ; de découvrir ce bras qui n'a rien perdu, en pinçant une harpe, & d'accompagner ma main d'une voix qui passe encore pour miraculeuse. De tout ce qui fut beau, les restes en sont encore précieux. Hélas ! tout me demeure, & l'usage m'en est interdit. Je n'ai plus que le plaisir d'être fidelle à mes devoirs ==.

Un jour je hasardai de lui répondre: == C'en est un bien doux, Madame ; l'homme a plusieurs routes pour parvenir à la bonne renommée : l'Empire, les Armes, les Lettres & les Arts. La femme n'en a qu'une, l'honnêteté ; & qu'un charme, qui est la pudeur. En récompense elle n'est assujettie qu'à une seule loi, celle du devoir. Son obéissance à cette loi fait tomber à ses pieds les tributs flatteurs du travail des hommes, de leur amour & de leurs respects.

Veut-elle enfreindre le précepte, elle paſſe la porte de ſon paradis paiſible, & la porte ſe referme ſur elle pour jamais. Ses charmes ſe flétriſſent dans ſes courſes vagabondes : le mépris & la peine la pourſuivent ; ſes yeux ſèchent & ſes mains durciſſent dans le travail qui la nourrit. La misère n'eſt pas le plus grand mal qui pèſe ſur ſa tête ; c'eſt la honte qui pèſe ſur ſon cœur ; & il ſemble qu'il y ait une vengeance qui ſe plaît à prolonger ſa vie, pour expoſer en exemple au monde les déplorables ſuites de ſa prévarication ==.

L'effet d'un pareil diſcours ſe liſoit viſiblement ſur un front que replioient de noirs ennuis. Un courſier qui rejette les rênes les connoît aſſez, & ne ſouffre pas qu'on les lui repréſente. Aucune femme ne s'écarte du droit ſentier, ſans ſavoir qu'elle s'écarte : mais elle veut s'écarter ; elle cherche un guide qui l'égare, & non qui la ramène. Elle va comme l'enfant fugitif qui voit la verge préparée pour ſon retour : il en détourne les yeux, & pourſuit une vaine ſatisfaction, ſans ſe ſoucier de ce qui arrivera.

Par ces confidences de ce qu'elle fut & de ce qu'elle étoit, l'épouse d'Ulric m'avoit appris ce qu'elle desiroit d'être. Il m'avoit été facile de comprendre que j'étois l'objet de sa monstrueuse fantaisie. Je demeurai comme foudroyé de cette lumière. « O Ciel ! qu'as-tu mis sur mon visage ou dans ma personne, qui ait pu me faire croire capable d'un adultère ? Humilie-toi, mon ame, puisque tu ne t'es pas montrée sur mon front avec assez de majesté, pour noyer une telle espérance dans les larmes de la femme qui l'a conçue. Ulric, hélas ! quand tu ne serois pas mon ami, ne suis-je pas le mien ? Je me dois autant de respect qu'à toi : & que dois-je aux femmes, lorsque je les connois ? mon approbation, quand elles sont vertueuses ? non. C'est un horloge qui va bien : l'hommage est pour l'ouvrier. Ma haine aux impures ? non : c'est l'horloge qui va mal, & qui n'est pour moi qu'une machine indifférente.

» Moi, fils de la force & de la science, je dois craindre les femmes bonnes & mauvaises. Ce serpent Python,

connu par les Fables si sages des Egyptiens, qu'étoit-il ? la première femme trouvée parmi d'autres animaux dans les limons que laissèrent les eaux du chaos en se retirant. Apollon étoit l'homme éclairé par la lumière divine, le fils des Cieux, engendré de leur plus pure essence. Il mépriſa & combattit, comme une créature immonde & funeste, ce serpent né dans les boues, né pour y demeurer, né pour y attirer les enfans du feu, né pour sucer leur intelligence & leur énergie, pour couper leurs aîles de ses dents venimeuses, & leur empêcher le retour vers les Cieux.

» L'instinct de la femme semble ne la porter en effet qu'au plaisir. Elle ne connoît pas le but où néanmoins elle tend sans relâche ; & ce but, c'est de ruiner la supériorité de l'homme. Elle ne l'aime occupé que d'elle, & ne lui pardonne aucune autre occupation, aucun autre goût. Elle n'est pas capable de rien considérer dans lui hors sa complaisance ; & si elle est maîtresse de son choix, elle le fixera sur la foiblesse d'ame & la médiocrité d'esprit. L'homme,

placé seul sur la terre pour fixer le Ciel sa Patrie, porte sa complaisance pour la femme jusqu'à tourner le dos au Ciel, & à plonger ses regards en terre. Non, ce n'est pas l'homme qui subjugue la femme; c'est la femme qui renverse l'homme, & qui lui dérobe sa dignité en se jouant : elle a beau le caresser après son vol; il sent qu'il a perdu, qu'il s'est ravalé, souillé : ce n'est point une tristesse qui le châtie; c'est un sentiment morne de son incapacité; c'est un Soldat qui vient de se laisser prendre ses armes, un voyageur qui vient d'abandonner sa bourse. Ennemis de l'homme, attaquez le en ce moment; toute sa grandeur est demeurée sous le rasoir de Dalila ».

L'épouse d'Ulric se lassa bientôt de me témoigner sa passion par des indices que je m'obstinois à ne pas remarquer. Il leur semble, à ces amoureuses, que c'est bien aimer que de perdre toute modestie, & que c'est effacer le crime que de bien aimer. Elle employa, pour m'ouvrir les yeux, une Servante aussi avisée que discrète, & qui prétendit m'apprendre à lire au

Livre des femmes. Elle m'interprétoit, avec une adreſſe merveilleuſe, ce que j'avois très-nettement entendu. Elle y ajoutoit des peintures du bonheur myſtérieux qui m'étoit préparé ſi j'étois homme d'eſprit; des avantages qui en réſulteroient pour ma fortune, & des diſgraces que l'amour tenoit ſuſpendues, tout prêt à rompre le fil, dans le cas d'une indocilité auſſi peu refléchie que peu noble d'ailleurs & peu galante.

Je répondis quelque temps à l'oiſeau tiercelet que je me trouvois perſonnellement offenſé des interprétations qu'il oſoit faire d'une parole ou d'un regard où je n'avois vu & n'avois pu voir que de touchantes marques d'une bienveillance maternelle. Je le menaçai pluſieurs fois de la colère d'Ulric & de ſon épouſe, s'il perſiſtoit à répandre un jour criminel ſur les plus innocentes intentions. L'oiſeau crut triompher, en me déclarant un jour qu'il me parloit du gré & par l'ordre de ſa Maîtreſſe. = Il m'eſt impoſſible de penſer, lui dis-je, qu'une épouſe modeſte & prudente, une femme qui portoit un ſang

si délicat dans ses veines, eût voulu confier le secret d'une passion de cette nature à d'autres qu'à celui qui en étoit l'objet : aussi impossible de croire à cette passion, que de ne pas croire à la calomnie & à la plus infernale malignité =.

Le signe le plus évident de l'imperfection d'une créature, c'est alors qu'elle se livre avec ou sans fondement à l'espérance. Les enfans, les femmes & les vieillards se nourrissent de cette fumée : c'est sur-tout au moment des passions où l'ame & la nature sont malades, que le cœur se remplit de desirs, & le cerveau de songes qui promettent des réalités. L'épouse d'Ulric, à qui mes discours étoient fidellement rapportés, les expliqua selon ses vœux. Son esprit se refusoit à comprendre ces refus adroits, qui lui recommandoient le soin de son honneur en même temps qu'ils le ménageoient. Elle n'entendit qu'une leçon de discrétion plus parfaite que la sienne, & se laissa sur-tout charmer par l'avis qu'elle croyoit avoir reçu de s'adresser à moi-même. Possédée de son espoir, elle s'empressa de faire naître les occa-

sions heureuses. O douleur d'amour! quelle est donc ta violence pour arracher de la bouche des épouses les plaintes que bientôt il me fallut entendre!

« Eh bien! ingrat, me dit un jour la femme de mon ami, c'est donc à moi de parler! Ma faute sera-t-elle plus grande à te parler qu'à t'aimer? Déjà la peur de ta réponse me fait frémir. N'importe : il faut que je meure si je ne t'implore, que je meure si tu me refuses. Je ne puis que gagner à parler; la fin de mes douleurs, par ma mort ou par ta pitié.

» Je te les ai fait connoître ces douleurs; mille fois tu les a vues exprimées sur mon visage sans y paroître sensible. Que ne t'ai-je vu du moins une fois avec un sourire & de la gaieté! J'aurois été charmée, sans penser que tes plaisirs venoient de mes tourmens.

» Jeune & fier sauvage, tu ne me regardes pas. Je n'ai plus sans doute, pour attirer tes yeux, le charme d'assez de jeunesse. Peut-être y ai-je pensé? Mais qui pouvoit te croire frivole avec tant de solidité d'ame & de dureté de cœur? Ce ne fut point par de vains

agrémens, ce fut par mon amour seul que je prétendis t'attendrir. Je ne regrette de mes années que celles où je n'ai pu t'aimer. Je voudrois t'avoir aimé dès ma naissance, comme je veux t'aimer jusqu'à ma mort. L'amour m'attendoit à l'âge de la constance & de la fermeté pour me charger de son joug: mais si tu pouvois me regarder, je ne suis pas encore noircie ni sillonnée par le doigt rongeur du temps; & si tu pouvois aimer, que désirerois-tu, sinon l'objet tendre, sûr, heureux par toi, indifférent pour les autres, & dont tu pourrois cueillir l'amour sans partage?

» La jeunesse est sotte, fausse & vaine; elle n'a que des bluettes & point d'ardeurs, que des sens & point d'ame encore à donner à l'amour. Elle sait enchaîner & se conserver libre: elle aime par caprice & non par volonté, par crainte des ennuis & non par plaisir, par usage & non par passion. L'amour n'est pour elle qu'un enfant qui joue. S'il ne vient pas avec son étourderie joyeuse, elle ne le connoît plus; s'il la blesse d'une seule épine, elle s'irrite

& le rebute : elle le reçoit & le renvoie avec la même facilité.

» Ce n'eſt point ainſi que je t'aime, cruel ; ce n'eſt ni pour ta grace, ni pour ta beauté. Je t'aime, parce qu'il eſt impoſſible de ne pas t'aimer ſi jeune & ſi mûr, ſi bien enrichi de ſcience & d'honneur, ou plutôt parce que le Ciel me deſtinoit à t'aimer. J'ai employé autant de ſoins, de temps & d'art pour faire éclore un mot favorable ſur tes lèvres, qu'un jardinier pour amener ſa fleur chérie à l'épanouiſſement. Tu me donnes des conſeils. O barbare ! c'eſt de la pitié que je demande : c'eſt l'amour & non la raiſon qui guérit la folie, & tu vois que je me ſuis perdue dans ma folie pour toi.

» Ne me diras-tu pas au moins par où je puis t'arracher une réponſe ? Ta bouche ne peut-elle s'ouvrir ? donne-la-moi dans un regard. Ne peux-tu me regarder ? que je l'entende dans un ſoupir. Ne peux-tu ſoupirer ? voilà mes mains : ſerre-les ou repouſſe-les.... O le monſtre d'ingratitude & d'inflexibilité ! il me laiſſe, me mépriſe, me

hait : il a craint que mes mains ne le souillassent.... oh ! que le Ciel, ou que l'Enfer m'inspire désormais » !

S'il est un homme qui puisse arrêter l'Aquilon dans sa course, & la mer dans son flux, il arrêtera peut-être la femme emportée par la fougue de sa passion. Les refus durs, les paroles impitoyables sont un vent qui souffle sur le feu dont elle est dévorée : la glace du silence y devient huile, rien ne peut l'éteindre ; il ne peut que changer de main qui l'attise, & se laisser remuer par celle de la haine après celle de l'amour.

L'épouse d'Ulric ne put endurer l'outrage qu'elle avoit reçu par ma fuite & par mon silence. Une femme pardonne si rarement le respect qu'on a pour ses charmes ; comment en pardonneroit-elle le mépris ? comment soutenir la vue de l'audacieux, entendre sa voix, l'entendre louer, le voir aimé d'autrui, le voir l'ami de l'homme qu'on a gratuitement offensé pour lui ? Il est dans le cœur de toute femme un plaisir de ruiner, déshonorer & perdre un homme, qu'elle adoreroit s'il venoit à ses pieds. Amour, haine, vengeance,

intérêt, ambition, toutes les passions n'entrent que par frénésie dans son ame; & si vous lui en voyez une accompagnée de la raison, n'y croyez pas : regardez-la comme le masque d'une autre, ou comme un simple caprice.

Je m'attendois à tout de la part d'une femme si cruellement offensée. Je cherchois, sans savoir pourquoi, des nuages sur le front d'Ulric. Mon ame, plus habile que mon esprit, pressentoit l'endroit de l'attaque. On prépara de loin l'accusation qu'on avoit méditée contre un autre Joseph : on étudia les circonstances & l'état des esprits. Je ne sus rien qu'au retour d'une absence où m'avoient entraîné les intérêts de mon ami.

Du même air affable & sérieux dont il m'abordoit, il me dit : = Est-il vrai que tes yeux se sont arrêtés sur ma femme = ? Je lui serrai la main avec un œil mouillé d'une larme. = Non, lui dis-je. = J'en étois sûr, parce que tes yeux auroient perdu leur fermeté en même temps que leur innocence. A propos de quoi je voudrois savoir, mon ami, si ma règle est juste.

La timidité des regards m'annonce un homme vicieux, ou qui peut l'être. Il me ſemble qu'il s'efforce de cacher ſous ſes paupières, ou par un mouvement oblique de ſes prunelles, de lâches penſées qui ſont dans ſon ame. L'innocence, dans la fille même la plus craintive, ouvre les yeux, & ne les baiſſe que quand une parole lui découvre des nudités auxquelles ſon ame n'eſt point accoutumée.

= Il eſt, lui répondis-je, des méchans dont le regard eſt bien hardi. = Inſolent, & non hardi. Ce ſont des enfans qui chantent dans la peur, & des coquins fiers en paſſant devant la Maréchauſſée. L'integrité ne peut ſe peindre avec ſa noble confiance ſur leur viſage; ils outrent l'imitation. = Mais il eſt des hommes qui ont une invincible pudeur. = Des foibles, quand elle eſt extérieure. La pudeur de l'homme eſt dans ſon ame & ſur ſes lèvres: la hardieſſe du regard n'eſt pas d'ailleurs une immodeſtie; ce n'eſt que le ſigne d'une conſcience franche & pure. Les femmes, celles du moins qui ne cherchent que le vice, & qui mépriſent

les vicieux, ne s'y trompent que bien rarement. = Je ne comprends pas le sens de cette accusation que vous portez contre les femmes. = Je l'explique. Les femmes vicieuses ne veulent point du vicieux tout-à-fait; elles veulent pouvoir le rendre tel; elles aiment l'innocence dans l'homme pour la corrompre : en quoi elles obéissent à la loi de leur nature, qui est opposée à celle de l'homme sage. Son instinct le porte à perfectionner; le leur, à dégrader. Ces deux loix existent réellement; & ce sont elles qui ont fait imaginer, dans toutes les sectes, un bon & un mauvais génie : tout est pris dans la nature & l'expérience, & il est sensible qu'on n'a pu rien prendre autre part. = Revenons à ma première question, & raconte-moi ce qui s'est passé entre mon épouse & mon ami =.

Je recommençai de lui serrer les mains, & je lui répondis : = Non. = Je vois que tu ne crois pas que je sois inaccessible à ces misérables idées qui troublent tant de têtes au monde. Que je sois aimé ou non de ma femme, ce n'est pas ce qui m'occupe. J'étois, à

l'heure de mon hymen, assez retiré de la fange pour avoir les yeux ouverts; & mon imbécillité n'alloit plus jusqu'à compter sur l'amour de la femme qui se lioit à moi. Je ne lui ai demandé que du soin, de l'obéissance pour moi; de la vigilance, de l'ordre pour sa maison, de la réserve & de la chasteté pour elle-même : quelle seroit au reste ma folie, quand je tiens un oiseau dans une cage, de prétendre y renfermer aussi ses desirs & sa pensée ! qu'il les promène où il voudra.

Mais puisque tu te piques d'une discrétion bien superflue, je vais, moi, te raconter les événemens de plusieurs jours, en deux mots. C'est une chose admirable, comme le mensonge, toujours boiteux, toujours poltron & incertain, se donne de peine pour circonvenir sa dupe avant que de l'aborder. La vérité ne s'y prend pas de si loin : elle parle, & quelquefois sans avoir pris garde que les apparences vont la démentir : ce sont les précautions qui découvrent l'artifice.

Après beaucoup de paroles vagues & générales sur le danger des bienfaits &

l'hypocrisie des ingrats, ma femme vint à m'insinuer que j'avois nourri un serpent dans ma maison. Je la regardai & je répétai : *Serpent* ! Ce fut toute ma réponse à ses discours. Elle en prépara d'autres pour le lendemain, & ceux-ci roulèrent sur l'effervescence de la jeunesse & l'instabilité des amis. Je souriois de voir une araignée diriger ses fils pour envelopper un aigle ; une femme, incapable de soupçonner même la hauteur des hommes de notre espèce, dresser vis-à-vis de nous les mêmes piéges qui lui réussissent vis-à-vis de la tourbe commune dont elle connoît uniquement le caractère ; ignorer que de vrais amis ne peuvent ouvrir leur ame à la défiance, & qu'ils se sont pénétrés aussi profondément qu'ils pénètrent avec facilité la petitesse du vulgaire !

= Il est, me dit-elle, de la prudence de regarder au bien qu'on veut faire ; à qui, pourquoi, & en quel temps on le fait. Autrement la bonté n'est que sottise =. Je me contentai de la regarder encore & de lui répéter : *Sottise* ! Cette insensibilité de ma

part me parut la déconcerter. Elle pleura deux jours, pendant lesquels je repassai froidement dans ma mémoire tous les signes que j'avois vus de son amitié pour toi. Je n'apperçus dans son changement, qu'une mal-adresse qui m'éclairoit & m'amusoit. Une de ses filles vint me dire confidemment que tu causois bien des chagrins, que tu finirois par causer bien du désordre; mais qu'il y avoit une espèce de fausseté bien difficile à dévoiler. Je regardai celle-ci de même & je lui répétai: *Fausseté*!

Enfin ma femme décidée, comme elles se décident toutes, au tout pour le tout, me déclara qu'elle entendoit se retirer dans un Monastère, abandonner un homme qui se faisoit un plaisir de la tenir exposée aux insultes, & user de la liberté que lui rendoit mon injustice. *Liberté*: ce fut ma réponse. Alors des larmes, des cris, & de ces fureurs si comiques de la part d'une femme coupable. = Est-il possible, s'écrioit-elle, qu'un misérable enfant trouvé, que la charité fit accueillir, ait la puissance de chasser les maîtres de la maison qui le nourrit encore? Son

hypocrisie a-t-elle rien d'égal, sinon l'aveuglement d'un Gentilhomme qui, par amitié pour un petit Pâtre, a perdu celle qu'il devoit à son épouse, & jusqu'au soin de son honneur? Oui, je me retire; & puisqu'il faut que je blesse tout-à-fait les oreilles d'un époux aussi sourd qu'ingrat, je lui apprends qu'il m'est impossible de vivre sous le même toit avec un mendiant dont la témérité s'est portée jusques sur ma personne. Voyez ce Gentilhomme de cœur avec son flegme : il croit que je lui parle d'une histoire étrangère. Encore est-il probable qu'il la croiroit : & ce qui le touche, il ne le croit point. = *Asseyez-vous*, *Madame* =.

Je me fis apporter ma Bible. Je cherchai le Chapitre de la femme de Putiphar : je le lus à haute voix & tranquillement, en regardant ma femme, de temps en temps. = Comme vous voyez, lui dis je, il y a ici d'excellentes leçons pour les hommes =. Je ressentis ensuite le plaisir que peut goûter un Ange, en voyant le Diable se tourmenter. Ma femme recommença de crier; elle se meurtrit le sein, s'arracha

racha les cheveux ; & ſes convulſions l'agitèrent au point que ſes filles lui préparèrent un lit. J'en entendis une qui diſoit : = Comment un Seigneur ſi bon peut-il être ſi cruel = ? Je répondis d'une voix très-impoſante : = Non pas cruel, mais juſte. Il eſt dans l'ordre que le vice, à qui l'on fait miſéricorde, ſe châtie de lui-même. J'ai vu des honnêtes femmes quelquefois en pleurs, jamais en frénéſie : & ſachez toutes, qu'un homme ſage eſt inſtruit des péchés de ſa femme, par ſes colères & par ſes chagrins =.

Je repris la parole après mon ami. = Ce qui importe maintenant, c'eſt de rétablir la paix. L'éloignement eſt un remède à la haine, & même à l'infamie. L'objet déteſté devient indifférent, lorſqu'il n'eſt plus ſous les yeux. Notre amitié n'eſt pas comme celle des enfans qui ſe cherchent au point du jour, & qui ne peuvent ſe ſéparer à la nuit. La préſence d'un ennemi, toujours militant, incommode à la fin ; & ce qu'une femme peut dans ſes fureurs, n'eſt ignoré de perſonne. = La puce, me dit-il, la mouche, & la méchante

femme, sont plus incommodes que redoutables. Il ne nous convient pas d'avoir l'air de céder. Je ne céderois pas à une femme qui auroit raison, parce que cette condescendance lui donneroit infailliblement l'envie d'essayer d'avoir tort. Suivons les sentiers que nous avons choisis, & ne nous inquiétons point s'il y a des fourmis qui peuvent nous piquer les talons. Si le Diable est puni par la prospérité & la paix du Dieu qu'il voulut détrôner, c'est un exemple du châtiment que nous devons à la malignité de ma femme. Seroit-ce la punir, que de remplir son vœu? On peut avec réserve pardonner à la foiblesse: mais c'est participer à la méchanceté que de la pardonner; & mépriser une de ses insultes, c'est en appeller une autre. Les siècles de la corruption sont les siècles de l'indulgence, & c'est elle qui perd les ames, les vertus, les Empires & les Religions. L'Eternel, du sein de la vérité & de la justice, dicta sa loi sévère, & se réservà la miséricorde. Nous, qui en qualité de gens de bien sommes ses juges, exécutons la loi dans sa rigueur, & res-

pectons le droit de l'Eternel. Il eſt des eſpèces de châtimens qui conſolent les coupables, par la pitié qu'ils inſpirent pour eux. Je ne veux pas que ma femme puiſſe accuſer ma ſévérité, ni ſe perſuader que j'ai fait aſſez de cas d'elle pour la punir. Je veux que ſa propre faute la ronge comme un ver inſatiable, & que ſon ame ſoit en angoiſſe comme celle d'un enfant mutin que ſon père ne regarde plus, & qui revient à ſoupirer après le châtiment. Je ne veux pas qu'il lui reſte la conſolation de ſe plaindre de perſonne autre que d'elle-même. Ne me parle donc plus de recompenſer ſon crime en la délivrant de ſon ennemi, & de m'en punir moi-même en me privant de mon ami ==.

Ulric me détermina par ce diſcours, & me fit éprouver la douleur de voir ſon épouſe eſſayer, par toutes ſortes de moyens, de troubler le calme de cette belle ame généreuſe & inaltérable. C'étoit par des querelles journalières, qu'elle tentoit de l'amener à quereller lui-même. Mais un homme qui diſpute pour ſa tranquillité, doit ſavoir qu'il la perd

pour toujours. Pas une étincelle ne s'allumoit dans les esprits d'Ulric : son épouse se désespéroit ; & toute femme sait, dès la mammelle, s'il est des hommes plus désespérans que ceux qui ne disputent jamais.

Il nous parut qu'elle avoit pris enfin le parti de la résignation : elle me traita long-temps avec une froide inimitié, & revint aux démonstrations de l'obéissance à l'égard de son époux. Mais qui ne sait que le cheval vraiment vicieux ne ronge pas son frein sans méditer une vengeance, qu'il exécute après avoir inspiré à son Cavalier une fausse sécurité ?

Ulric s'échappoit tous les ans de dessous le rideau morne qui dérobe la vue de la Nature dans les Villes. Il passoit plusieurs mois dans le Château qu'il avoit au milieu de ses biens. Cette année, je demeurai à la Ville pour suivre quelques affaires qui lui étoient survenues. Le Château n'étoit éloigné que de trois milles, & il en venoit hommes ou femmes tous les jours. Cette fille, qui m'avoit sollicité pour sa maîtresse, & qui se nommoit Régule,

me vint un jour demander si mes ressentimens duroient contre elle ; & poursuivit, en me faisant comprendre que j'aurois tort d'inculper une Esclave à qui l'on ne permettoit que la vertu de l'obéissance. = J'avois des ordres, continua-t-elle : à mes ordres s'étoient jointes les importunités, les menaces, les promesses. Que reprocher, encore une fois, à ceux dont le devoir est d'oublier leur conscience, & de se conduire par celle d'autrui ?

Il est vrai que je m'occupois à vous séduire. Il l'est que je ne desirois pas réussir, & que je vous admirois dans votre résistance. Que vous fites bien de mépriser de pareils amours ! qu'Ulric est bon & simple, quand il croit punir ma maîtresse par le mépris qu'il fait de ses fautes ! Elle sait bien trouver qui l'estime & la console. Je ne sais comment faire pour n'avoir plus à rougir de ses erreurs ni à les favoriser. Encore aujourd'hui je viens à la Ville pour une chose qui touche à l'honneur, au vif, & qui est telle, que, si vous la saviez, vous exposeriez jusqu'à votre

vie pour épargner un auſſi ſanglant outrage à votre ami Ulric ==.

Que l'hypocriſie eſt puiſſante ! il me faut avouer que cette fois j'oubliai de faire uſage de ma pénétration, & que je m'informai de ce que la perfide Régule affectoit de me cacher. Elle ſe fit arracher les paroles, & parut craindre que je ne révélaſſe un myſtère de cette importance. == Enfin, me dit-elle, vous ſavez qu'Ulric eſt depuis deux jours au Château du Seigneur Robert, & qu'il ne doit revenir au ſien qu'après d'autres viſites ? == Je l'ignorois. == Ma maîtreſſe a choiſi ce moment, pour m'envoyer appeller le Majordome qu'Ulric chaſſa de ſa maiſon il y a quelques années. == O grand Dieu ! == Elle revient toujours à lui, lorſque d'autres fantaiſies plus pardonnables ne l'entraînent pas ailleurs. Et s'il vous plaiſoit de vous tranſporter cette nuit au Château, ſi j'oſois vous introduire juſqu'au lit des adultères, vous me rendriez alors juſtice; vous accuſeriez la ſervitude, & vous pardonneriez, vous plaindriez une in-

fortunée fille que son sort a condamnée à ne pouvoir vivre sans perdre son honneur & celui des autres =.

Indomptable flamme de la jeunesse, quand l'honneur & l'amitié te soufflent, quelles sont les glaces de la prudence qui pourroient t'appaiser ? Dès que la nuit commença de brunir les bords de l'horizon, j'entrai dans le chemin qui me conduisoit à prévenir un nouveau crime. Je ne me laissai voir que de Régule. Ma diligence l'effraya ; elle me conjura d'attendre que les indices les moins équivoques découvrissent à mes yeux la vérité de son discours. L'épée dont elle me vit armé, la fit songer aux précautions nécessaires à la suite du meurtre qu'elle attendoit. Je dévorai mon impatience, tandis que Régule me venoit dire : = Ils soupent, ils se rejouissent, ils s'entretiennent ; enfin ils se retirent : un moment encore =.

Au moment où elle me le permit, je m'élançai vers la chambre nuptiale de mon ami ; elle me suivit, & je ne fus pas fâché d'avoir ce témoin du sacrifice que j'allois faire à l'honneur.

Je brisai la porte d'un coup furieux. Une lampe brûloit avec une obscurité tragique ; je me portai vers le lit en criant : = Il faut qu'il meure, l'infame =. Mon épée rencontra le sein de l'homme qui sortit de derrière le rideau ; & cet homme . . . . , c'étoit Ulric, aussi froid & serein que si je fusse venu pour l'embrasser. Le fer me tomba de la main ; je me jettai dans ses bras ; il me serra dans les siens. Il me couloit des larmes de rage & de désespoir. Son épouse faisoit retentir ses cris, demandoit de la lumière & du secours contre le traître qui assassinoit son époux. La lumière parut & nous éclaira, Ulric & moi, nous tenant par la main, & écrasant de nos regards une épouse criminelle, insensible au repentir.

Je n'eus pas besoin de raconter l'artifice de deux Mégères ; Ulric le pénétra, & voulut m'expliquer à moi-même ce qui m'avoit fait porter une arme contre un cœur si étroitement uni au mien. Mes pleurs coulèrent encore avec des signes du dépit & de la colère qui me possédoient. = Que peut faire un en-

sant dupé, sinon de pleurer, me dit-il ; & un homme, sinon de rire = ?

Qui m'en donnera maintenant, des larmes, & des fleurs, & des vers, pour honorer la tombe & la mémoire d'un ami si parfait ! Un an s'étoit à peine écoulé depuis ce dernier acte de grandeur, que le Ciel me le ravit. O Ciel ! n'y avoit-il point de coupables sur la terre ? N'exauces-tu que leurs vœux ardens ; & l'humble prière des amis ne peut-elle arriver jusqu'à toi ? Ulric mourut sans infirmités & sans douleurs ; il s'inclina comme une rose, en exhalant le parfum de ses vertus. Le même soleil qui me vit à son chevet recevoir son ame, me vit aussi chassé, errant, misérable, seul désormais, avec une source de larmes que je répandois sur les chemins foulés par les pieds d'Ulric & par les miens. Il étoit alors à mes côtés ; il y est encore, il y sera jusqu'à mon dernier soupir : il existe de sa tombe à mon cœur un fil indissoluble ; & sa mémoire est le seul ami qu'il m'est possible d'écouter, d'interroger & d'aimer.

Le souvenir des Amours est difficile

à effacer. Mais enfin, c'eſt une fumée qui s'élève peſamment & qui diſparoît : le père oublie le fils, la fille oublie la mère, le frère la ſœur, & l'épouſe le mari qu'ils ont perdus. Le temps qui refroidit le ſang, en dénoue les liens. Il ne peut porter ſa faux ſur ceux de l'amitié qui noue le ſien autour du cœur, & il ne peut détruire l'un qu'avec l'autre. Non, jamais un ami ne meurt pour ſon ami : une partie de moi-même eſt morte avec Ulric, une partie d'Ulric ſurvit avec moi ; & nos ames communiqueront de même qu'avant la ſéparation de nos corps. Ulric, je te vois & te touche dans l'immenſité que tu parcours. Qu'as-tu dit, Ulric, au moment où tu as été délivré de l'étroit eſpace de ton corps ? Du milieu des ſphères, ton regard s'eſt abaiſſé ſur le monde avec dériſion, & tu nous as dit : = Toute l'étendue de l'Univers eſt pour une ſeule ame un eſpace encore étroit : elle n'eſt à ſon aiſe que dans les champs de l'infini, où ſe promène la Divinité =.

Il eſt pourtant vrai que tu n'es plus, Ulric. Me voici ſeul, aſſis ſur la pierre

déserte : j'ai cherché tes traces le long des sentiers ; je les ai vues & ne t'ai point apperçu. Je n'ai point encore eu faim dans ma douleur ; mais j'ai vu les enfans de tes vassaux regarder ton cercueil qui passoit, & oublier le pain qu'ils avoient à la main. Pardonne, Ulric, si dans ce moment j'ai ramené sur moi-même la pensée que j'attachois sur toi ; & si je me suis dit : « Qui me donnera la nourriture du corps? Avec toi, le superbe édifice du monde étoit mon Palais ; l'or du soleil étoit ma richesse : c'étoit pour me donner un spectacle, que les nuages & les vents se rassembloient sur la scène de l'air, & pour mon entretien que le Ciel parloit avec la voix des tonnerres. Ulric, tu as peut-être assez nourri mon ame : que ferai-je néanmoins de ce corps qui m'importune ?

Maintenant que je vais porter ma faim dans les forêts, ma soif autour des fontaines, ma fatigue à l'ombre des buissons, je parlerai d'Ulric à toutes les créatures qui pourront m'entendre. Tout a le cœur ami dans la Nature innocente. Le ruisseau va chercher un

autre ruiſſeau ; l'arbre avoiſine l'arbre, & c'eſt pour ſe careſſer que les fleurs s'inclinent ſur la prairie ; les rochers ne ſeront pas ſourds à ma voix, & leurs échos répéteront les accens de l'amitié déſolée. Mais quand tout écoutera le nom d'Ulric, & le répétera, une femme ſeule fermera ſon oreille, de peur que les regrets des Etrangers ne la ramènent à penſer à ſon époux.

J'ai entendu ſonner l'heure. C'eſt la voix du temps qui vient de prononcer que mon ami n'eſt plus. O Temps, quand prononceras-tu de ta même voix de bronze, qu'il faut que j'aille me réunir à lui ? Que ne puis-je, dès ce moment, t'accompagner, Ulric, dans ces campagnes que fleurit un ſouffle éternel, où nous marcherons avec ſécurité ſur l'océan de la lumière, où nous verrons les mondes diſtribués comme les hameaux ſur notre terre chétive ? Qu'attendrai-je ici renfermé, enchaîné, verrouillé dans un obſcur cachot ? ce que doit attendre l'innocent en priſon ; des beſoins, des douleurs, des tourmens, un jugement aveugle, l'infamie,

& peut-être une mort involontaire. Me voici comme j'étois, lorsque je reçus pour première caresse les baisers d'un chien ; comme j'étois, lorsque des méchans me privèrent de ma chère Germaine, & de mon petit lit de foin. C'est maintenant, que de mon plein gré je veux mourir.

Quelle est la misère de l'homme ? quelle est sa peine pour se procurer une heure joyeuse & paisible sur mille autres ? Homme, tu nais comme le flot d'un ruisseau fugitif, pour te résoudre en une rosée de larmes : tu meurs comme un vent du matin qui s'est exhalé en soupirs. Tu n'en es pas moins plus orgueilleux que la vague, lorsqu'elle vient insulter le rivage des mers ; tu braves l'écueil de la mort, & les rivages de l'Eternité qui te circonscrivent ; & plus ambitieux que les ouragans, tu veux déraciner, montrer, perpétuer des signes de ta puissance. Un grain de sable suffit pour refréner ton orgueil ; une goutte d'eau, pour briser ta violence. Tu te détruis en pensées & en travail, pour laisser de toi une renommée bruyante & durable ; tu

reſſembles à celui qui paſſe au milieu des feuillées : il fait un peu de bruit en les ſéparant ; & l'on n'entend pas le plus léger frémiſſement après ſon paſſage. O la plus vaine des créatures ! Homme, quel fut ton père ? fut-ce avec ſes larmes qu'il amollit l'argille dont il te pétrit ? & fut-ce d'un ſoupir de repentir ou de pitié qu'il anima ta fragile ſtatue ? Oui, l'humanité eſt trop vile maintenant pour moi. Mon ame eſt une parvenue qui mépriſe ſa parenté, que bleſſe ſon premier habit de bure, & qui veut ſe réjouir ſous le brocard & la pourpre des Rois. Je veux rejetter cet habit de chair, dépouiller l'homme, rayonner parmi les Intelligences, vivre d'une véritable & noble vie ; & pour cela, je veux mourir.

Je ne puis vivre au monde ; j'en rougis : comment donc n'aurai-je pas la volonté de mourir ? Il y a deux Loix parmi les hommes : l'une eſt ſur leurs lèvres, l'autre dans leur cœur. Celle des lèvres recommande le déſintéreſſement, la bienfaiſance : celle du cœur enſeigne à refuſer tout, éplucher tout,

rogner par-tout, & gagner ſur tout. Celle des lèvres avertit d'écouter la conſcience : celle du cœur, de perdre juſqu'à la honte, & de faire tout ce qui plaît, tout ce qui profite. Celle des lèvres enjoint de travailler à devenir honnête-homme : celle du cœur, de devenir homme riche & puiſſant. Celle des lèvres, d'obéir aux Loix conſacrées : celle du cœur, de les ſoumettre à ſes paſſions, de les plier, de les eſquiver, de les enfreindre, s'il le faut, avec audace, & de n'en craindre que l'exécution. Celle des lèvres, d'avoir ſans ceſſe la vérité deſſus : celle du cœur, d'y porter un menſonge toujours prêt à ſervir. Celle des lèvres, de s'humilier dans la proſpérité, de ſe régler par la tempérance, de rechercher les lumières, & de répartir avec les néceſſiteux : celle du cœur, de doubler ſon faſte, ſes beſoins, ſes appétits de tous les genres de volupté ; d'entamer la part de tous les foibles, de ne point ſalarier le pauvre, & de ne dépenſer que pour ſoi.

Parmi les hommes qui obéiſſent à la loi des lèvres, il n'en eſt point qui ne ſoient dupes, foulés, inſultés, mépriſés

& malheureux. Parmi ceux qui ſuivent la loi du cœur, il n'en eſt point qui faſſent le bien par volonté ou par plaiſir ; il en eſt beaucoup qui ne font pas le mal par impuiſſance, par crainte, & par un ſoin adroit de leur réputation. Il y a trois choſes que je voudrois ſavoir : le jour où la vérité doit paroître à tous les yeux ; le jour où la conſolation deſcendra ſur les opprimés ; le jour où les méchans qui triomphent ſeront exterminés. En attendant, je ſais que cinquante bleſſures ſont moins que la misère ; que la ſcience devient mépriſable avec elle, & que les Peuples de la terre vieilliront toujours en ſottiſe, à meſure que les Sages vieilliront en ſcience : c'eſt pour cela que je veux mourir.

Qui augmente ſa ſcience, augmente ſes peines : plus il ſe rapproche du vrai, plus il ſe rapproche de la vertu ; & dès-lors, plus il s'écarte du rapport qu'il lui faudroit avec les hommes. Ils le voyent comme une créature d'une autre eſpèce, & s'éloignent de lui. Le malheureux uſe ſes vêtemens ſur la dure : s'il gémit dans un moment d'infirmité d'ame, cette infirmité montre qu'il eſt

homme ; mais ſes pareils le méconnoiſſent, & viennent à ſes gémiſſemens comme les oiſeaux criards à ceux de la chouette penſive & ſolitaire. Il ſe voit nud, & n'a autour de lui que des ennemis. S'il fait couler de ſes lèvres le ruiſſeau d'or de ſa ſcience, il fera dreſſer les oreilles & ouvrir les yeux des inſenſés. La misère qui lui a imprimé ſa ſuie, frappera leurs yeux, & ſa ſcience changera de nature à leurs oreilles. Il n'eſt pas permis au pauvre de ſavoir. Le pauvre qui ſait eſt un ſorcier, dont la parole n'eſt qu'une illuſion. Je ne veux point entendre les grelots de la ſottiſe ſonner contre moi : je veux mourir.

Le pauvre, hélas ! quel eſt ſon jour de paix ? Tout le monde paſſe à côté de lui, & le heurte, & le querelle enſuite. C'eſt lui qui paye tout chèrement, & qu'on ſert mal ; c'eſt lui qui rend hommage à tous, & que tous inſultent ; c'eſt lui qu'on emploie & qu'on ne paye point ; c'eſt lui qui, plus il travaille, plus il avance l'ouvrage de ſa misère ; lui qui porte le faiſan ſur les lèvres d'autrui, & qui n'a pas de pain

pour sa bouche. S'il a un asyle dans les Villes, c'est le plus mal sain : s'il rôtit un morceau sur la braise, un autre vient qui le mange : s'il y a une amende imposée sur sa rue, c'est lui qui la paye : s'il est malade, qu'importe sa vie ? personne ne l'aide ; ceux dont il a fait le profit, l'oublient : les cruels retrouveront assez de pauvres pour les enchaîner à leur labourage. S'il a un ami assez courageux pour le visiter, il vient ; il lui rappelle comment une certaine roideur de courage l'a réduit à la pauvreté. Il cherche une cause infame à la maladie produite par des besoins ; il prédit à l'infortuné sa perte, & se lève pour le quitter. = Ah ! mon ami, pousse-moi un peu de cette paille sous ma tête =. L'ami la lui pousse de son pied, & se nettoie. = Ah ! mon ami, un rien me rendroit la vie =. Levez-vous, cherchez, frappez ; croyez-vous qu'on doive accourir à vos besoins =? Le fiel est amer à la bouche ; il l'est moins qu'une demande refusée ne l'est au cœur : le pauvre homme soupire avec amertume, & il attend que l'ami soit dehors pour répandre ses larmes.

Le pauvre ! le pauvre ! s'il vit dans les champs où la Nature découvre tous les signes de l'égalité, où le doux soleil luit pour tout le monde, où la terre invite à ses festins sans acception de personne ; c'est-là qu'il sent sa misère armée de plus de pointes. Son toit de chaume est abaissé au milieu des toits plus orgueilleux, qui versent leurs eaux sur lui. Sa petite vigne est au-dessus des côteaux, & la terre en tombe dans la vigne d'autrui : son pré est au bord de la rivière qui le ronge, & c'est au milieu de son champ que se tracent tous les sentiers ; & ce n'est rien que sa misère, c'est la douleur qu'il en a ; c'est lorsqu'il s'écrie les mains jointes : « O » Ciel ! qu'as-tu mis sur la terre de plus » heureux que le chien ? tout le monde » le caresse & le nourrit ». Le sépulcre, le sépulcre, & non la misère : oui, cette fois j'y suis résolu, je veux mourir.

O riches ! vous qui comptez le pauvre pour une créature moindre que vos chiens, & qui pouvez louer un dogue de votre porte lorsqu'il a déchiré le dernier lambeau d'un homme qui venoit vous implorer dans son estime & sa

confiance en votre humanité ; riches, avez-vous pénétré les dispositions de l'Eternel ? savez-vous si vos enfans ne seront pas réduits à craindre aussi les dogues qui veillent pour détourner la prière dont vos ames seroient importunées ? n'avez-vous pas appris que les richesses de celui qui ferme ses mains aux pauvres, sont dévouées à de plus puissans que lui, par l'éternel Auteur de toute justice & de toute compensation ?

Riches, comment ne vous attendrissez-vous pas au contraire, en considérant que vous êtes en état de pratiquer la libéralité, & que le Ciel vous épargna la douleur de l'implorer ? « Que » chacun travaille, dites-vous : on ne » peut secourir tout le monde ». Avez-vous tous travaillé ? avez-vous travaillé honnêtement ? Deux siècles de travail honnête n'auroient pas accumulé vos richesses sans les graces ou la fraude. Payez du moins le travail quand vous le recommandez, & ne croyez pas payer la sueur d'un homme, quand vous lui donnez son pain juste comme la mesure des animaux qui viennent de labourer vos terres. N'y a-t-il pas loin

de secourir tout le monde, à ne secourir personne ? Helas ! il est un degré au-dessus de l'indigence, où l'homme charitable sait que la plus petite fortune suffit à faire de bonnes œuvres ; le mendiant même sait partager son aumône. Sachez régler votre faste, & vous aurez de quoi dépenser, de quoi mettre en réserve, de quoi soulager l'humanité souffrante. La vertu du Laboureur est l'amour de son travail ; celle du Moine, la contemplation ; celle du Prêtre, le zèle ; celle du Juge, l'intégrité ; celle du Guerrier, la valeur ; celle du Roi, la justice. Il reste pour le riche celle de la charité. De qui attendez-vous des bénédictions ? De vos parens ? ils appellent votre mort. De vos amis ? vous n'avez que des envieux. De vos flatteurs ? ce sont les lutins des fables champêtres, qui rient d'avoir fait tomber au précipice le voyageur qu'ils ont caressé dans sa route. De vos valets ? moins fidèles que vos chiens, ils aboyent comme eux pour vous prêter plus de vices que vous n'en avez. Le pauvre seul sait bénir, & sa bénédiction est confirmée par celle de la Divinité. Pourquoi,

au milieu de vos vaſſaux, vos viſages ſont-ils défigurés par l'orgueil & la dureté? Que vous coûteroient de douces paroles? Une parole eſt ſouvent un bienfait, qui va repoſer ſur le cœur du malheureux. Que n'eſſayez-vous, lorſque vous êtes fatigués d'autres plaiſirs, celui de conſoler une veuve, & de lui faire mêler vos noms à celui de Dieu dans les prières matinales de ſes petits orphelins? Eſt-il d'œuvre plus miſéricordieuſe, plus ſainte, & plus douce que celle de venir au ſecours d'une jeune fille tout-à-fait indigente, à qui le vice ſourit, que la néceſſité traîne à ſon piége, & qui, loin d'y tomber, ſe précipiteroit à vos genoux baignée de larmes, & couverte des roſes de la pudeur conſolée? Un ſeul plat retranché ſur tant d'autres qui couvrent vos tables, ce qui ſe perd, mépriſé par vos valets & vos chiens, ſuffiroit pour nourrir un enfant abandonné, durant le temps qu'il apprendroit un travail utile; un vieillard infirme, en attendant que le Ciel l'appelle, & peut-être l'interroge ſur vos actions. Vous n'inſultez pas votre égal; vous ſongez à ſes armes:

vous insultez le pauvre, & vous ne songez pas que ses armes sont les pleurs qu'il sème ici bas, & qui produiront à votre dernier jour des fruits de vengeance . . . . . Ils me sourient ! qu'il est facile aux riches de faire des heureux ! Je reprends haleine . . . . . Insensé que je suis ! ce n'est qu'un sourire de dérision que j'ai vu sur leurs lèvres.

Il est donc vrai qu'après avoir perdu mon ami, je serai condamné à perdre dans le monde mes paroles, mon travail, mes vertus ? Allons, monde vil, monde avare & sot, ris de l'honneur & des murmures des gens de bien : chasse l'honneur avec des fourches, pourvu que la richesse arrive sur des civières ; je ne te parlerai plus ; je ne demanderai plus au riche des bienfaits, de la pudeur aux Courtisanes, ni des poissons à la terre sèche. C'en est fait, Ulric ; mon ami, ouvre-moi tes bras, viens à mon aide ; je veux mourir.

Je me plongeai dans l'idée de la mort, & je me mis à errer. Je ne pensois pas que rien fût assez puissant pour rappeller mes yeux sur le monde ; que rien eût assez de charmes pour me faire

encore une fois sourire à la vie. Je me vis par-tout inconnu & dédaigné. Mon ame, encore éloignée d'avoir acquis assez de force, étoit blessée de l'inattention des hommes ; & mon sang, dans une noble effervescence, me porta dans la tête des idées de transcendance & de renommée. Suffit-il, me disois-je, de sa bonne conscience à l'honnête homme, de sa science au Savant, de sa beauté à une belle fille ? Il me semble que l'homme de grand cœur a besoin de renommée. Que votre lumière, nous a dit le sage, luise aux regards des hommes. Quelle récompense exiger de ses talens enfouis ? les ames supérieures sont exposées en spectacle à Dieu & au monde. Si par prévention le monde siffle, Dieu console, il est vrai, mais à voix basse. Qu'importe, peut-on dire, l'opinion d'un monde qu'on estime peu ou point ? Les méchans disent aussi : Qu'importe l'opinion ? Mais ils sont les premiers à jetter le mépris sur les hommes sans réputation.

J'aimerois qu'un homme conservât toute sa vie cette sensibilité pour sa renommée : c'est la mère de beaucoup de

de vertus pour les ames qui ſont ordinaires, & qui ont beſoin d'un reſſort pour aller droit, avec grace ou avec fierté. Je paſſerois Samſon en forces, Abſalon en beauté, Salomon en ſcience, Caton en conſtance, & Brutus en magnanimité, que je ſerois peu content de moi ſans une belle & vaſte renommée; & n'eſt-ce pas Dieu lui-même qui dit, en diſtribuant tous les autres priviléges: Je n'abandonnerai ma gloire à perſonne?

Un beau nom eſt au-deſſus de toute la puiſſance & de tous les tréſors. Cent ennemis ébranlent l'une; cent héritiers partagent les autres en ruiſſeaux qui finiſſent par ſe perdre à petits fils, & ſans murmurer, dans les ſables. Un beau nom demeure entier dans les régions ſupérieures à la terre, & l'homme qui le porte a fait la moitié du chemin pour s'annoncer avec honneur dans les Cieux.

Quels ſont ces lauriers dont j'entends les rameaux murmurer avec une divine harmonie? ne demandent ils pas une main qui les rompe & qui les poſe ſur ma tête? d'où deſcend cette onde bril-

lante qui vient, comme un ruiſſeau d'étoiles, chercher mes lèvres ſur les gazons? où s'élève ma tête au-travers des nuées? elle a franchi le ſéjour des orages. Faites ſilence, malheureux enfans de la terre: quand le Poëte a pris ſa lyre, les Rois écoutent; leur ame s'élève à la hauteur de celui qui célèbre leurs belles actions, ou bien elle s'humilie ſous la voix qui révèle leurs vices à l'Univers. La voix du Poëte ne ſe perd point en ſtériles ſons dans les airs; il eſt encore maître du mot qu'il n'a pas prononcé. Puiſſans du monde, implorez ſon ſilence lorſque vous avez à vous repentir. S'il envoie le mot, les échos de la renommée s'en emparent, & le répètent de générations en générations.

Monarques, chefs & riches de la terre, ce n'eſt pas toujours au milieu de votre pompe que le Poëte choiſit le mortel qui mérite d'être porté vers les Cieux: il le cherche à la lueur des lampes modeſtes, & vous plonge dans l'abyme de l'obſcurité, s'il lui plaît. Le Poëte eſt la tige fleurie d'une aromate. Si les nuées l'arroſent, il annonce,

par une ſuave odeur, ſa bénignité ; ſi le haſard le fait croître ſur une terre abandonnée de l'eſprit des Cieux, & parmi des herbes malignes, il ſe fane : ſon parfum s'aigrit ; il perd ſa ſuavité balſamique pour l'uſage, & n'a plus qu'une âcreté cauſtique. Ainſi, le Poëte qui paroît ſous un Ciel & dans des temps fortunés, charme l'odorat avec l'encens qu'il brûle aux autels de l'honneur & de l'innocence. Mais s'il eſt contraint de remuer le bourbier du vice, détournez-vous, vicieux ; il ne répand qu'une énergique & pénétrante vapeur, dont tous vos ſens ſeront offenſés.

Oui, quand la ſatyre armera la main du Poëte des foudroyans rayons de ſa lumière, les juſtes mêmes ſeront dans la crainte, & les méchans conſternés à la vue de leur nudité. Comme des taupes arrachées à leurs manœuvres & à leurs ténèbres ſouterreines, on les verra courir de toutes parts alarmés & chercher une iſſue qui les replonge dans l'obſcurité. Non. Le Poëte, comme un Dieu plein de colère & de majeſté, les arrêtera-là, ſous les regards

de la multitude : il briſera leurs cœurs impurs du ſon de ſa voix, & brûlera leurs yeux avec le miroir formidable qui leur repréſentera leurs crimes & leur turpitude. Alors, que ſauront-ils faire ? haïr ? la haine du méchant eſt la couronne de l'homme de bien. Je pourſuivrai, comme le ſoleil, mon cours au-deſſus des hiboux qui me maudiront, & je verrai les vipères s'empoiſonner de leur propre venin, que j'aurai fait fermenter dans leur cœur.

Arrivez alors, innocentes Vierges des hameaux : ſuivez-les, garçons, & n'oubliez ni vos flûtes ni votre gaieté. J'ai beſoin de perdre, un moment, le ſentiment de la juſtice. Il a quelque choſe de pénible ; & la main de Dieu ſe laſſe de remuer le tonnerre. Venez ſous l'orme, religieux témoin des amours de vos aïeux ; venez y réjouir la vieilleſſe de vos pères. Le Poëte aime auſſi à répandre les fleurs ; & j'ai des chanſons joyeuſes que peut répéter la fille la plus modeſte aux oreilles de l'Amant qu'elle eſpère pour époux. Je chante : danſez, jeuneſſe ; flûtes, accom-

pagnez mes vers. O mes amis ! vieillards, que vos enfans ſont légers & vifs ! Ma voix ne ſuit qu'à peine leurs mouvemens ; daignez renouveller ma voix : où ſont ces cruches que vous ſavez, amis vieillards ? La ménagère ne ſait jamais où elles repoſent. Enfans ! enfans ! pardon : ma voix eſt tout-à-fait épuiſée. Danſez aux flûtes, & ne nous regardez pas.

Comme le lait aux lèvres des nourriſſons, le vin eſt doux & bienfaiſant aux lèvres des vieillards. N'eſt-il pas vrai, mes amis ? le pain remplit les veines de ſucs ſolides, mais groſſiers, & ne réjouit point. Le vin a deux vertus, de fortifier & de réjouir. Les enfans de l'eſprit, & ceux de la prudence, ne vivent que de nectar. Oh ! quels heureux manteaux, mes amis ! quels tréſors entre leurs plis ! On ne vous a point vus ; on ne nous voit point encore : les enfans danſent ; buvons.

C'eſt le vin qui chaſſe le ſecret du traître hors des ténèbres de ſon cœur ; c'eſt le vin qui chaſſe le ſouci du cœur d'un galant homme ; c'eſt le vin qui

chaſſe de l'ame du Poëte une grande ſentence, une réprimande ſévère, une chanſonnette animée; le vin qui nous rend bons, francs, juſtes & forts de cœur & d'eſprit; le vin qui donne du courage aux poltrons, l'éloquence à l'idiot, & du repos à l'Amant. Pauvres Amans! ils danſent: buvons.

Amis vieillards, quiconque ſait garder ſon ame tranquille & nette dans le vin, & ſe laiſſe perſuader à la raiſon, & ſe laiſſe fléchir dans ſa colère; il a la ſageſſe de ſoixante-&-dix vieillards. Malédiction ſur le Tavernier qui vend au voyageur, au mari qui ſe cache de ſa femme, à l'honnête & vénérable vieillard, du vin mêlé d'eau, ſans l'en avertir! malédiction ſur lui, s'il en vend de pareil à ſon confrère en l'avertiſſant! le cruel n'en boiroit point, & n'auroit par conſéquent pas de conſcience en le vendant aux autres. Vous êtes sûrs, mes amis, que le vôtre eſt innocent comme ces enfans qui danſent. Tandis qu'ils danſent! buvons.

O vin! charmante liqueur, ſource de la vie & de la ſanté, tu n'as rien de

mauvais que quand tu réponds à la main qui t'interroge dans le tonneau. Tu dois délier les langues & garder le silence. Ecoutez bien, mes amis vieillards ; l'esprit de la loi, l'esprit de l'homme & l'esprit du vin, plus ils vieillissent, plus ils se corroborent. Ecoutez bien encore : vous dominerez sur tous, si vous dominez bien le vin, & tous vous domineront s'il vous domine. Les enfans s'arrêtent. Remettez les cruches sous vos manteaux. Auparavant, buvons.

Eh bien, enfans, perdez-vous les jambes quand j'ai retrouvé ma voix ? Hélas ! quelle est cette femme qui suit un cercueil, échevelée ? Est-ce une veuve qui perd son époux, une fille qui n'avoit pour soutien que la mère qu'il renferme, une mère qui n'avoit que le fils qui lui fait pousser de si déplorables cris ? Je vais lui chanter ce qu'elle a perdu : c'est en attirant les larmes en ruisseaux, c'est en remuant la lie d'amertume dans les cœurs, que le Poëte épuise les chagrins, & qu'il console. Il aime aussi à répandre des larmes. Il n'est point ennuyé dans le

silence des tombeaux ; il se plaît dans tout ce qui lui retrace la malheureuse humanité.

Il chante au milieu des festins & des cérémonies saintes. Les mortels oublient leurs soins, leurs peines & leurs autres plaisirs. Ils regardent avec admiration la terre & les Cieux qui leur semblent plus beaux : le sang circule embaumé par les vers, dans leurs veines. Ils pardonnent à leurs ennemis ; ils respectent le pauvre ; ils aiment plus leur famille, ou leur femme, ou leur Maîtresse, & ne sentent pour les tyrans & les riches, toujours mornes, ou délirans d'une fausse joie, qu'une noble & indulgente compassion. Le Poëte a, comme l'abeille, du miel dont il parfume la bouche des honnêtes gens, un dard dont il perce le cœur des vicieux.

Je vois encore, d'ici, les riches & les Nobles, ignorans jusqu'à ne pas se douter de leur ignorance ; & sur leur visage, composé au miroir, je ne sais quel signe d'improbation, toutes les fois que le nom de Poëte échappe de mes lèvres. Ils pensent que j'ai voulu

parler de cette foule ridicule d'adulateurs qui leur ont vendu tour-à-tour de l'encens pour eux, & des flèches pour leurs amis ; de ces Poëtes insolens dans leur retraite, rampans autour des tables, barbets des riches, espions de toutes les circonstances où l'on peut louer ou dépriser, importuns sectateurs de la fortune, toujours aux pieds des puissans & sur la tête de ceux qui inclinent sous le malheur ou la persécution ; de ces Poëtes qui se remettent comme des hochets entre les mains des femmes, qui ne visent pas plus haut qu'à plaire à leur esprit ; qui ne descendent pas moins bas qu'à favoriser leurs vices par des vers apologiques ou par un ministère plus réel ; qui trafiquent les charmes des Muses par une profanation mercantille ; qui se font couvrir d'argent & de mépris à-la-fois ; qui osent néanmoins importuner la renommée, la solliciter par-tout, & s'attacher à sa robe, mais à qui elle échappe avec courroux en leur laissant les lambeaux de sa robe déchirée dans les mains. Eh bien, riches & Nobles,

vous ne connoiſſez que des Poëtes, que les vrais Poëtes ne connoiſſent point.

Ceux dont je parle ne ſourcillent que devant la Divinité, & lèvent ſur la terre leur front auſſi majeſtueux que celui des Rois. Leur eſprit eſt pétri de ſcience, leur ame eſt d'acier, leur courage eſt indomptable, leur caractère eſt moulé par l'honneur. Ils ne diſent point ce qu'ils ſont; ils regardent la Fortune & la Renommée comme deux femmes, ne comptent point ſur leurs faveurs, & ne les ſollicitent point: la plus raiſonnable ſaura les trouver. Ils s'inquiètent moins de plaire que d'annoncer la vérité, & de faire juſtice; ils apprennent tant que leur vie dure, de chaque homme & de chaque fourmi. On ne les reconnoît point à leur mine, non plus qu'à leur habit; on les trouve gais ſous le chaume du Laboureur, & ſilencieux ſous les lambris du riche. Leur nom ne ſe lit nulle part. Ils ne ſont rien, ne veulent rien être au monde; & ils peuvent être Juges, Guerriers, Pontifes ou Bergers; honneur & ſcience eſt le mot de leur fraternité.

Si vos Poëtes vous adreſſoient la parole en face, ils feroient de vous des Dieux : de loin, ils pourroient vous effleurer de la pointe d'une ſtérile épigramme. Les miens vous diroient en face & de tous les lieux : = Nobles, on n'eſt Chevalier ni Noble par le ſang. Le ſang eſt rouge, & coule dans les veines de tout le monde. On ne l'eſt point par les honneurs, par l'étendue des Terres & le nombre des Vaſſaux : un Commerçant peut gagner tout cela par ſon induſtrie. On ne l'eſt pas même par un nombre de belles actions : les derniers des hommes, les méchans peuvent en faire. On ne l'eſt point encore par des ſervices rendus ou aux Rois ou à la Patrie : les Laboureurs & les Soldats en rendent plus que vous.

La Nobleſſe conſiſte dans la grandeur & la bonté d'ame (ſi vous entendez ces mots étrangers) ; dans l'intrepidité & la généroſité du cœur ; dans la richeſſe & la modeſtie de l'eſprit ; l'utilité & l'économie des paroles ; la fierté & la ſimplicité de la preſtance ; la nobleſſe & l'égalité de la conduite ;

voilà ce qui décèle le bon sang ; ce qui fait le Chevalier ; ce qui a fait adopter l'opinion de la Noblesse par tous les Peuples, aux époques de l'ordre, comme le contraire la leur a fait rejetter, à celles du désordre. Et si vous êtes ainsi faits, vous devez encore penser qu'il y a dans la roture bien d'autres Gentilshommes que vous. Or, tant que vous n'aurez pardevers vous que votre origine, vous pouvez regarder votre Noblesse, non pas comme un bien à reconquérir, mais comme un bien tout-à-fait aliéné.

Arrière donc : au dernier rang des hommes, & sur les sophas des femmes, le Cavalier bizarre dont l'ame est un phosphore ; le cœur, une pâte vile sans ferment ; & l'esprit, un de ces légers nuages de nuit, qui, durant l'été, montrent en même temps les éclairs & les ténèbres. Cet homme répand du miel & du fiel dans ses paroles ; le miel est fade, & le fiel d'une pénétrante âcreté. Sa mine & son maintien sont d'un Saltimbanque : il ne rêve que pour imaginer des contorsions qui l'éloignent de la gravité décente. Il porte

ſa cocarde tantôt devant, tantôt derrière ; & de peur d'empoigner ſon épée, il en remplit la garde par une touffe de rubans & de coton.

Il eſt dix fois en un jour différent de lui-même ; & , dans toutes ſes métamorphoſes , il ne paroît pas le plus léger indice de l'homme. Sa politeſſe à table eſt de manger avec voracité. Les femmes admirent & portent leur cœur ſur ſes lèvres. En compagnie, ſa politeſſe eſt de plier & déplier ſes membres dans un fauteuil, d'interrompre, de dominer de voix & d'opinions, de ſemer l'ironie & le ſarcaſme, dont il lui faudra demander pardon ſi l'on s'aviſe de lui en demander raiſon.

Le travail remue ſi fort ſes fibres, qu'il ſouffre à voir l'aiguille entre les mains des femmes. L'attention qu'elles n'ont pas pour lui eſt un ſupplice qui coule dans ſes veines. Il veut que la corbeille de la jeune fille tombe de ſon giron en le regardant. Il a fait acheter des Livres de Tactique : il ſe ſouvient par haſard des intitulés, mais les Romans mêmes le font bâiller. Il a paſſé pluſieurs campagnes dans les

camps : mais il ne les a pas vus. Il a joué, il a couru les tables, il s'eſt ennuyé ; il n'eſt heureux qu'au bruit des violons. Ce qui entête un Guerrier, c'eſt l'odeur des parfums. Pour lui, c'eſt l'odeur de la poudre : elle lui fait tenir un flacon ſous ſes narrines, derrière les files des Soldats. Nobles, vous connoiſſez bien l'homme au portrait que je vous en trace. Mais qui pourra croire qu'une ſi ſotte poupée ſoit ambitieuſe, & prétende aux grands honneurs, aux grands biens, à la grande conſidération ?

Nobles, ce n'eſt pas une ſérie d'aïeux que le monde vous demande, c'eſt une ſérie de Nobleſſe ; & moi, je la réduis à votre ſeule perſonne. Le mérite de vos ancêtres eſt une chemiſe qu'ils ont emportée dans la tombe. Je me ſoucie peu que vous ſoyiez allé dépouiller leur cadavre pour vous en revêtir. Je ſuis content que vous ayez ſu vous en faire une autre qui vous ſoit propre ; & prenez garde qu'un ſeul fil ne ſe rompe dans le tiſſu : je ſerai-là pour examiner ce linge infirme ; vous aurez beau le blanchir, vous m'entendrez

crier à vos oreilles. Un seul vice suffit pour déshonorer le Chevalier. Je ne remarque pas un son faux sur l'instrument de l'aveugle : mais il ne m'est pas possible d'en faire grace au Musicien ; j'exige que toutes vos qualités soient en harmonie.

Mon sang est pur, me dites-vous : il me coule tel qu'il a coulé dans les veines de mes pères. J'ai reçu les mêmes leçons qui en développèrent l'énergie. Sans m'en imposer, je suis visiblement au-dessus du vulgaire, & je n'ai pas une qualité qui ne passe la borne commune. Je ne vous répondrai pas que je ne vous crois point, mais que je veux vous croire. Est-il d'abord bien glorieux d'avoir plus d'esprit qu'un sot, & de valoir mieux que celui qui ne vaut rien ? Il est des choses qui ne se mesurent pas sur l'aune du temps ; la magnanimité en est une. Fabricius, qui n'auroit pas été dans le siècle infame de Néron ce qu'il étoit dans le sien, n'auroit plus été Fabricius, ne lui eût-il manqué qu'un atôme de sa vertu. Ensuite, que parlez-vous de ce que vous

devez même de précieux à vos pères? Vos pères ont labouré, semé, herse, sarclé, moissonné, enjavelé, battu, vanné, criblé, moulu, sassé, pétri, cuit & tiré du four: voulez-vous qu'on vous admire, parce que vous avez une bouche pour manger?

Eh bien, Nobles, pourquoi vos fronts se rident-ils? A quoi vous servira cette puérilité? Vous êtes si enfans, si petits, qu'à la voix de la réprimande l'humeur entre dans vos ames plutôt que l'amendement; & si je vous apprenois combien vous êtes mépriſés par vos valets, si je vous montrois que vous êtes la fable scandaleuse de la terre; que dans votre orgueil & votre impéritie vous êtes éternellement dupes, éternellement déteſtés de ceux que vous mépriſez! Vous me feriez comparer les somptuoſités de vos tables au morceau de pain de ce vil peuple; la magnificence de vos palais, à l'incommodité de son humble asyle; & comme des enfans vains, habillés de neuf, le luxe de vos habits aux guenilles qui le couvrent. Peut-être, pour marque de votre su-

périorité, oseriez-vous me découvrir les membres encore chauds & sanglans de tous les malheureux écrasés sous vos chars, ou les cadavres des femmes que vous avez fait expirer sur la dure en enfantant, après leur avoit fait enlever le lit sacré de leur hymen, pour vous payer l'amende de deux brins d'herbe, ou d'une corvée à laquelle leurs maris n'auront pu se trouver.

Je vais vous dire, Nobles. Il est sûr que vous êtes plus forts, non parce que les autres sont plus foibles, mais parce qu'ils sont meilleurs que vous, ou sans courage pour la vengeance. Où vous cacheriez-vous, si le Poëte faisoit son devoir de justicier, & s'il étouffoit la pitié qu'il a pour vous; s'il soufloit dans les cœurs de tous les hommes le sentiment de leur dignité, de leurs droits, & s'il leur mettoit des armes à sa main? Pourquoi ne le fait-il pas? C'est qu'il a sa Muse à l'oreille; elle lui dit: « Il vaut mieux laisser les Nobles s'avilir, se couvrir de mépris & de haine, que de les exterminer. C'est un emploi cruel & vil, qu'il faut abandonner à leurs flatteurs.

Ces flatteurs sont les instrumens de Dieu, qui permet de caresser les méchans pour les précipiter dans l'abîme ».

Qu'ajoute-t-elle : « Ce sont toutes ces choses dont ils se vantent qui les mettent dans la nécessité d'entrer secrètement dans des commerces bas & illégitimes ; de s'allier avec les faussaires, & d'en augmenter le nombre ; de concussionner impitoyablement, d'arracher aux campagnes les bras & les ames qu'ils énervent dans une oisiveté qui insulte au travail & à la vertu ; de ruiner cent familles par des emprunts faits de mauvaise foi, & de se ruiner eux-mêmes avec leur postérité, par leur prodigalité à l'égard du vice, & leur confiance à l'égard de la méchanceté ».

Soldat, qui attends à la frontière qu'on te tue pour les faire dîner tranquillement, n'oses-tu jetter ton pain noir, & venir t'asseoir à leur table ? N'y viens pas, Soldat. A la vue de la poussière, à l'odeur de poudre que répandent tes habits, tu les verrois défaillir comme des carpes jettées sur le rivage d'un étang. Pauvre Soldat, ne vas pas demander à leur porte un morceau

de pain quand tu auras perdu bras & jambes pour protéger leur cuisine. Ces infortunés riches n'ont pas de pain à donner à des gueux comme toi. Il leur en faut tant pour leurs chiens, tant pour leurs valets, tant pour les maîtresses de leurs valets, & tant pour les amans de ces maîtresses ; ensuite tant pour le perdre. C'est un signe de noblesse & d'opulence que d'entasser le pain sous le lévier d'une cuisine, & de faire gémir d'envie le pauvre qui le regarde, & n'ose plus y toucher.

Soldat, les Nobles du temps passé ressembloient à de grands arbres, qui protégent de leur ombre ceux qui se rangent autour de leur souche. Les Nobles d'aujourd'hui ressemblent à des marais oisifs qui ne nourrissent rien, sinon les animaux inutiles & immondes. Ils n'ont pas de pain pour ceux qui les servent, pour ceux qui leur en donnent. N'est ce pas une assez grande faveur que d'être admis à les servir ? Si tu es revenu sans pain du milieu des batailles, tant pis pour toi : que ne te faisois-tu tuer ?

Quand les hommes se multiplient, leur jugement se pervertit. L'esprit

travaille ; les actions ſont corrompues ; l'ordre ceſſe, & la tranquillité dans le monde. On pourroit croire que ce fut par haine pour l'homme que la Divinité lui permit de multiplier.

On ne connut d'abord ni mien ni tien ; bientôt on en vint à dire : « Le » mien eſt à toi, le tien eſt à moi ». Cette diſtinction fraternelle devint funeſte ; elle fit naître l'intérêt perſonnel, qui dit à ſon tour : « Le mien eſt à » moi, le tien eſt à toi ». Plus de fraternité. Dans le déſordre qui ſuivit, quelques hommes qui ſe flattèrent peut-être d'y remédier, dirent : « Le mien » & le tien ſont à toi ». Mais alors le plus grand nombre diſoit déjà : « Le » mien eſt à moi, le tien appartient à » nous deux » ; juſqu'à ce qu'enfin la diſtinction des riches & des pauvres étant bien établie, les riches prononcèrent avec arrogance : « Le mien & » le tien ſont à moi ». Sur ce principe ils conſtruiſirent l'édifice des Loix : le foible demeura ſans pain, ſans armes, ſans protection ; & voilà l'origine des Nobles.

D'abord ils ſe conduiſirent avec un

reſte de jugement. Ils comprirent qu'il falloit ménager des pâturages pour les animaux laborieux & utiles à leur fin; que pour tondre long-temps de bonne laine ſur le dos des brebis, il ne falloit pas les écorcher, ni chaſſer le chien par des preuves de dureté, ni indigner le courſier généreux par des preuves de foibleſſe & d'ignorance à le gouverner. L'eſprit vint, & leur dit: « La nourriture que vous donnez à ces animaux laborieux, eſt autant de retranché ſur le gain qu'ils vous procurent: ſi vous tondiez ces brebis de plus près, vous auriez plus de laine; ſi vous aviez moins de bonté pour ce chien, il vous reſpecteroit & vous craindroit; & ſi ce courſier vous réſiſte, vous le ſaccaderez juſqu'à qu'il crève entre vos jambes, & reconnoiſſe votre ſupériorité. Autorité & richeſſe, eſt le mot des gens d'eſprit. Quand vous pourrez tout, & que vous aurez tout, néceſſairement il faudra que tout vous obéiſſe & que tout vous profite. Vos principes de belles vertus ſont de faux principes qu'il faut laiſſer à la multitude: tant qu'elle les aura, vous lui tirerez avec facilité tout ce qu'elle aura d'ailleurs ».

Alors les Nobles ſongèrent à la richeſſe, & devinrent oiſifs & tyrans. Mais comme l'eſprit comparé au jugement n'eſt réellement qu'un ſot, qu'arriva-t-il aux ſots qui l'écoutèrent ? Après avoir épuiſé l'orange, il ne leur reſta que l'écorce. Ils périrent eux-mêmes par l'oiſiveté, l'avidité, le luxe, dont ils donnèrent les premières leçons. Eſt-ce l'orgueil & la tyrannie du Noble qui avilit les ames des Petits ? Eſt-ce la mauvaiſe foi du riche qui fait les fripons ſubalternes ? Sont-ce les puiſſans qui rompent avec effronterie le frein des mœurs, qui pervertiſſent l'application des loix, qui réduiſent les Gouvernemens à décliner dans leurs principes, la Morale à parler avec obliquité, la Religion à ſe taire & à gémir dans ſon Sanctuaire ſur les impies qui chanſonnent ſes myſtères au milieu de leurs feſtins ? Eſt-ce le riche qui introduit une induſtrie funeſte, qui confond tous les états, qui mêle toutes les claſſes après les avoir empoiſonnées, & qui amène la dégénération phyſique de l'humanité ? Oui, ce ſont les Nobles, les Riches, les Puiſſans qui rouvrent

la boëte de Pandore, & qui répandent la nuée des maux sur la terre. Les pauvres les souffrent premièrement, & résistent; ils les souffrent ensuite, & succombent.

Dans ces temps déplorables, où la corruption se fait promener au pas voluptueux de ses colombes sur un char fleuri, la Divinité appelle le Poëte dans la solitude & parle à son cœur. Malheur à lui, s'il n'ose s'armer du fouet que la Divinité remet entre ses mains; & malheur aux Nations couvertes d'une lèpre assez dure pour ne le point sentir lorsqu'elles en seront frappées! Voilà ce que dit la Muse à l'oreille des enfans de l'intelligence.

Pauvre Soldat, c'est aujourd'hui que la croûte est épaissie dans l'oreille des Nobles que tu protégeois dans les batailles. = Eh quoi, le respect de la Patrie qui fait tout pour eux, ne leur inspirera-t-elle pas un sentiment de pitié pour ses défenseurs? = Que dis-tu, Soldat? sais-tu qui aime la Patrie? c'est toi, c'est le Laboureur, c'est le malheureux : ce sont tous ceux que la Patrie méconnoît, néglige, épuise,

foule, abandonne. Ce ſont ceux-là dont les entrailles s'échauffent au nom de la Patrie, & dont le bras eſt toujours prêt pour la défenſe de ce fantôme. On ſe ſert même du nom de Patrie pour ouvrir leur bourſe, au préjudice de leurs enfans, tant ce mot a de charmes pour les attendrir.

Le Riche n'a de Patrie que l'étendue de ſon Palais; il rit du vain mot que croit un vain Peuple. Mais ſi la Patrie a beſoin d'argent, il lui en prête à la plus haute uſure. Il ne deſire que des plaies ſur le corps de la Patrie, parce que néceſſairement elles lui ſont utiles. C'eſt un pourceau qui ne profite que dans les eaux bourbeuſes. Le plus brut animal connoît une Patrie qui lui eſt chère, & dont le ſouvenir lui fait pouſſer des plaintes. Le riche ne connoît que l'endroit où la rapine eſt bonne, & où la terreur qu'il inſpire peut le défendre. Au reſte, Nobles & riches, quels ſont les fruits de votre faſte public & de vos duretés? Je vous le répète, les enfans des campagnes ne ſont plus émerveillés de voir rouler vos chars; ils ſont ſeulement attriſtés: ils ont appris de

leur

leur père, qu'avec ces chars arrivent les insultes, les injustices, les pilleries, pertes & larmes pour le Village; & dans les Villes où votre fracas importune, menace les vies à chaque pas, gêne la circulation des voitures utiles, on vous souffre comme un orage, on maudit votre tonnerre comme celui de Salmonée; & si les malédictions vous sont chères, jouissez. Moi, Poëte, j'étoufferai le bruit de vos chars sous les accens de ma voix; je recommanderai aux hommes leur dignité; je dicterai sous l'inspiration du Dieu qui est la source de toute science & de toute justice; je plongerai vos noms dans le silence qui suit le chant de la mort. Vous ferez inscrire sur des marbres qui vous fûtes, & vous mentirez encore après le trépas. Je laisserai subsister ces monumens de votre sottise, & j'apprendrai aux Peuples à lire vos épitaphes; le Voyageur le plus ignorant y ajoutera de lui-même:

Qui propter nos homines
Et propter nostram salutem
Descendit ad inferos.

« C'eſt pour nous, hommes trop » bons, c'eſt pour notre bonheur, que » ce monſtre eſt deſcendu dans les » Enfers ».

Après avoir ainſi médité ſur les devoirs du Poëte, eſſayé mes talens & tâté mon courage, il me ſembla que la voix d'Ulric me recommandoit cet important miniſtère. Je réduiſis mes fonctions à quatre : obſerver avec patience, décider avec prudence, ſentencier avec juſtice, & exécuter avec ſévérité. Je réduiſis mes craintes à trois ; les coups de poignard, la perte de ma liberté, & la louange; mes beſoins à deux : du pain, de l'eau ; & mes eſpérances à une : la gloire.

Je n'exerçai pas long-temps le ſceptre de la Poéſie ſans avoir une occaſion de douter de moi-même. Il me parut qu'on dédaignoit de me punir ; & les éloges venoient de toutes parts à mes oreilles, comme le murmure des feuilles lorſqu'on eſt au milieu d'une forêt. « O Ciel ! m'aurois-tu refuſé tes faveurs ! Quel eſprit vain m'a donc inſpiré les vers qui peuvent plaire à ces inſenſés ? qu'ai-je dit d'aſſez flat-

teur ou d'assez vulgaire? Loin de moi, lyre frivole : écartez-vous, Muses perverses, qui m'apprenez à charmer de si grandes oreilles & des cœurs si corrompus. J'implorois un génie puissant qui me donnât la force de frapper sur les ames, de les briser, & non de les charmer ; de les corriger, & non de les entretenir dans leur iniquité ».

Je rendis bientôt grace à l'esprit souverain qui daignoit descendre dans mes veines. Ces louanges, qui me révoltoient, n'étoient rien moins que sincères. Oh ! que le vice est adroit ! & qu'il est bien vrai que la flatterie n'est qu'un instrument de dégradation, un crocodille pour qui l'écoute avec complaisance ! Le Roi qui l'écoute perd les vertus de ses Ministres, & les force à devenir fripons. Le Poëte qui lui prête son oreille, livre son Ange tutélaire & pur au souffle malin qui prend cette issue pour venir le souiller : il perd, avec ses talens, tout le bien qu'ils auroient fait, toute la renommée qu'ils lui auroient acquise dans la postérité. La louange se tait à la

mort de l'homme à qui elle a parlé durant sa vie.

Il semble que l'art du vice soit en effet de louer l'homme qui vit, pour le ramener au ton commun, & pour lui dérober ce qu'on voit qu'il est prêt à gagner. C'est une sentinelle aux frontières de la terre, pour arrêter le Voyageur courageux qui veut en sortir. Il a soin d'un seul état de médiocrité & d'inertie, dans lequel son envie est de ramener tout.

On vanta d'abord mes vers : ce fut une porte par où l'on crut entrer dans mon ame & la disposer à recevoir des leçons mondaines; on ne vanta bientôt plus que mes talens, & je vis qu'on en vouloit détourner l'usage dans le cercle minutieux des agrémens. On me remit sous les yeux mille & mille traits de vérités dures, offensantes, inutiles; & des maximes que, par une logique insidieuse, on me faisoit regarder comme fausses évidemment, ou hasardées. On me conseilla d'assouplir une fierté, une constance de caractère qui reparoissoit, disoit-on, malgré moi; d'amollir mes accens pour les oreilles délicates, & de

rendre les hommes contens d'eux-mêmes pour les ramener à la vertu.

Permettez-moi d'entrer dans vos sépulcres, ô vous tant d'infortunés, marqués du sceau de la divinité intelligente à votre naissance, bercés par les Muses, attendus par la gloire, & qui êtes morts ignoblement ; oubliés depuis, & couverts de l'infame silence à toute éternité. Permettez-moi de vous demander si ce n'est pas ainsi qu'on étouffa les germes de force & de majesté qui promettoient en vous. Avec l'innocence de l'âge & la foiblesse d'une tige nouvelle, vous succombâtes. Renversés sur la terre, les menues herbes s'élevèrent pardessus vous, & l'esprit de Dieu se retira de cette tige avortée.

Je fus bien aise d'apprendre jusqu'où les hommes portoient la démence & la mauvaise foi. Ce qu'ils louent, n'est pas ce qu'ils aiment. Est-il de mauvaise foi pareille ? la vérité a besoin de graces pour leur plaire : ils veulent que la vérité les flatte encore, & que Dieu leur parle avec respect, ou du moins avec ménagement. Est-il une démence comparable ? ou bien ne sont-ils que

des enfans qui desirent à leur maître une langue & des goûts enfantins comme les leurs?

J'ai vu de ces enfans concevoir l'idée de transporter une masse de pierre; employer l'artifice & la force, & la baigner de leurs sueurs sans avoir pu l'ébranler. J'ai vu aussi le monde s'opiniâtrer à me transporter d'une région céleste dans son bourbier; & j'ai ri des efforts du monde comme de ceux des enfans.

Dès qu'on eut reconnu mon inflexibilité, toutes les louanges se changèrent en satyres. Jamais je ne réprimandai un homme; mais je ne réprimandai aucun état sans ouvrir sur mes actions les yeux d'un scrutateur jaloux. Alors on me vit tel qu'on voulut me voir, & l'on me peignit en noir, comme les Nègres peignent le Diable en blanc; alors je vis les pointes des poignards briller contre moi dans la nuit, & les prisons me furent ouvertes; alors le pain me manqua, & je ne pus dérober l'eau des fontaines sans que le propriétaire d'un pré ne me fît un crime d'en avoir foulé l'herbe; alors je vis la

renommée perdre courage, & se refuser à venir me prendre dans un lieu d'immondices; alors je revins à me dire: C'est maintenant que je veux mourir.

Enfin, qu'ai-je à connoître maintenant? Voilà donc le monde! Une vallée misérable, où tous les chiens aboient à chaque lune nouvelle qui se montre au sommet de la montagne; où l'on ne peut vivre que pauvre, dupe ou fripon; où les loups s'attaquent aux brebis, & flattent les loups; où l'on est si aveugle, qu'on ne voit pas au-travers d'un crible; & où c'est une nécessité de faire ce que le Seigneur commande pour s'asseoir au soleil avec lui. Qu'espérer dans un monde repoussé si loin de la Divinité? que faire de ces bizarres créatures, qui portent le nom d'hommes? & de la neige cuite ou pilée, qu'en peut-on tirer, sinon de mauvaise eau? Dieu puissant, qui m'avois envoyé ton esprit, veux-tu que je le prostitue à la servitude ou à la tyrannie? Qu'exiges-tu? parle: sinon je veux mourir.

Je ne puis être bon sans renoncer au courage que tu m'as donné; & si

je laisse ployer ma force sous la verge du monde, tu hais la foiblesse. De toutes façons, il faut que je t'offense en me montrant indigne de toi. Daigne me rappeller, ô Dieu! Je sais que ce Temple où tu résides pardelà les mondes, est ma maison paternelle. Je sais pour quelle faute tu m'en as chassé: j'ai perdu le souvenir des murailles & des arbres qui fleurissent dans tes vergers. Mais je sais que tu es un bon père, & que tu ne m'as pas éloigné de toi pour toujours. Tu m'as circonscrit dans un corps, comme un Pélerin dans une terre étrangère. Ordonne; & ton Ange, qui veille à la frontière, me laissera passer. Je lui dirai: « O mon bon Ange! laisse-moi passer: je veux mourir ».

Du haut du Trône où tu regardes cette terre, tu ris & la déteste. Qu'ai-je fait pour que tu m'y relègues? J'ai gardé ton esprit pur, & je suis inutile à tes desseins. Rappelle-moi: ne me laisse point vieillir parmi ceux que tu dois réprouver. Un vieillard est, en ce monde, une cruche brisée dans une maison: elle ne sert plus; on se souvient à peine de son service. C'est une couronne d'orties

sèches qui s'allume vîte, & vîte se consume en cendres. Sa science devient incertaine & variable, parce que tu l'abandonnes. Il reçoit l'agonie de la mort à chaque heure qui frappe son ouïe. Il a perdu tous ses amis, qui auroient pu lui donner une larme à son dernier soupir. Il n'inspire plus, même à ses parens, cette pitié tendre qui console une jeune ame, à son départ de la terre. O Dieu! tandis que je te sens encore & que je t'aime, je veux mourir.

Les jours de l'homme sont au nombre de trois : hier, aujourd'hui & demain. Que fait la Nature ton ouvrière? comme une femme qui tourne, tourne, arrondit & charge son fuseau ; ensuite elle le devide, devide, & le laisse tomber nud sur la terre. Fais-moi tomber dans ma force, j'en serai plus digne de paroître à tes yeux. Que t'importe un homme de plus ou de moins? Tu les vois comme nous voyons les fleurs dans une prairie : les unes fleurissent & les autres meurent. Si, par mon obéissance à tes préceptes sacrés, j'ai mérité une grace de toi, romps la pointe des couteaux, ne me fais point attendre la

mort. . . . . Adieu, Germaine; salut, Ulric ; je te rejoins. Fuis sous mes pieds, misérable monde : je meurs, & je veux mourir.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ISLE INCONNUE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE GASTINES;

En quatre Parties in-12, 1300 pages. Recueillis & publiés par M. Grivel, des Académies de Dijon & de la Rochelle.

Le sujet en est simple, l'imagination n'a pas beaucoup travaillé à l'embellir. = *L'Editeur en convient, & nous aussi.*

Le sujet n'est pas neuf : c'est Robinson Crusoé dans son Isle. = *L'Editeur en convient, & nous aussi.*

Le ſtyle en eſt trop ſimple, diffus, languiſſant. = *L'Editeur en convient, & nous auſſi.*

Malgré tout cela, c'eſt un Ouvrage intéreſſant, inſtructif; & beaucoup de choſes également bien vues, bien penſées & bien préſentées, lui donnent un caractère particulier qui ne permet pas de le confondre avec les Ouvrages d'imitation, & avec les fictions communes.

LE Chevalier de Gaſtines & Eléonore d'Aliban, embarqués pour les Indes, firent naufrage, & le vaiſſeau qui les portoit fut jeté ſur des rochers qui bordoient une côte inconnue. Tout l'équipage, averti par la tempête, s'étoit précipité dans les chaloupes, & avoit été englouti. Le père d'Eléonore, en voulant s'y jeter, étoit tombé dans la mer.

Eléonore, accompagnée de ſon père, alloit ſe marier dans les Indes, avec un homme riche qu'elle ne connoiſſoit pas; & le Chevalier la ſuivoit avec la paſſion la plus vive, la plus diſcrète & la

plus déſeſpérée. Ses ſentimens étoient connus; ſa perſonne étoit eſtimée; une ſecrète ſympathie parloit pour lui à Eléonore, mais le mariage étoit conclu : elle ne ſongeoit pas à y apporter le moindre obſtacle ; & le Chevalier ſongeoit encore moins à la rendre infidelle, après qu'elle ſe ſeroit liée devant les Autels : c'étoit un amour très-malheureux, & des vœux très-innocens.

Le ſort, en les jetant dans une Iſle inconnue, paroît avoir pris les intérêts de l'amour. Ils y ſeront d'autant moins à plaindre, que le vaiſſeau, reſté ſur le rivage, contient une abondance de proviſions, d'animaux, d'inſtrumens, de choſes utiles, néceſſaires, propres à procurer les commodités & les agrémens de la vie. Tout cela pourroit ne promettre qu'un ſecours borné pour l'avenir : mais le Chevalier de Gaſtines peut en étendre l'uſage à l'infini, parce qu'il joint le courage, le goût, la conſtance, aux avantages d'un eſprit heureuſement cultivé ; & Eléonore a reçu une éduca-

tion distinguée, que les dons de la Nature ont perfectionnée.

Je pourrois ici, d'après les Mémoires, suivre les nouveaux Insulaires dans leurs premiers mouvemens & dans leurs premières actions, & ne les faire arriver que par degrés à cet état d'établissement & de sécurité où les conduisirent successivement l'usage de leur esprit & de leurs ressources, le mariage, la famille nombreuse qu'ils virent naître, & les mariages qui de jour en jour, en augmentant le nombre des individus, offrirent un Peuple de plus dans l'Univers. Les détails peuvent être très-bien placés dans un Livre ; les Extraits n'exigent que des résultats. Nous allons donc réduire un Ouvrage volumineux aux objets essentiels *La connoissance des lieux, les caractères, les leçons, les loix, les événemens.*

Connoissance des Lieux.

Je résolus, dit le Chevalier de Gastines, de parcourir l'intérieur de l'Isle,

pour bien connoître nos poſſeſſions, & pour m'aſſurer par moi-même de ſes productions naturelles, des différens animaux qui la peuploient, & des reſſources, en tout genre, qu'elle pourroit nous fournir. Je m'étois juſqu'alors ſi fort occupé de l'établiſſement de nos affaires domeſtiques, & de la culture de nos terres, que je n'étois allé à la chaſſe qu'une ou deux fois, encore peu loin de la cabane, & que je n'avois pas eſſayé de pêcher. Je ne pouvois avoir que des notions imparfaites de nos domaines; il étoit donc abſolument convenable, qu'en bon Adminiſtrateur, je cherchaſſe à m'inſtruire.

Mais avant d'entreprendre cette tournée, qui demandoit plus d'un jour, il étoit néceſſaire de s'y préparer de loin (1).

Tout étant prêt dans la chaloupe, nous ſortîmes un matin par un très-beau temps, au montant de la marée,

(1) Les précautions qu'il prend ſe feront connoître par des détails qui entrent néceſſairement dans ſa narration.

emmenant de la cabane nos chiens, & deux de nos ânes, dont ma compagne n'imaginoit pas la destination; & nous étant embarqués, aussi-tôt nous voguâmes doucement vers le haut de l'Isle.

J'aurois pu accélérer notre course en ramant, ou encore mieux en déployant la voile, car il faisoit un petit vent frais qui la favorisoit : mais j'étois bien aise de voir & d'observer tout ce qui se présentoit de remarquable sur notre route; & dans ce dessein, je laissai aller la chaloupe au gré de la marée, me contentant de la diriger avec le gouvernail. Assise à côté de moi, Eléonore gardoit le silence : mais je lisois dans ses yeux qu'elle goûtoit beaucoup l'idée de ce voyage.

Nous voguions entre les rives d'une belle rivière qui formoit devant nous un canal à perte de vue. L'air pur & frais du matin, la gaieté du vallon à l'aspect du soleil levant, le mêlange de lumière & d'ombre qui varioit la scène de la campagne de tant de nuances de verdure; enfin les saphirs & les rubis de la rosée qui brilloient sur les

plantes, donnoient un air d'enchantement à notre promenade. A mesure que nous avancions, elle devenoit toujours plus intéressante par la nouveauté des objets qu'elle nous présentoit, & par l'agréable odeur de divers arbres fleuris qui parfumoient au loin tous les environs.

Nous apperçûmes bientôt quelques bêtes fauves courir sur les collines: nous entendîmes beaucoup d'oiseaux dans les bois; nous en trouvâmes plusieurs troupes sur la rivière; & quand le soleil fut plus haut, nous vîmes quelques tortues qui alloient pondre sur le rivage, dans les endroits où il y a du sable, & nous en prîmes une d'une grandeur médiocre, qui devint la meilleure pièce de notre provision. Mais lorsque nous eûmes fait quelques lieues, nous remarquâmes que le gibier étoit encore plus abondant de ces côtés. Plusieurs sortes de poissons qui donnèrent dans nos filets, ou se prirent à l'hameçon, achevèrent de nous convaincre que le côté de l'Isle que nous parcourions n'étoit pas le moins favorisé de la Nature.

La marée nous porta jusqu'à une demi-journée de la cabane ; & lorsqu'elle nous manqua, j'observai avec surprise que la rivière conservoit une largeur plus considérable, & beaucoup plus de profondeur qu'elle ne devoit en avoir si elle ne venoit que de la montagne qui bornoit l'horizon. Son cours d'ailleurs étoit peu rapide, ce qui me fit soupçonner que l'Isle avoit plus d'étendue du côté de l'oueſt qu'elle n'en offroit d'abord ; & cette observation se trouva justifiée dans la suite.

Lorsque nous arrivâmes à cet endroit, nous avions déjà fait un repas dans la chaloupe, de sorte que nous pûmes nous occuper entièrement du soin de la conduire. Le vent étoit bon, je déployai la voile ; & pour aller plus vîte, je me mis à ramer des deux mains, tandis qu'Eléonore tenoit le gouvernail. Nous voguâmes ainsi légérement jusqu'à quatre heures, que le vent tomba. Alors nous abordâmes à la rive droite, & nous attachâmes la chaloupe à un arbre du rivage. La montagne nous paroissoit éloignée de plusieurs lieues de nous, & nous ju-

geâmes qu'il nous restoit une petite journée de chemin à faire pour y arriver. La largeur de l'Isle étoit ici plus grande que je ne l'avois encore remarqué.

Après un assez bon repas, nous nous couchâmes, & le lendemain nous rentrâmes dans notre esquif. La brise s'étant levée fort à propos, nous fîmes voile, & je ramai de mon mieux pour remonter le courant jusqu'à la montagne.

A mesure que nous en approchions, l'aspect nous en parut plus effrayant. Ce n'étoit plus ce lointain azuré qui, vu de l'autre bout de la plaine, charmoit les yeux par son agrément. Depuis le milieu de sa hauteur elle n'offroit que des rochers nuds, escarpés, élevés inégalement l'un sur l'autre, & profondément sillonnés en certains endroits par des crevasses & des ravines énormes. En même temps nous entendions à notre droite un bruit sourd comme d'un tonnerre éloigné ou d'un torrent rapide, sans que nous pussions imaginer d'où ce bruit provenoit.

Nous étions dans l'étonnement que devoient nous causer tous ces objets,

lorſque je m'apperçus que le courant de la rivière avoit beaucoup plus de vîteſſe, & que la difficulté d'avancer augmentoit à meſure que nous la remontions. Je pris donc le parti de deſcendre ſur la rive gauche; & ayant attaché la chaloupe, je me mis en route avec Eléonore pour gagner des collines fort élevées que nous avions au nord-oueſt. Il me ſembloit que de leur ſommet il me ſeroit facile d'examiner l'état de la montagne, de reconnoître la mer du côté du nord, & ces cîmes élevées que j'avois apperçues la veille dans l'éloignement; enfin que je pourrois découvrir ce qui cauſoit le bruit que nous entendions. Mais, quoiqu'à cet égard mon attente ne fût point trompée, je trouvai les choſes bien différentes de ce que j'avois pu les croire. Les collines qui me paroiſſoient contiguës à la montagne, s'en trouvoient ſéparées par une vallée profonde: la montagne elle-même, comme déchirée & coupée de haut en bas, donnoit par cette ouverture un paſſage à la rivière, qui venant d'un terrein ſupérieur, & tombant avec fracas, non loin de-là,

faiſoit une cataracte d'une très-grande hauteur. C'étoit le bruit de cette cataracte qui nous avoit ſurpris.

J'en approchai autant que je pus ; & j'allai au-deſſus des précipices qui l'environnoient juſqu'à une pointe fort avancée, d'où je pouvois voir la montagne à revers, & le gouffre bouillonnant de la rivière. Eléonore m'avoit ſuivi ; je n'y avois conſenti qu'avec peine, & je vis plus d'une fois le moment où j'aurois lieu de m'en repentir. Tout ce qui frappoit la vue dans cet endroit, faiſoit friſſonner. Il ſeroit impoſſible de faire une deſcription exacte des objets ſuperbes & terribles qui nous environnoient.

A gauche, & aſſez loin de la montagne, qui n'avoit pas beaucoup de largeur, on voyoit une enceinte de rochers noirs au-deſſus d'un creux très-vaſte. Cette coupe immenſe, ou plutôt cet abîme, paroiſſoit avoir été le foyer d'un volcan éteint : autant qu'on pouvoit en juger par la diſtance, les pierres en étoient calcinées. Le terrein au ſud-oueſt étoit ſans doute le reſte d'une montagne bouleverſée par quelque trem-

blement de terre; tout y montroit le désordre & la confusion. Devant nous, la rivière tomboit à travers des roches pendantes, dans une cavité si profonde & si couverte, que le soleil n'y pouvoit pénétrer, & qu'on éprouvoit une sorte d'horreur en la sondant de l'œil. Enfin nous avions à droite la chaîne de rochers qui entouroit l'Isle; & elle étoit-là tellement escarpée, qu'elle ne sembloit qu'un mur d'une hauteur prodigieuse entre la rivière & la mer.

Notre curiosité, bientôt fatiguée de ce spectacle, nous invitoit à porter nos recherches sur d'autres objets. Ainsi nous quittâmes ces cîmes redoutables, pour chercher des scènes plus satisfaisantes. Nous tournâmes nos pas vers la crête du nord, d'où nous découvrîmes une mer sans bornes, & la partie de l'Isle dont j'avois soupçonné l'existence. La lunette m'y fit voir une terre fort élevée, des côtes fort droites, & à une grande distance, des montagnes.

La connoissance que nous venions d'acquérir de cette partie de l'Isle, devoit naturellement nous faire estimer

davantage celle que nous habitions, & nous la rendre plus agréable: auſſi tournai-je mes regards avec bien de la complaiſance du côté du vallon. Nous deſcendîmes au-deſſous de la crête; & la poſition où nous étions alors, nous donnant la facilité de voir preſque tous nos domaines, nous nous aſsîmes pour avoir le plaiſir de les contempler.

Après une pauſe aſſez longue, nous quittâmes avec regret ces collines, pour retourner à la chaloupe; mais nous n'y arrivâmes pas d'abord, ni même directement. Je deſirois de parcourir, en chaſſant, ce côté de l'Iſle, pour acquérir toujours plus de connoiſſance du Pays, & pour faire une proviſion de gibier que je voulois emporter à la cabane. Eléonore m'accompagna quelque temps; enſuite ſatisfaite de m'avoir vu tuer quelques pieces de gibier, & peut-être fatiguée de la courſe que nous avions faite le matin, elle rentra dans la barque, où, tandis que je continuois de chaſſer, elle s'amuſa à tendre les filets & à pêcher à la ligne.

Lorſque j'eus battu les vallons & les

côteaux couverts de bois, dans une étendue assez considérable, je revins à la chaloupe, chargé du produit de ma chasse. Je portois avec un jeune chevreuil, d'une espèce qui me parut moins grande que celle d'Europe, un petit animal qui ressembloit au lapin, mais qui avoit le poil plus dur & plus ras, la queue fort longue & les oreilles courtes & arrondies. Je l'avois tué sur une branche d'arbre, où il se suspendoit avec sa queue pour en manger le fruit. Je portois aussi plusieurs oiseaux que je ne connoissois pas, un entr'autres de la figure du pluvier doré, mais plus gros & d'un plumage magnifique, mélangé de bleu & de violet; enfin un de ces perroquets à queue rouge, qui me parurent communs dans ce canton de l'Isle.

Je trouvai qu'Eléonore avoit déjà fait une assez bonne pêche. Nous passâmes deux nuits près du rivage, & après avoir parcouru des deux côtés les collines & les plaines, nous redescendîmes la rivière, toujours pêchant & chassant, & nous arrivâmes à la cabane le quatrième jour au soir,

depuis

depuis notre départ, avec une proviſion copieuſe de poiſſon & de gibier de toute eſpèce.

La tournée que nous venions de faire, me donna la plus haute idée de la valeur de nos poſſeſſions. Il ſeroit difficile de trouver dans le monde un pays plus charmant : l'aſpect en eſt admirable. Il préſente ſouvent des fontaines, des ruiſſeaux ou de petites rivières qui adouciſſent par leur fraîcheur la grande chaleur du climat. Les arbres qui ombragent les côteaux d'une perpétuelle verdure, ſont chargés de fruits ou de fleurs. L'air y eſt ſur-tout agréablement parfumé par la ſuave odeur d'une eſpèce de jaſmin, & par beaucoup de roſiers de Chine.

Ce que le bas de l'Iſle paroît contenir de plus remarquable en quadrupèdes, ſe réduit à un petit nombre d'eſpèces, la plupart du genre des chèvres ; la gazelle, le chamois, le bouquetin. Je trouvai de plus une ſorte de chat muſqué, dont on pourroit, je crois, tirer un parfum ſemblable à la civette ; un animal de la grandeur d'un chien, qui vit de fruits, & que je nom-

mai *barbu*, à cauſe d'une touffe de poil qu'il a ſous le menton; le petit lapin grimpant à longue queue, & pluſieurs écureuils gris, parmi leſquels eſt une eſpèce ſingulière par ſa grande légèreté, qui les rend comme volans. Cette partie de l'Iſle n'a point d'animaux carnaciers, & contre mon attente, je n'y vis pas de ſinges, qui ſont ſi communs dans toutes les Indes.

L'eſpèce des oiſeaux y eſt plus riche & plus variée. Tous ceux qui habitent les bois brillent des plus belles couleurs. Leur chant me parut moins agréable que celui du roſſignol & du chardonneret; mais en revanche la chair de pluſieurs eſt exquiſe. J'en trouvai quelques-uns d'analogues à ceux de l'Europe; des poules de couleur griſe, piquetées comme la perdrix, qui diffèrent des nôtres par leurs corps ramaſſés & leurs pattes courtes, & des tourterelles de trois ſortes, dont les premières ſont griſes & groſſes comme des poulardes, les ſecondes plus petites, les troiſièmes vertes & excellentes. Parmi les eſpèces les plus remarquables, je puis noter un oiſeau de la groſſeur d'une oie, qui ſe perche ſur les plus grands arbres, près

des lieux humides, difficile à prendre & très-bon à manger. Ses plumes ſont noires & rouſsâtres ; il a ſur la tête une ſorte de couronne rouge, de même matière que le bec, dont elle fait partie ; des perroquets blancs, & de jolies petites perruches de diverſes couleurs, de la groſſeur d'un moineau ; un très-petit oiſeau qui n'eſt guères plus gros qu'une guêpe, admirable par la beauté de ſes couleurs mêlangées de bleu, de fauve & de rouge. Mais celui qui me parut mériter la préférence, eſt de la groſſeur d'un faiſan. Le plumage en eſt mêlangé de rouge, de violet, de blanc & de noir ; il a ſur la tête une crête jaune, une barbe de plumes ſous le cou, & la queue fort touffue. Les oiſeaux aquatiques y étoient communs, & l'expérience nous apprit qu'en certaine ſaiſon ils devenoient une des meilleures reſſources de notre cuiſine. Eléonore trouva le moyen d'en apprivoiſer quelques-uns, qui augmentèrent bientôt les richeſſes de notre baſſe-cour.

La rivière nous offrit une infinité d'excellens poiſſons, tels que le ſaumon, l'aloſe, le cabliau, l'anguille. La mer

nous donnoit un maquereau plus grand & plus blanc que celui qu'on pêche ſur les côtes de France ; & deux fois tous les ans une ſorte de harengs dans la plus grande profuſion. L'une & l'autre nous fourniſſoient des écreviſſes, des cancres, des loutres & des tortues.

Je ne reconnus dans les bois aucun des arbres fruitiers des climats ſeptentrionaux, car je ne compte pas l'oranger ni le citronier que j'y trouvai, & que l'Europe doit à l'Aſie ; mais la Nature avoit amplement dédommagé l'Iſle, en y faiſant croître d'autres végétaux précieux propres à cette partie du monde. Outre le cannelier, le muſcadier, le giroflier & le poivre, on y voyoit une eſpèce de palmier qui produit un fruit excellent, & dont le bois, l'écorce & les feuilles ſervent à mille uſages ; le cotonnier, le calebaſſier, le café, le manguier, le mangouſtan, de la canne de la groſſeur de la jambe ; un arbre dont je tirai dans la ſuite une ſorte de ſuif ; un prunier, avec des fruits à pepins, pluſieurs autres arbres recommandables par leur grandeur &

leur beauté, par leurs fleurs, leurs fruits, & différentes gommes qui en découlent; l'indigo ſauvage, le cacao, le ſucre; enfin, les bois & les écorces propres à diverſes teintures; & généralement tous les bois précieux des Pays chauds que l'on emploie aux meubles, & à la menuiſerie, ſont ici en très-grande abondance.

La terre y nourrit des racines & des plantes bulbeuſes, en aſſez grand nombre. J'appris à en connoître les qualités nutritives & les propriétés utiles, en les donnant à nos animaux domeſtiques, qui ne manquoient pas de refuſer celles qui pouvoient être dangereuſes. On n'y trouve point de reptile venimeux, ce qui eſt un prodige dans les Pays chauds; & les inſectes n'y ſont point trop incommodes. Il y a quelques abeilles ſauvages qui font leur miel dans les fentes des rochers; d'autres ſuſpendent leurs ruches à des branches d'arbres, en forme de citrouille alongée; & des fourmis aîlées y fabriquent ſur des branches une ſorte de laque.

Telle eſt la partie baſſe de l'Iſle;

tel est l'état succinct de ses productions naturelles.

CARACTERES.

La fécondité d'Eléonore avoit peuplé l'Isle d'Habitans. Vingt-deux enfans avoient été le fruit de leur union : ces enfans avoient grandi, il falloit bientôt les marier ; & ces mariages, qui ne pouvoient se faire qu'entre frères & sœurs, exigeoient, pour les mieux assortir, une connoissance particulière de leur caractère. Le Chevalier, qui avoit fort bien étudié celui de chacun d'eux, nous communique cette connoissance, & forme ici une espèce de galerie.

« Henri, notre aîné, dit-il, joignoit à un grand fonds de bonté, de droiture, de prudence, un esprit facile & juste, beaucoup de courage & de fermeté. Il avoit autant de vivacité qu'il en falloit pour agir & concevoir promptement ; mais il ne cédoit point à une impétuosité sans réflexion, au caprice & à l'étourderie. Nous ne le vîmes jamais, pas

même dans l'enfance, montrer des prétentions exclusives, vouloir rien obtenir d'autorité, ou s'emporter contre ses frères. Si dans les choses où ils entroient en concurrence avec lui, ils paroissoient fâchés de sa supériorité, ou piqués de la vivacité de ses paroles, il s'empressoit de les consoler. Il leur cédoit par amitié, il les caressoit, les embrassoit; il les aimoit tous avec tendresse: mais Adélaïde, sa sœur jumelle, avoit la préférence de son affection.

Son frère Baptiste n'étoit point d'une humeur aussi facile. Son tempérament ardent & bilieux le rendoit sensible à l'excès. Peu de chose le blessoit; & comme il n'avoit ni la douceur ni la complaisance de son frère, comme il ne se reposoit pas avec la même confiance sur l'affection des autres, & que sans être méchant il étoit emporté, il eût facilement pris des résolutions extrêmes & peu réfléchies, qui l'eussent conduit à la violence, si nous n'eussions pas eu l'attention de modérer de bonne heure son impétuosité naturelle. Henri voyoit les choses en grand; il portoit au loin ses regards sur les possibles; il en saisissoit aisément

les rapports. Baptiſte n'avoit pas des vues ſi étendues ; mais perſonne ne l'égaloit dans la connoiſſance des détails. La Nature l'avoit doué d'une adreſſe & d'une activité merveilleuſes, & pas un de ſes frères n'eut de ſi grands talens ; & ne fit voir autant d'induſtrie que lui dans la pratique des Arts & dans les ouvrages de la main. Il étoit plus conſidéré qu'aimé dans ſa famille. Son caractère, trop bouillant & trop ſuſceptible, le faiſoit redouter; on n'oſoit pas le contredire. Ses prétentions nous donnèrent beaucoup de peines & de chagrins. Devenu le rival de Henri dans la recherche d'Adélaïde, qui lui préféroit celui-ci, & ſe laiſſant aller aux mouvemens de ſa paſſion & de ſon dépit, il porta le trouble & le déſordre dans la Colonie, & la mit, par ſon imprudence, dans le plus grand danger.

Le caractère d'Adélaïde étoit juſtement le compoſé des qualités qu'exprimoit ſa phyſionomie, la plus belle & la plus jolie que je vis jamais après celle d'Eléonore. On jugeoit, en la voyant, qu'elle poſſédoit éminemment la douceur, la complaiſance, la bonté, la candeur, la ſenſibilité ; & lorſqu'on l'obſer-

voit davantage, on s'appercevoit qu'elle tenoit plus de ce qu'on avoit espéré d'elle. Son ame étoit aussi belle que sa physionomie. Elle avoit un esprit fin & délicat, qui lui faisoit tout faire à propos & avec grace. Jamais enfant n'aima tant ses parens, ne leur fut plus soumise, & ne se montra plus attentive à prévenir leurs volontés. Active & soigneuse dans la maison, elle secondoit sa mère dans tous les travaux du ménage; elle lui aidoit à tenir tout en ordre, & dans la plus grande propreté. On ne sauroit dire combien ses frères lui étoient chers, & combien elle en étoit chérie. Henri l'adoroit : tous avoient pour elle la plus grande considération.

Amélie, moins jolie qu'Adélaïde, mais presqu'aussi belle, n'étoit pas si familière ni si expansive. Son air & ses manières montroient plus de réserve. Elle n'avoit point le même empressement à prévenir les autres, à céder amicalement à leurs opinions & à leurs sentimens. Elle paroissoit moins sensible aux caresses. Les ris & les jeux la touchoient foiblement. Rarement la voyoit-on, même dans l'enfance, prendre part à ceux de ses frères.

Elle aimoit à s'occuper en silence dans la solitude & la réflexion; & quand elle avoit quelques momens de loisir, elle les employoit à prier & à lire. Ce fut celle de mes filles dont la piété fut plus remarquable. Lorsqu'elle apprit qu'il existoit un monde au-delà de notre Isle, & qu'elle fut instruite des secours spirituels dont la société jouissoit en Europe, elle eut regret de n'y être pas née. Elle se résigna pourtant à ce qu'elle appelloit notre exil, pour se conformer aux desseins de la Providence. Son apparente indifférence ne l'empêchoit pas de chérir toute la famille; mais peu sensible à la joie commune, elle l'étoit beaucoup à ce qui nous affligeoit.

Si on pouvoit se tromper sur la vérité d'un caractère, ce seroit sur celui de Guillaume, frère jumeau d'Amélie, parce que tout ce qui peut servir à le faire connoître dans l'enfance, étoit chez lui fort équivoque. Je ne savois d'abord comment le juger; & je fus long-temps dans cet embarras sensible. A le voir, on l'auroit pris pour ce qu'il n'étoit pas, pour un stupide. Morne, froid, taciturne, rien ne paroissoit lui plaire ni l'émouvoir.

Sa physionomie presque toujours uniforme, son regard fixe, sa nonchalance, ses réponses souvent peu satisfaisantes, & son entêtement, pouvoient faire croire que l'ame étoit chez lui comme étouffée sous la matière, & qu'il ne seroit jamais qu'un opiniâtre & qu'un sot. Mais en le considérant avec plus d'attention, en l'observant de près, je vis que son air de bêtise avoit toute autre cause ; que ses manières & sa physionomie n'étoient que l'expression de l'incertitude habituelle de son esprit, laquelle provenoit d'une trop grande abondance d'idées ; que n'admettant que celles qui étoient à son niveau, il étoit rarement affecté, & se montroit toujours sobre à porter des jugemens & à décider, mais que cela même devoit lui donner plus de justesse. Je m'apperçus qu'il saisissoit quelquefois des rapports qui faisoient supposer son intelligence supérieure à son âge. Les matières abstraites lui convenoient : aussi en fit-il, dans la suite, ses plus chères occupations. Les Mathématiques, le Droit naturel de l'homme, & les Loix de notre société, eurent des charmes pour lui. Dans la pratique des Arts, il préféroit ceux qui de-

mandoient des combinaiſons plus profondes & plus compliquées. La douceur & l'inſtruction le rendirent enfin docile; mais rêveur, diſtrait, même dans le bas âge, il ne ſut jamais avoir cette politeſſe extérieure, & ces manières attentives qui préviennent en notre faveur. Il racheta pourtant ce défaut par un grand fonds de droiture & de complaiſance, qui faiſoit oublier ſa diſtraction.

Louiſe, qui devint ſon épouſe, étoit pleine de modeſtie & de vertu, mais beaucoup trop timide: ce fut le ſeul de nos enfans qui parût prompt à s'effrayer. Nos exhortations, ni notre exemple, ne purent arracher entièrement de ſon ame cette habitude craintive qu'elle avoit priſe dans l'enfance, & qui provenoit d'un accident. Elle avoit été enlevée, un moment, par un aigle qui l'eût dévorée ſi je n'étois arrivé à ſon ſecours: tant il vrai qu'on ne ſauroit jamais prendre trop de précautions, pour ſouſtraire l'ame flexible & tendre des enfans aux impreſſions de la crainte.

Une phyſionomie riante, un air franc & ingénu, des manières aiſées & naturelles, annonçoient la ſimplicité, la naï-

veté, le caractère joviel de Vincent. Il indiquoit de bonne heure qu'il aimeroit le plaisir & la joie, & qu'il seroit une ressource agréable pour la famille; & en effet, il contribua beaucoup à l'agrément de la société par son ton réjoui, par ses saillies, & par l'usage qu'il fit des Arts chers aux Peuples polis, comme propres à détendre l'esprit, à délasser du travail, à calmer l'ennui & les amertumes de la vie; enfin, à flatter le goût & à plaire généralement. Il cultiva avec succès la Musique, la Danse, la Peinture, & même la Poésie, mais sans contrainte & sans une assiduité gênante, que la liberté & la gaieté de son caractère ne comportoient pas. Il s'en faisoit un amusement d'autant plus louable, qu'il servoit aux plaisirs des autres. La parfaite éducation que nous avions reçue, Eléonore & moi, & nos dispositions naturelles, nous avoient mis à portée de développer le germe des Sciences à cet égard; le goût & l'étude avoient fait le reste.

Figurez-vous une jeune personne qui, à une grande vivacité, joint beaucoup de gaieté, beaucoup de sensibilité, & tous les dehors qui rendent aimable;

ajoutez à cela l'empreſſement à plaire, à prévenir les autres, à chercher délicatement ce qui peut les obliger, à s'occuper à leur inſçu des moyens de les ſervir, l'amour de l'ordre, du travail, de la propreté, vous vous ferez une juſte idée de Sophie. Dès qu'elle ſut vouloir & s'énoncer, elle nous fit voir le germe des qualités charmantes qui la parèrent depuis.

Le caractère & le courage d'Henri s'annoncèrent dans Charles : cependant il s'en falloit bien qu'il eût autant de facilité dans l'eſprit, autant de diſpoſition à s'inſtruire, autant d'aménité que le premier. Dans ſon enfance, il ne faiſoit pas eſpérer qu'il dût être un jour tout ce qu'il devint : mais la plus grande volonté, ſon application, ſa conſtance au travail & à l'étude, ſuppléèrent à ce qui lui manquoit. Il fut un de nos enfans les plus laborieux & les plus utiles, comme un des meilleurs Agriculteurs.

Françoiſe, ſans être brillante, eut toutes les qualités eſſentielles à une mère de famille. Elle fut économe & très-bonne ménagère. Enfant, elle étoit appliquée & n'avoit pas de volonté ; il ne fut pas

difficile de prévoir ce qu'elle seroit dans la suite.

On ne pouvoit voir Philippe sans se prévenir en sa faveur. Une physionomie heureuse, des yeux vifs, un air grand, quoiqu'un peu sérieux, faisoient bien augurer de son esprit & de son caractère. Il se distingua entre ses frères par d'éminentes qualités. Enfant, il n'avoit rien qui fût à lui; devenu grand, il s'oublioit pour les autres. Actif, fort, courageux, inventif, il s'employoit sans cesse, & avec ardeur, au bien de la chose commune. Il ne voyoit son intérêt que dans celui de la famille. Charmant enfant, excellent homme, il a été bon mari, bon père, bon ami, excellent fils, & un modèle dans chacun de ces genres. Ce n'est pas assez de dire qu'il fut aimé; il fut respecté de ses frères & de ses parens, & reçut ainsi, de bonne heure, le prix qu'on doit à la sagesse & à la vertu bienfaisante.

Sa sœur jumelle, Elisabeth, n'étoit pas si heureusement partagée. On l'eût jugée, au premier abord, difficile, quinteuse, acariâtre. Elle portoit un air de mauvaise humeur sur sa figure, la moins agréable de celles de nos enfans, & elle

eût été sans doute ce qu'elle paroissoit. Mais elle possédoit une ame forte & un esprit juste, qui lui donnèrent le desir & le pouvoir de se vaincre. Nos exhortations, nos leçons, & sur-tout celles de l'exemple, firent merveille sur son cœur & changèrent ses premières dispositions. Comme Socrate, elle dompta la Nature; & à force de se combattre, elle acquit les vertus contraires à ses penchants; en sorte que, lorsqu'on pénétroit ces dehors peu favorables, on trouvoit en elle de justes motifs de la chérir & de la respecter. Ce fut notre chef-d'œuvre d'éducation.

Guy fut celui de nos enfans qui eut les qualités physiques les plus étendues, & celles de l'esprit les plus bornées. Son visage, & toute son habitude, indiquoient sa pesanteur; ses traits étoient rudes, sa physionomie épaisse. Fait comme un Hercule, & d'une force prodigieuse, il aimoit tous les travaux qui exercent le corps, & les supportoit mieux que personne; mais il n'avoit presque pas de disposition pour ceux qui contribuent à la culture de l'esprit; il sentoit même pour les Livres une sorte de répugnance,

qui, malgré tous nos soins & tous nos efforts, ne lui permit de faire que de foibles progrès dans ses études. Quand j'eus bien connu cet obstacle, je ne m'obstinai point à le vaincre : je m'en consolai même, en pensant que tout homme n'est pas né pour être savant ; que, quoi qu'en disent les Philosophes, l'inégalité qui se trouve entre les hommes, n'est pas autant la suite de leur association, que le résultat de leurs différences physiques, & que bien loin d'être un mal, comme ils le prétendent, l'inégalité est un bien nécessaire dans la société, pour y établir une correspondance de services qui doit en faire l'harmonie. En conséquence, loin de tourmenter Guy pour lui faire acquérir des connoissances, & pour donner à son esprit plus d'étendue & de lumières, je le laissai s'occuper des travaux qu'il aimoit, & je n'eus pas lieu de m'en repentir. Il réussit fort bien dans la partie qu'il embrassa, & devint un fort bon Ouvrier, qui, reconnu pour très-expert dans plusieurs Arts mécaniques, pour être plein de probité, d'exactitude & de bon sens, fut regardé comme un homme utile & recomman-

dable à la société, à laquelle, peut-être, il n'eût pas rendu de grands services, si je n'avois tourné son application vers les choses qu'il desiroit savoir, & auxquelles il étoit propre.

Nous reconnûmes de bonne heure en Charlotte une disposition à la jalousie, qui pouvoit être fâcheuse pour ses frères, & funeste pour elle-même. Une caresse faite à ses sœurs en sa présence, une préférence qu'on leur eût donnée, eût pu lui causer une tristesse mortelle, & jetter dans son cœur, avec la plus grande mélancolie, l'envie & la haine contre les préférées. Nous n'oubliâmes rien pour étouffer ces germes d'une passion aussi cruelle que nuisible. Comme elle n'attend pas l'âge ni la raison pour paroître, il n'étoit pas d'abord question d'employer le raisonnement pour la guérir. La précaution la plus essentielle fut de ne point marquer plus d'attention ni plus de tendresse aux autres qu'à elle; & cependant, pour l'accoutumer à l'égalité, de ne lui témoigner à elle-même aucune prédilection. Eléonore étoit admirable dans l'éducation de notre jeunesse; de

mon côté, je me conduisois de manière que chacun de nos enfans étoit persuadé que nous les aimions tous sans distinction. Charlotte seule, jalouse par tempérament, pouvoit regarder comme un vol fait à son amour-propre, nos attentions pour ses frères & sœurs. Le soin que nous eûmes de tenir entre eux la balance égale, l'assura pourtant de notre impartialité ; & comme nous ne manquions jamais d'applaudir à ceux de nos enfans qui cédoient à leurs frères, ou qui les prévenoient par des marques d'attachement, sensible à nos louanges, elle voulut les mériter : elle prit insensiblement la coutume de déférer aux autres & de leur céder. Elle n'avoit besoin que de se corriger de ce vice, pour être un enfant très-aimable; car d'ailleurs elle joignoit à une fort jolie figure, un esprit facile & un bon caractère.

Celui d'Etienne étoit trop saillant pour être méconnu. Dès qu'il put manifester sa volonté, il tenta de se faire obéir ; mais trouvant de notre côté une résistance inébranlable, il cherchoit à usurper ce pouvoir sur ses frères. Il profitoit de leurs déférences, pour ac-

quérir de l'autorité sur eux. Il sembloit, à le voir agir, à l'entendre parler, qu'ils dussent tous lui être soumis. Il ne prioit pas, il commandoit; il ne demandoit pas, il s'emparoit de ce qui étoit à sa convenance. Cependant comme ces prétentions despotiques lui causoient sans cesse des mortifications, il fut contraint d'y renoncer & de se réduire. L'amour-propre est un Protée; ce qu'il ne pouvoit se procurer de force, il voulut l'obtenir par d'autres moyens. Il cherchoit toujours à primer; mais il mit dans ses projets plus de combinaisons & plus d'adresse. La soif de l'autorité se changea en amour de la gloire, son ambition effrénée en émulation. Il voulut acquérir par le mérite & par l'éloquence ce que la Nature & l'ordre lui avoient refusé. Telle est la marche des passions: ce sont des coursiers fougueux, qui vont vous jetter dans des abîmes si vous leur lâchez la bride, & qui vous porteront à la gloire si vous savez les maîtriser Avec une ame ardente & élevée, une imagination vive & rapide, une élocution facile, & le desir de se distinguer, il essaya de faire ployer la volonté des

autres sous la force de la persuasion, & nul de ses frères ne fut si insinuant, si disert, si éloquent. Ils se tenoient d'abord en garde contre ses paroles; cependant il vint à bout de gagner leur confiance. J'en fus surpris; mais j'en trouvai bientôt la cause dans l'étude qu'Etienne avoit faite dans l'art de persuader, qui n'a de base solide que la raison & la vérité. Les réflexions qu'il fit dans cette étude dissipèrent ses illusions. Il n'ambitionna plus d'obtenir la supériorité sur ses frères que par sa bienfaisance; & dès-lors on se plut à lui rendre la justice qu'il méritoit, & il gagna avec l'amitié & les bonnes graces de sa famille, cette sorte de considération à laquelle il aspiroit depuis son enfance.

L'orgueil & l'ambition faisoient le fond du caractère d'Etienne; quelques degrés, quelques nuances de moins, affoiblissoient le caractère de Gabrielle, qui avoit des rapports avec celui de son frère : nous remarquâmes chez elle l'annonce de la coquetterie & de la vanité. L'un vouloit dominer par les qualités qui lui étoient inhérentes, l'au-

tre prétendoit plaire en empruntant des secours étrangers. Dès qu'elle put discerner les choses autour d'elle, elle chercha à se distinguer autant que pouvoit le comporter notre situation dans une solitude. Elle avoit une affectation de propreté, un ton de cajolerie avec ses frères, & une sorte de dédain pour ses sœurs, qui nous ouvrirent les yeux sur ses prétentions aussi-tôt qu'elles s'annoncèrent : nous résolûmes d'en arrêter l'essor & de les faire disparoître ; & nous réussîmes, non en contrariant le penchant de Gabrielle, mais en l'éclairant. Nous lui fîmes comprendre que le desir de plaire est louable en lui-même, mais qu'elle se trompoit dans les moyens qu'elle employoit pour arriver à ce but; que ce n'étoit point par des dehors futiles qu'on réussissoit à enlever les suffrages & la bienveillance des autres ; qu'on ne gagnoit l'estime & l'amitié que par de grands sentimens & des actes vertueux, & que toute liaison d'intimité, fondée sur d'autres motifs, ne seroit jamais solide ; que toute affectation, même dans les choses louables, étoit un excès vicieux : & nous ap-

puyâmes ce raiſonnement par le ſoin que nous eûmes de louer à propos la ſimplicité de la parure & des manières, & de regarder froidement tout ce qui s'en écartoit. Ces conſidérations & notre conduite changèrent les diſpoſitions de Gabrielle. Elle conſerva toujours le deſir de plaire ; mais elle n'employa plus la vanité ni la coquetterie ; elle chercha dans ſon cœur le moyen de réuſſir : elle devint bonne, affable, modeſte; elle ne regarda plus ſes ſœurs comme des rivales : elle ambitionna d'obtenir notre eſtime & notre approbation, & elle en devint digne.

Un tempérament mêlé de flegme & de mélancolie donnoit à Philippine un air de froideur & d'engourdiſſement remarquable dès ſon bas âge ; mais ce n'étoit qu'un dehors. Quoique ſérieuſe, réſervée, ſournoiſe, & ne paroiſſant prendre aucun intérêt à ce qui ſe paſſoit autour d'elle, elle n'étoit pas un témoin inattentif ni indifférent : elle voyoit, elle écoutoit tout ſans avoir l'air d'y prendre garde ; mais, comme on dit, elle n'en penſoit pas moins. Son caractère, qui étoit un compoſé de fineſſe

& de myſtère, approchoit beaucoup de la diſſimulation, à laquelle elle eût paſſé ſans doute, ſi elle avoit eu dans notre Iſle quelque motif, & ſur-tout quelque exemple qui l'eût détournée du chemin de la vérité. Il étoit difficile de la rendre franche & communicative, ſon caractère s'y oppoſoit : mais il falloit du moins l'empêcher d'être diſſimulée, & la détourner d'un défaut ſi voiſin de l'impoſture ; & c'eſt à quoi nous mîmes toute l'attention & l'adreſſe dont nous pouvions nous ſervir. Nous n'y étions pas ſeulement excités par l'horreur naturelle que nous avions pour le menſonge, & tout ce qui en approche, mais encore par le deſir de tenir loin de l'Iſle ce vice qui n'y étoit pas connu. Nous ne fîmes pas pourtant uſage dans cette vue de leçons directes ; nous ne montrâmes pas de crainte que Philippine employât le menſonge ou la fauſſeté, c'eût été peut-être un moyen de les lui faire connoître : mais nous fîmes uſage de la connoiſſance que nous avions de ſa façon de penſer, & de l'avantage de la prévoyance, pour lui laiſſer croire

que

que nous savions le fond de ses pensées, & qu'il lui seroit inutile de vouloir les cacher. Nous l'engageâmes doucement & avec amitié à nous ouvrir son cœur. Elle perdit ainsi la volonté de dissimuler: mais elle demeura toujours secrète, & même très-discrète, ce que nous n'avions garde de reprendre ni de blâmer; car si la fausseté est un vice qu'il faut fuir, l'indiscrétion est un défaut souvent nuisible aux autres & à soi-même, & toujours condamnable.

Si on vouloit connoître un enfant que rien ne fût capable d'intimider ni de déconcerter, entreprenant jusqu'à l'audace, hardi jusqu'à la témérité, qui se fît un jeu des périls qu'il pourroit trouver dans une entreprise, & qui, avec cela, n'eût point de méchanceté, qui obéît à ses parens & chérît ses frères, nous pourrions en fournir l'exemple dans le caractère de Joseph. Nous n'avions besoin que d'éclairer sa hardiesse, pour modérer cette impétuosité qui l'emportoit hors de lui-même, que de diriger ses sentimens naturels pour en faire un sujet excellent, & c'est à quoi se bornèrent tous nos soins à son égard. Empressé

de ſuivre ſes frères aînés lorſqu'ils alloient à la chaſſe ou à la pêche, lorſqu'ils ſe portoient dans les lieux les plus âpres de l'Iſle, ou qu'ils faiſoient quelque travail difficile, il vouloit toujours les accompagner, il vouloit les aider, il entreprenoit au-delà de ſes forces: mais ſous divers prétextes nous l'arrêtions auprès de nous; nous blâmions indirectement ſon audace, comme une étourderie dangereuſe; nous donnions des louanges à la modération & à la prudence. Cependant, je ſentois en moi-même une grande ſatisfaction de ce penchant, qui, joint à la docilité, étoit le préſage d'une ame forte & élevée, pleine d'émulation, & capable des plus grandes choſes; & en effet, j'eus tout lieu d'en être content. Mes eſpérances furent remplies. Joſeph, mieux inſtruit, ne fut plus ſi téméraire; il plaça la gloire dans des choſes plus louables comme plus utiles, & devint un de nos enfans les plus dignes d'être chéris.

Catherine fut la ſeule de mes filles qui ſembla nous annoncer des défauts qu'on reproche communément aux femmes, & qu'on peut reprendre chez bien des

hommes; je veux dire la verbosité, & la démangeaison de rapporter ce qu'elle avoit vu ou entendu. Dès qu'elle put parler & s'entretenir avec ses frères, nous nous apperçûmes du plaisir qu'elle avoit à jaser. Comme l'intempérance de langue, épuisant bientôt les sujets ordinaires de conversation, prend par-tout inconsidérément de quoi fournir au bavardage, elle redisoit aux uns ce qu'elle voyoit faire aux autres; elle y ajoutoit de petits commentaires de sa façon; elle y joignoit ses réflexions. Ce penchant, passé en habitude, conduisoit naturellement à l'espionnage, à la médisance, à la calomnie, & pouvoit amener le trouble & la division dans la société, en y semant l'aigreur & la défiance. Catherine suivoit le sien sans aucune malice; mais il n'eût pas demeuré long-temps innocent. Nous avions donc toute sorte de raisons de nous y opposer, & nous le combattîmes d'abord en louant ceux qui ne parloient qu'à propos, en blâmant en général l'indiscrétion de parler des autres : mais comme ces précautions n'opéroient pas assez promptement l'effet que nous en attendions, nous surveillâmes de près

Catherine, & nous tournâmes en ridicule son babil, & sur tout ses rapports. C'en fut assez pour la corriger de ces défauts, qui pouvoient avoir les suites les plus funestes.

Pour terminer en peu de mots cette esquisse, je dois dire que Martial fit paroître beaucoup de curiosité, mais en même temps de l'inconstance; que nous tournâmes cette curiosité sur les principaux objets qu'il lui importoit de connoître, & fixâmes son inconstance en lui faisant remarquer tout ce qu'ils renfermoient d'utile & d'agréable. Que Félix s'annonçoit pour un brutal & un capricieux, qu'un rien mettoit de mauvaise humeur, & qui brusquoit alors tous ceux auxquels il avoit affaire; que nous réprimâmes ses caprices, & adoucîmes cette brutalité, tantôt en ne lui répondant & en ne lui faisant répondre qu'avec douceur, tantôt en le regardant avec dédain sans lui répondre, ou en faisant garder le silence aux autres, lorsque, se laissant aller à ses brusqueries, il s'écartoit un peu trop à leur égard; que cette conduite lui donna de la modération, & que sans avoir autant de douceur que la plupart

de ſes frères, il acquit, en ſe réſiſtant, une tempérance d'humeur qui le rendit ſupportable. Enfin qu'Annette, la plus jeune de nos enfans, montroit en tout une exceſſive délicateſſe, qui l'auroit rendue à charge aux autres & à elle-même, ſi nous n'avions, de bonne heure, pris ſoin de corriger cette molleſſe de tempérament; mais que notre exemple, & celui de ſes frères, élevés à une vie dure & accoutumés, dès l'enfance, à vivre de tout & à ſe contenter de tout, vainquirent peu-à-peu cette délicateſſe que tout condamnoit, & lui apprirent à ſupporter ce qui la bleſſoit, & à ſe mettre ſans impatience de pair avec les autres.

La connoiſſance que nous avions acquiſe de ces divers caractères nous obligeoit à proportionner notre conduite & nos inſtructions aux perſonnes & aux circonſtances; d'aiguillonner les uns, de retenir les autres; d'employer tantôt les careſſes, tantôt la froideur, & ſouvent l'émulation & le raiſonnement. Mais nous avions quelques règles générales qui ſervoient également pour tous: c'étoit de ne pas démentir par nos exemples les avis que nous leur avions donnés; d'avoir

une conduite uniforme dans le retour des mêmes circonſtances; de montrer toujours de la douceur & jamais de la foibleſſe; enfin, de perſuader à nos enfans que nous les aimions tous ſans préférence, & que nous ne voulions que leur bonheur. Jamais les coups n'avilirent leur courage & n'altérèrent leur franchiſe. S'ils s'écartoient de leurs devoirs, ils en trouvoient la punition dans l'air de notre viſage, qui leur témoignoit de la froideur; & cette diſgrace étoit pour eux une peine cruelle.

Tel étoit notre ſyſtême d'éducation; & tel en fut le ſuccès, qu'on ne voit guère de famille comme la nôtre. Malgré nos ſoins & nos leçons, nos enfans eurent pourtant des défauts & des foibleſſes. Ils tenoient à l'humanité; ils ne furent point parfaits: mais à tout prendre, ils méritoient des éloges. De grandes vertus, des talens, de l'induſtrie, l'amour de l'ordre & du travail couvroient ces taches légères; & nous n'avons point d'exemple d'une telle ſociété.

ÉDUCATION.

Ces premières leçons, bornées aux principes de la Morale, ne pouvoient pas suffire, pour le bonheur de l'Isle, à des êtres qui alloient former un corps de société, & un Peuple enfin, lorsque beaucoup de nouveaux individus nés des mariages qui alloient bientôt être contractés, en augmenteroient successivement le nombre à l'infini. Il falloit que chacun d'eux pût être mis à portée de rendre des services, par l'étude des Arts & des Métiers, suivant ses différentes dispositions, & qu'ils offrissent en Corps les êtres nécessaires pour subvenir, par leurs travaux & leurs talens, aux divers besoins de la Colonie. Le sage Fondateur avoit reçu une instruction générale, & possédoit, pour ainsi dire, des connoissances universelles; il en avoit fait un heureux usage dans le calme de la solitude, ou du moins il avoit combiné ce qu'il n'avoit pas pratiqué encore; & il acheva de s'instruire en instruisant ses enfans. Voyons comment il s'y prit pour rendre ses leçons

plus utiles, & d'un effet plus prompt & plus facile, en les rendant plus simples & plus sensibles. Il va prouver que c'est le caractère de la leçon qui fait l'intelligence de l'élève.

Dans le petit tableau, dit-il, que je viens de faire des inclinations naturelles de mes enfans, on peut entrevoir d'avance de quelle émulation la plupart alloient être capables; il faut dire maintenant quel parti nous tirâmes de leur capacité, les progrès qu'ils firent dans les Arts & les Sciences, & quelle fut la propagation des connoissances dans notre Isle.

Les Sciences purement spéculatives, les Arts de simple agrément, n'étant que secondaires dans une société, & ne devant pas être fort recherchés dans une société naissante, il n'y eut de nos enfans qui s'y appliquèrent, que ceux qui y trouvèrent un attrait particulier; mais les connoissances de première utilité, que notre position nous rendoit indispensables, devinrent le patrimoine commun de la famille. Chacun ayant intérêt de savoir ce qu'il lui importoit de pratiquer, fut obligé de s'accoutumer aux opérations des Arts mécaniques, qui ont pour but

de satisfaire aux premiers besoins de l'homme. Il falloit demeurer dans l'absolue privation des choses nécessaires à la subsistance, à l'entretien & à la commodité du logement, si nous ne savions pas y pourvoir par nous-mêmes. Séparés du reste du monde, nous n'avions que notre industrie pour suppléer à ce qui nous manquoit.

Les premières vues & les premiers soins de l'instruction devoient donc se porter vers cette partie si essentielle, & tous mes enfans être en état de suffire aux besoins d'une famille toujours croissante, qui ne pouvoit attendre aucun secours d'ailleurs: aussi ne négligeai-je point un devoir de si haute importance. Mes enfans devoient, en quelque sorte, être faits à tous les travaux, & savoir manier tous les outils, pour s'en servir au besoin. Je les dressai de manière qu'ils en apprirent l'usage par l'expérience; que les lumières acquises les menoient à de plus grandes, & que les procédés d'un Art qu'ils exerçoient, leur donnoient la facilité de passer à ceux d'un autre qu'ils n'avoient pas encore pratiqué. Je fis cependant le partage des connoissances &

des travaux entre eux, selon les forces & l'adresse des deux sexes.

L'Art du Laboureur & celui du Vigneron étoient déjà cultivés dans l'Isle. Ces connoissances & ces tentatives en nécessitèrent bientôt d'autres ; car ces deux Arts tiennent à un grand nombre d'autres Arts qui leur sont comme alliés & subordonnés, tels que celui du Forgeron, du Meûnier, du Boulanger, du Tonnelier, du Charron, du Charpentier, du Maçon, lesquels en amènent d'autres à leur suite, dont ils ne peuvent pas se passer. Sans l'enclume & sans la hache, que feroit l'agriculture ?

L'enclume, que je mets ici pour généraliser tous les Arts qui travaillent les métaux, & la hache par où je désigne ceux qui s'exercent sur le bois, furent en quelque sorte les premiers outils que mes enfans manièrent : comme j'en faisois un fréquent usage, il n'eût pas fallu d'autres motifs pour les engager à les essayer. Le plaisir de l'imitation, celui d'exercer leurs forces & de faire un acte de puissance, auroient suffi pour les porter à s'en servir. Ils y trouvèrent un nouvel attrait, lorsqu'ils en reconnurent tous les

avantages. Henri & ſon frère Baptiſte étoient bien jeunes encore, quand ils commencèrent à m'aider à forger & à menuiſer ; & je n'avois jamais beſoin de leurs ſervices, qu'ils ne fuſſent diſpoſés à me ſeconder au plus vîte.

L'attrait naturel, qu'ils trouvoient dans ces travaux, fut bientôt augmenté par les louanges que je donnois à celui qui faiſoit le mieux ſa tâche, & par l'émulation qu'ils avoient de ſe ſurpaſſer. Je puis dire que dans ce deſſein ils firent, l'un & l'autre, les plus grands efforts, & qu'il en réſulta des progrès incroyables : mais Baptiſte, quoique plus jeune & moins exercé, ſe vengeoit dans cette partie, de la ſupériorité que ſon frère avoit ſur lui en beaucoup d'autres. La Nature l'avoit doué de l'intelligence & de l'adreſſe propres à reculer les bornes de ces Arts, s'il avoit pu s'en occuper fréquemment & ſans diſtraction.

D'après mes conſeils, & ſur le modèle des outils que nous avions, des ferremens & des ferrures qui nous venoient du vaiſſeau, ils devinrent Taillandiers, Cloutiers, Serruriers, Maréchaux. Dans un beſoin, Baptiſte pouvoit être Fondeur,

Orfèvre, Horloger, & dans la suite, il en fit plus d'une fois les fonctions. D'un autre côté, ils manioient le maillet & le ciseau, la règle & le compas, avec non moins d'adresse & de succès que les marteaux & la lime. Baptiste, visiblement plus adroit que les autres, fut regardé, d'un consentement unanime, comme leur supérieur dans tous les Arts de la main, & s'acquit la direction de tous les travaux qui en dépendent. En conséquence, il s'établit leur maître, & fit de fort bons Ouvriers de la plupart de ses frères. Tous apprirent à façonner le fer & le bois. Guillaume, Guy, Charles, Philippe, Joseph, se distinguèrent dans différentes parties. Philippe & Joseph réussissoient mieux dans les ouvrages qui demandoient une exécution hardie, prompte, légère; Guillaume & Charles, dans ceux qui exigeoient plus de combinaisons; Guy, dans ce qui vouloit plus d'exécution que de tête. Guillaume & Philippe eussent pu devenir de bons Architectes, s'ils eussent eu l'occasion d'étendre leurs talens; mais je ne crois pas que Guy se fut élevé jusques-là. Nul n'étoit plus propre que lui à exécuter ce que d'autres avoient

imaginé; mais il n'auroit pas su l'imaginer lui-même. Joseph se fit un nom dans la menuiserie; Charles eut tous les suffrages pour les soins des bestiaux & pour les plantations.

Lorsqu'il fut question d'élever des digues sur le ruisseau, de bâtir des moulins, de construire des pressoirs, je voulus que sur ces objets chacun me fît connoître son plan & ses idées, après qu'ils auroient lu quelques Livres de Mathématiques pour se rendre plus capables de concourir à mes projets; & à cet égard, j'eus plus lieu d'être satisfait que je n'aurois osé le croire. Nous examinâmes ces plans avec attention, & nous trouvâmes dans tous des choses très-bien vues & des parties excellentes. Mais quand nous vînmes à les comparer les uns avec les autres, nous trouvâmes que celui de Baptiste pour le moulin, celui de Guillaume pour les digues & les chaussées, & les idées de Philippe pour les pressoirs, méritoient la préférence. Nous fûmes si contens de ces trois derniers, que nous crûmes ne devoir rien changer qu'à celui des moulins que Baptiste prétendoit faire à volets, & qu'il nous sembla plus

convenable de faire à auges, vu la petite quantité d'eau que nous pouvions employer dans le cours de l'année.

Outre plusieurs digues & réservoirs, un moulin à grains, & un autre à tan, nous construisîmes trois pressoirs ; un pour écraser le raisin, un second pour faire l'huile, & le troisième pour le cidre. Les différens travaux qu'exigeoient ces ouvrages, auxquels je présidai, furent dirigés par Baptiste, notre Ingénieur en chef, qui, secondé par ses frères, vint à bout, avec honneur, de toutes ces entreprises.

Dans la suite, il en eut à faire de plus considérables, lorsque, voulant suppléer aux métaux que nous avions tirés du navire & qui ne pouvoient toujours durer, il fallut fondre ceux que nous trouvâmes dans les montagnes, & pour cet effet établir des fonderies, des forges en grand, des refonderies, dont les roues, les leviers, les marteaux, devoient tourner & se mouvoir par le moyen de l'eau. De concert avec Philippe & Guillaume, il établit ces grandes forges, avec toutes leurs dépendances & leurs accessoires. Le fer, le plomb, le

cuivre, dont nous avions fait la découverte, fournirent alors des matériaux sans nombre à plusieurs Arts; & désormais la Colonie n'eut plus à craindre de manquer d'instrumens nécessaires pour cultiver la terre, & pour la défendre.

Le Chevalier de Gastines passe successivement en revue l'Art de la Tuilerie, de la Maçonnerie, de la Poterie, celui du Meûnier, du Boulanger, du Tonnelier. Il passe à celui du Charronnage, & il entre dans quelques détails.

J'avois fait usage de mon industrie, dit-il, pour construire des charrues, des roues, des charrettes. L'obligation où j'avois été de les entretenir & de les renouveller, m'avoit rendu le charronnage familier. Il ne me fut pas difficile d'en enseigner la théorie & la pratique à mes enfans. La construction des roues étoit, sans doute, ce qui demandoit plus de combinaisons & plus de peine: car chaque roue, étant composée de six pièces ou jantes, qui, jointes ensemble, font un cercle; & les rayons enfoncés d'un bout dans le centre ou moyeu, & de l'autre dans les jantes, devant former avec elles un tout dont toutes les parties se pressent & se

raffermiſſent mutuellement, il falloit non-ſeulement bien comprendre quelle étoit la coupe & la liaiſon de toutes ces pièces, mais ſavoir encore les raſſembler proprement & ſolidement.

Pour me faire mieux entendre, je pris le parti de parler aux yeux. Je fis un grand compas de deux lattes, que je joignis par un bout, au moyen d'une cheville, ſur laquelle les deux lattes tournoient en s'écartant par l'autre bout : j'ouvris le compas devant mes enfans ; & poſant une des branches ſur la terre, je traçai avec la ſeconde deux cercles, l'un dans l'autre, qui exprimoient la grandeur de la roue & la largeur des jantes ; puis, reſſerrant encore cette branche du compas, ſans déplacer la première, je traçai un nouveau cercle pour marquer le moyeu de la roue. Enſuite je diviſai la circonférence des deux grands cercles en ſix parties ou arcs qui indiquèrent la ſection des jantes & leur point de jonction. Je la ſubdiviſai en autant de points qu'elle devoit avoir de rayons, & je diviſai ces rayons avec une règle, du centre à la circonférence. Enfin, pour accompagner cette leçon d'une démonſtration parfaite, je fis dé-

faire à mes enfans une vieille roue, dont je rapportai les diverſes pièces aux parties correſpondantes du modèle que j'en avois tracé, après quoi je la leur fis remonter. Cela ſuffit pour leur donner l'intelligence de cette partie du Charronnage. Le temps & l'uſage leur apprirent le reſte.

Les opérations qu'exige l'Art du Tonnelier, dit le Chevalier en pourſuivant, tiennent également à des combinaiſons géométriques, & demandent encore plus de préciſion & de dextérité. En effet, il faut que toutes les pièces qui doivent compoſer une barrique, ſoient aſſez juſtes pour qu'elle ne perde rien du liquide qu'on lui confie; qu'elle ſoit conſtruite d'une manière aſſez ſolide, & reliée aſſez fortement, pour qu'on puiſſe la rouler & la tranſporter d'un lieu à un autre, ſans crainte de l'endommager; & c'eſt aſſurément une choſe bien difficile à faire pour quiconque l'entreprendroit ſans connoiſſance de la Géométrie, ou du moins ſans avoir acquis l'habitude par la pratique. Le réſultat des travaux d'un Tonnelier, & le ſervice que ſon Art rend à la ſociété, ne ſont guères connus, ainſi que beaucoup d'autres, & ne ſont pas

appréciés comme ils devroient l'être par ceux qui en profitent. Dans les grandes sociétés, l'homme, accoutumé aux merveilles des Arts, jouit avec indifférence, & presque sans attention, des bienfaits qu'il en reçoit. Mais si quelqu'accident, en le sequestrant de la société, le privoit comme moi de leur secours, ses besoins, & la difficulté de les satisfaire, feroient bientôt naître chez lui l'estime, & j'ose dire, l'admiration que méritent les inventions utiles. Il s'étonneroit, par exemple, qu'on puisse renfermer des liquides dans des vaisseaux formés de tant de pièces; & l'Art du Tonnelier, qui lui paroît grossier, parce qu'il ne suppose ni génie ni esprit dans celui qui l'exerce, l'Art du Tonnelier lui sembleroit alors une invention merveilleuse.

Mais un Art plus nécessaire, & qui par cette raison doit être d'un usage plus fréquent, quoiqu'il soit plus difficile, l'Art du Tisserand exigeoit l'application de tous les membres de la Colonie, pour en connoître les opérations, pour en apprendre les procédés, & fournir, en même temps, aux diverses parties qu'il renferme: aussi mon épouse, qui en connoissoit

l'importance, voulut-elle qu'aucun de nos enfans n'ignorât rien de ce qui étoit relatif à cet Art utile; & comme elle en étoit assez instruite, elle en fut le Professeur, & mit tous ses enfans sur la voie.

Cet Art se divise en une infinité de branches, suivant les matières qu'il doit ouvrer: mais soit qu'il s'exerce sur le lin ou sur le coton, qu'il travaille la laine ou la soie; soit qu'il veuille donner de nouvelles façons à quelqu'une de ces matières, il a toujours des procédés généraux qui sont communs à toutes ses branches. Ainsi l'Ouvrier qui fait une pièce de toile, & celui qui fait une pièce de drap & de velours, doivent également employer le fil à ourdir & à filer, se servir également du battoir & de la navette. Mais avant d'en venir à cette dernière opération, il faut que la matière sur laquelle ils travaillent, soit devenue propre à être mise en œuvre, qu'elle ait été filée, devidée, pelotonnée, &c., &c.; que les Arts intermédiaires, qui s'en sont occupés, lui aient donné les préparations nécessaires.

A ces études sérieuses, Eléonore, dont l'éducation avoit été parfaite, voulut joindre celle des Arts agréables: la Danse,

qui donne plus de grace à l'extérieur, plus de nobleſſe au maintien & à la démarche; la Muſique, qui charme les ennuis, ſuſpend le ſentiment des peines, adoucit les humeurs, & ſeule, de tous les talens, jouit d'elle-même dans la ſolitude; le Deſſin, qui retrace les dimenſions & la figure des objets intéreſſans; la Peinture, qui leur communique la couleur & la vie, & fixe la reſſemblance des perſonnes éloignées ou qui ne ſont plus. Toutes ces choſes devoient entrer naturellement dans notre plan d'éducation, & furent enſeignées avec ſuccès à tous nos enfans de l'un & de l'autre ſexe.

On pourroit être ſurpris de ce que, dans l'hiſtoire des connoiſſances de nos enfans, je n'ai encore fait mention que de celles qui portent ſur des objets palpables, & n'ai rien dit de l'enſeignement des Lettres. Il n'eſt pas vraiſemblable que j'aie voulu les laiſſer dans l'ignorance de cet objet, regardé dans l'éducation de l'Europe comme le ſeul important. Eh! non, aſſurément, ce n'étoit pas mon idée. J'étois à la vérité bien éloigné de l'eſtimer comme le but unique de l'éducation, & même dans notre poſition, comme le plus

utile. Les connoissances actives devoient l'emporter chez nous sur les contemplatives ; mais cela n'empêchoit pas que je ne regardasse les Lettres, au moyen desquelles les connoissances spéculatives, l'Histoire, les Sciences abstraites sont transmises, de race en race, à la postérité, comme une chose très-agréable & très-nécessaire à une société : mais je ne voulus m'en servir d'abord que pour faire connoître à mes enfans ce qu'elles enseignent de plus sensible & de plus simple, réservant, pour l'âge de raison, tout ce qui demande les combinaisons de l'esprit & l'effort de la réflexion.

Je ne m'éloignai pas seulement ainsi de l'usage ordinaire d'enseigner les enfans ; mais je pris une route absolument opposée pour leur apprendre les premiers élémens de l'instruction, je veux dire à lire & à écrire. J'avois toujours été choqué de la manière commune d'apprendre à lire aux enfans. Cette routine, qui fait dénommer les lettres de l'alphabet l'une après l'autre, qui leur donne un son qu'elles ne conservent pas en s'unissant, m'avoit toujours paru aussi longue que pénible & désagréable. Je m'étois souvent

étonné que dans une chose de cette importance, on ne se fût pas avisé de simplifier l'enseignement : j'avois de plus remarqué, que dans la manière d'enseigner les élémens des connoissances, on ne s'occupoit qu'à parler à l'esprit ; qu'on ne considéroit l'homme que comme purement intellectuel, en ne lui présentant que des caractères alphabétiques, & des mots, signes abstraits, images foibles, qui ne se gravent qu'imparfaitement dans sa mémoire, sans vouloir faire attention que c'est par les organes qu'il reçoit ses idées, & que le sentiment seul peut les y fixer. En conséquence j'avois pensé que, pour produire un changement avantageux dans l'enseignement, il ne falloit d'abord faire mention que d'objets sensibles, en joignant, autant qu'on le pouvoit, l'image au nom qu'on leur donne ; que c'est ainsi que nous apprenons à parler dans l'enfance, & à connoître naturellement tout ce qui nous environne. Le Livre de la Nature étoit ouvert devant mes enfans : mais l'Isle ne renfermoit pas tout ce qu'on y peut lire ; il étoit bon de les instruire de ce qu'il montroit ailleurs, & des connoissances que d'autres y

avoient puisées. Voici le moyen dont je me servis pour suppléer à ce qui nous manquoit à cet égard, & ce que je fis pour leur enseigner avec succès les Lettres & les Langues.

D'accord avec Eléonore, nous composâmes un livre de figures enluminées, que nous traçâmes sur le vélin: les objets que nous y avions peints, étoient pour eux les plus nécessaires à connoître. J'en formai le projet, & Eléonore, qui saisit très-bien mon idée, l'exécuta parfaitement. Ce nouveau livre, qu'on pourroit sans doute bien perfectionner, va beaucoup mieux à son but que les livres ordinaires, puisque parlant sans équivoque à plusieurs sens à-la-fois, il grave nettement dans la mémoire tous les objets qu'il représente, & ne peut lui en donner que de justes notions. Les objets les plus intéressans, comme les plus curieux, en peuvent faire la matière. Chaque feuillet est un tableau. D'abord très-simple pour le premier âge, il devient ensuite plus compliqué par gradation, suivant l'étendue de l'intelligence de ceux qui doivent l'étudier.

Le nom de l'objet figuré, toujours peint au *verso*, eſt écrit au bas de la page, en groſſes lettres & en trois langues, Angloiſe, Françoiſe & Latine: au *recto* eſt la définition & la deſcription de cet objet en trois colonnes, écrite, comme le nom de l'objet, en ces trois langues.

S'il y a plus d'un objet dans un tableau, & lorſqu'il convient d'en faire remarquer certaines parties, on les diſtingue par des numéros, qui ſervant de renvois, indiquent au bas de l'eſtampe le nom de chaque choſe ou de chaque partie numérotée. Enfin chaque idiome, diſtingué par ſa place, l'eſt encore par un caractère particulier. Les lettres de l'Anglois, hautes & déliées, imitent l'écriture angloiſe; celles du François ſont formées d'après l'écriture bâtarde, & les lettres romaines ſervent au latin.

Les tableaux de ce livre, où nous avions pris ſoin de peindre les objets les plus importans à connoître, & ceux ſur-tout dont nous ne pouvions offrir le modèle à nos enfans, étoient très-propres à exciter leur curioſité, & par-là

par-là concouroient parfaitement au succès de notre dessein. On sait combien les enfans aiment les images. La variété des couleurs, l'ordre, la symétrie de ces enluminures, devoient donc avoir pour les nôtres beaucoup d'agrément; & nous étions sûrs, en leur ouvrant le livre & en flattant leurs regards par la représentation des objets qu'il leur offroit, d'éveiller en eux le desir de savoir quelles étoient ces figures. C'est en effet ce qui arriva. A peine les eurent-ils fixées, qu'ils voulurent apprendre ce qu'elles représentoient; mais nous tardâmes à satisfaire leur curiosité, pour augmenter le desir de les connoître.

Cependant, pour ne pas les impatienter, nous leur dîmes qu'ils pourroient apprendre d'eux-mêmes ce qu'ils vouloient savoir. Ceci méritoit une explication, & nous la fîmes brièvement. Le nom de la chose que vous voulez savoir est au bas de cette page; lisez ce nom, & vous la connoîtrez. = Mais je ne sais pas lire. = Je vous le ferai lire, si vous le souhaitez. = Très-volontiers, faites-moi lire. = Alors

montrant les lettres du nom, & les épelant l'une après l'autre, & l'enfant ne manquant pas de nous imiter, nous trouvions enſemble ce nom que nous voulions apprendre. Nous lui faiſions apprendre adroitement & la figure, & le ſon de chaque lettre, & ſa valeur dans chaque occaſion. Mais pour ne pas trop partager ſon attention, & pour le laiſſer, pour ainſi dire, en appétit de lecture, nous prévenions le dégoût en fermant le livre. Vous le verrez une autre fois, lui diſions-nous, quand nous ſerons contens de vous.

Un nouveau motif d'émulation pour la lecture ſe tiroit non-ſeulement de la privation du livre figuré, par laquelle étoient punis ceux qui faiſoient quelques fautes, ou qui s'acquittoient avec nonchalance du reſte de leurs devoirs, mais du privilége de lire, qui devenoit une récompenſe pour les autres. C'en étoit aſſez pour les tenir tous en haleine, & pour mettre la lecture au nombre de leurs plaiſirs. Intéreſſer le cœur au profit de l'eſprit, nous a toujours paru la meilleure methode. Les progrès qu'elle fit faire à nos enfans,

avoient de quoi ſurprendre. Sans nous cauſer d'embarras, ſans contention d'eſprit, ils apprirent à lire joyeuſement & en fort peu de temps.

Ce livre ſervit encore à leur apprendre à deſſiner & à écrire. Ce fut d'après des traits des figures plus ſimples, qu'ils commencèrent à exercer le crayon. Dirigés par Eléonore, ils devinrent preſque tous habiles dans le Deſſin, & quelques-uns auroient pu paſſer pour d'aſſez bons Peintres de portrait & de payſage. L'écriture, qui plaît pour l'ordinaire aux enfans beaucoup plus que la lecture, ne fut à-peu-près pour les nôtres qu'une agréable récréation. Ils ſe formèrent bientôt la main, d'après les grandes lettres de leur livre, parce que trouvant dans la formation des caractères de quoi exercer leur induſtrie & leur penchant à l'action, ils s'y livroient avec empreſſement. Il fut moins néceſſaire de les y pouſſer, que de les y conduire.

Mais à quoi bon faire emploi de trois langues dans un livre? Avoient-ils beſoin de connoître & de parler trois

différens idiomes, & ce livre enfin suffisoit-il pour remplir nos intentions à cet égard ? Je ne veux point, pour louer cette invention, en outrer les avantages ; je n'en attendois pas tant : ce livre ne suffisoit pas pour enseigner les trois langues, ni pour apprendre à les parler ; mais il donnoit le moyen d'entendre celle qu'on ne connoissoit pas encore, & ajoutoit à la facilité de parler celle qu'on savoit déjà.

Notre langue naturelle étoit le François : Eléonore parloit Anglois avec beaucoup d'aisance ; je le parlois aussi, quoiqu'assez mal. Nos enfans avoient appris l'un & l'autre dès le berceau, & s'en servoient indifféremment, comme les Peuples du midi de la France qui emploient à leur gré le François & le Gascon. Ce livre servoit donc à les perfectionner dans la connoissance de ces deux langues ; mais sa grande utilité se tiroit du moyen qu'il leur donnoit de faire usage des livres que nous avions sauvés du naufrage. Nous en avions de François, tirés des malles de M. d'Aliban ou de celles d'Eléonore ; mais la plupart des autres, qui

formoient une assez jolie bibliothèque, étoient Anglois ou Latins, & c'eût été un trésor perdu pour mes enfans & pour leur postérité, s'ils n'en avoient acquis l'intelligence & l'usage.

Je n'eus d'autre précaution à prendre, pour leur en donner la clef, que de leur enseigner auparavant les déclinaisons, les conjugaisons & les premières règles de la concordance; l'usage du livre figuré fit le reste. L'explication du Latin, que nous ne cessions de faire en François & en Anglois, les accoutuma peu-à-peu à saisir l'intelligence du sens, la variété des tours de chaque langue, & la différence de leur marche. Je prenois d'abord le soin de faire moi même la construction; mais je la faisois de manière que l'attention de mes disciples ne fût pas interrompue, & qu'ils la suivissent des yeux. Je leur donnois la signification des mots, je les leur faisois répéter; & j'en agis de la sorte jusqu'à ce que je m'apperçus qu'ils sentoient déjà les noms & les verbes à leur désinence.

Alors ils commencèrent d'eux-mêmes à faire la construction par le tact du

ſentiment & la force de l'habitude : ils rangeoient d'après mon exemple les mots du latin que nous expliquions dans l'ordre des mots françois qui y répondoient ; & en en tirant un ſens intelligible, ils paſſoient tout de ſuite à la colonne du françois, dont la conſtruction moins ſervile leur donnoit l'idée d'une meilleure verſion. Nous fîmes ſuccéder enſuite l'explication par écrit à l'explication verbale ; & quand leur raiſon eut acquis aſſez de force pour combiner des idées abſtraites, je leur fis connoître la métaphyſique des langues ou la Grammaire, qui, ſelon moi, peu utile pour donner l'uſage d'une langue, eſt indiſpenſable pour en développer le mécaniſme & pour s'y perfectionner.

C'eſt ainſi que nos enfans s'inſtruiſirent dans l'art d'écrire & de parler, & qu'ils eurent dans la ſuite la facilité d'étendre leurs connoiſſances, & d'en puiſer de nouvelles dans les livres de notre bibliothèque. Mais j'eus bien ſoin, avant cette époque, de leur rendre familières toutes celles qui pouvoient leur venir par les ſens ; car dans l'âge

où la raiſon n'eſt pas encore formée, ſi l'eſprit eſt foible, l'imagination eſt vive & la mémoire docile. Les ſens de l'enfance ont plus de délicateſſe que ceux de l'âge mûr, & c'eſt des ſens que nous viennent toutes les idées ſimples & primitives. Il étoit donc eſſentiel de profiter de cette diſpoſition des organes pour tirer le plus grand parti des facultés de nos enfans. Le grand livre de la nature étoit ouvert ſous leurs yeux; il n'étoit queſtion, en quelque ſorte, que de leur en montrer l'uſage, en leur donnant à connoître tout ce qu'il offroit de ſenſible.

C'eſt ſur-tout alors que j'employai le ſecours des faits & de l'expérience pour les inſtruire, avec la précaution pourtant de ne donner d'abord les faits que pour des faits, ſans vouloir les faire plier à un ſyſtême quelconque. Ils parvinrent, de cette ſorte, à connoître les parties les plus intéreſſantes de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, de la Géométrie & des Mécaniques. Je les fis paſſer enſuite à l'Aſtronomie, & je leur en appris ce que j'en ſavois. Bientôt les livres & le téleſcope leur

en apprirent davantage. Enfin je leur donnai des notions de Chronologie, de Géographie & d'Hiſtoire dans un Précis élémentaire que je fis exprès pour eux.

Cet Abrégé leur épargnoit non-ſeulement la peine de chercher les choſes les plus dignes de remarque, & d'enſuivre la liaiſon à travers le fratras des erreurs & des inutilités où elles ſont communément noyées dans la plupart des Hiſtoires, mais leur préſentoit dans leur vrai jour les principes conſtitutifs de la Société prouvés par les faits, la chaîne des événemens & les cauſes conſtantes des révolutions des Peuples. C'étoit le tableau des progrès du genre humain ou de l'eſprit de l'homme, plutôt que celui des Nations; l'Hiſtoire des Gouvernemens, & non celle des Rois; l'eſprit de leur adminiſtration, & non leurs geſtes.

J'avois toujours trouvé l'Hiſtoire ſi mal faite, que je n'avois pu me déterminer à la mettre dans les mains de mes enfans telle que nous l'avons. Non-ſeulement la plupart des Hiſtoriens ne préſentent pas les choſes ſous leur vrai-

point de vue, mais ils ne le connoiſſent pas. Pédans étroits, ou Rhéteurs infidèles, ils rapportent d'ordinaire avec une profuſion accablante des faits inutiles ou faſtidieux, tandis qu'ils paſſent ſous ſilence les cauſes primitives ou générales qui ont opéré l'avantage ou le malheur des Peuples, quoiqu'elles ſoient pourtant les objets les plus dignes de l'attention des hommes, par les grands exemples qu'elles nous font puiſer dans le paſſé, & par les lumières qu'elles répandent d'avance ſur l'avenir. Auſſi vains raiſonneurs que mauvais Juges, ces Hiſtoriens ne pouvoient que donner des idées fauſſes à mes diſciples, & jetter dans l'erreur leur eſprit ſimple & crédule. C'eſt ce qui me décida à tracer le tableau de l'Hiſtoire, d'après des vues plus générales. Cependant, avant de le crayonner, j'héſitai quelque temps dans l'embarras de juger s'il ne ſeroit pas plus avantageux pour ma poſtérité d'ignorer ce qui exiſtoit au-delà de notre Iſle, & l'Hiſtoire des Nations, qu'il ne lui ſeroit profitable de l'apprendre. En effet, d'un côté j'appréhendois que l'injuſtice & les mau-

vaiſes mœurs qui s'offrent ſi ſouvent dans l'Hiſtoire, ne corrompiſſent, par leur influence, le cœur de mes enfans, & qu'en ſe voyant éloignés de la ſcène où avoient figuré tous ces Peuples, ils ne ſe regardaſſent comme de malheureux exilés : mais d'un autre côté je penſois qu'on pouvoit leur préſenter les choſes de manière que l'exemple des vices & des crimes ne ſervît qu'à fortifier leur vertu ; qu'il ſuffiroit de leur montrer, non par des faits iſolés, mais par leurs ſuites ordinaires, que l'ignorance & l'injuſtice ne conduiſent qu'à l'égarement & à l'infortune, & que le cœur de l'homme inſtruit & juſte eſt ſeul capable du vrai bonheur. Cette réflexion prévalut, & me rendit Hiſtorien. Mon travail, quoique difficile, me fut agréable ; mais ce qui me le rendit plus précieux, c'eſt que le ſuccès que j'en attendois paſſa mon eſpérance, ſoit pour cultiver l'eſprit de mes enfans, ſoit pour diriger leur conduite dans le cours de la vie.

Je crus devoir donner enſuite à mes jeunes gens une connoiſſance au moins légère des Belles-Lettres, qui ſont

comme la fleur du savoir. Productions heureuses des esprits aimables, que la Nature semble former exprès pour étendre le goût & la politesse, elles servent à adoucir les mœurs, à inspirer l'émulation & la vertu, en perfectionnant le tact du sentiment, & en élevant l'ame. Je mis donc les meilleurs Poëtes & Orateurs, anciens & modernes, entre les mains de mes enfans, & je leur servis de guide pour leur en donner l'intelligence. Quelques-uns se passionnèrent vivement pour cette lecture, & ils en firent bientôt les délices de leurs loisirs.

Enfin je couronnai leur instruction par l'étude essentielle & réfléchie du droit naturel de l'homme, & de la morale universelle qui en est la suite. Je leur expliquai leurs droits & leurs devoirs respectifs dans tous les états & dans toutes les positions de la vie. Je leur en fis connoître la vérité; & leur montrant les loix naturelles comme base solide de toute société, & cause du bonheur des membres qui la composent, je les pénétrai si bien de leur importance, qu'ils les regardèrent désor-

mais comme leur code universel. Ils y puisèrent l'esprit des loix positives, que je promulguai dans la suite comme une extension de ces loix primitives, dont ils ne pouvoient ignorer la force & la sanction.

La suite au prochain Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Ier Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Avril. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris le 30 Mars 1784.

RAULIN, fils.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL 1784, *IIe VOLUME.*

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AVRIL 1784, 2e. *VOL.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LA LUCERNA di Eureta Misoscolo, Academico Filarmonico; in Parigi.

LA LAMPE d'Eureta Misoscolo, Académicien Philarmonique ; à Paris, in-12, sans date.

NOUS n'avons pu nous procurer la moindre lumière sur cet Auteur pseudonyme. Au nom de *Misoscolo*, qui

annonce le mépris qu'il faiſoit du ſiècle, on s'attend à de l'amère Satyre. Qu'on ne s'effarouche pas; il aime ſeulement à ſe jouer avec le paradoxe. Celui qui règne d'un bout à l'autre, eſt d'établir la ſupériorité des animaux ſur l'homme. On ne voit pas bien clairement s'il rit, ou s'il parle de bonne foi. Comme il y a de fort bons eſprits qui s'amuſent du paradoxe, nous n'avons pas craint de faire un Extrait de ce Livre, où il y a d'ailleurs beaucoup de libertés ultramontaines.

L'Auteur. Peste ſoit de la Lampe! voilà de l'huile, une mêche nouvelle; à chaque minute je lui coupe ſon champignon : point de lumière. Maudite Lampe! éclaire donc, ou je te jette par la fenêtre.

La Lampe. Peſte ſoit de la colère! Où l'as-tu priſe, mon maître? en ſuis-je cauſe? Eh bien! que regardes-tu à la porte, au plancher? que vas-tu chercher dans ton alcove? c'eſt moi qui te parle. Te voilà comme un hébêté.

L'Auteur. O prodige ! eſt-ce un eſprit infernal qu'elle a dans le corps? Oui, je vois, ſorcière, qu'il te faut jeter par la fenêtre.

La Lampe. Que feras-tu de ces belles conceptions que tu repaſſes dans ton eſprit ? Si je ne t'aide pas à les fixer ſur le papier, tu les verras s'évanouir comme de vains ſonges avec les ténèbres. Point de colère.

L'Auteur. C'eſt contre toi que j'en ai. Que veut dire cette obſtination à me refuſer les rayons de clarté pure que tu me fournis ordinairement? J'arrive ; mon Démon me remplit, me brûle, me preſſe ; & quand je me hâte, je ne recois de toi qu'une lumière ſépulcrale.

La Lampe. Digne des idées qui te poſsèdent. Quand tu viens au travail, ton viſage eſt ſerein, tes yeux pétillent (ce qui annonce un eſprit plein des penſées que lui fournit une belle ame). Aujourd'hui ton regard eſt affreux. Je t'ai vu prendre la plume avec fureur. Tu l'as enſuite foulée à tes pieds. J'ai craint que tu n'allaſſes dévoiler quelques ſcélérateſſes avec trop de violence

& d'âcreté de ſtyle. J'ai voulu te faire perdre du temps, afin que tu revinſſes à des idées plus paiſibles, moins dangereuſes que celles d'attaquer les vices en règne. J'ai vu que la médiſance ſe pardonnoit moins que la calomnie.

L'Auteur. Tu parles, tu raiſonnes, tu preſſens, tu te ſouviens. Si tu n'as pas un Diable dans le corps, que peut-ce être?

La Lampe. Ne cherche point à expliquer cette merveille: c'eſt un ſecret qu'il te ſeroit inutile de pénétrer. Mais ſache que depuis bien long-temps mon ame ſe promène dans l'Univers.

L'Auteur. Toi, une ame?

La Lampe. Voyez ces hommes, ils veulent tout avoir. Oui, une ame; je ſuis formée auſſi bien que toi d'une ame & de la matière. Qui eſt-ce qui donne à ma lumière ce mouvement vacillant & perpétuel? Si je n'étois que matière, je ne remuerois que par des ſecouſſes étrangères.

L'Auteur. Et ſi je ne te donnois pas d'huile?

La Lampe. Et ſi tu ne prenois pas de nourriture? Au ſurplus, laiſſons

cela ; & si tu veux en savoir davantage, va demander ce que je suis à Jérôme Cardan : il a parlé de moi au Livre de ses subtilités.

L'Auteur. Maintenant, ma chère Lampe, serez-vous aussi discrète sur vos aventures que sur votre personne ?

La Lampe. Je te raconterai avec plaisir celles qui m'ont le plus intéressée durant mon long pélerinage de métempsycose.

L'OURS.

La première fois que je descendis des régions élevées pardessus toutes les sphères, l'étoile qui m'y gouvernoit me fit tomber dans ce monde où nous sommes. J'animai une créature dont je regrette encore d'avoir perdu la forme. Je naquis Ours au milieu des forêts de la Sarmatie. Tu vas dire qu'un Ours est un animal grossier, cruel, détesté. Vous autres hommes, vous avez toujours fait la réputation à vos

ſemblables, aux autres créatures, à tous les objets, ſelon qu'ils vous étoient dociles, ſelon que vous les craigniez, ſelon qu'ils étoient rapprochés de votre caractère, mais jamais (ou il y a bien long-temps) ſelon les grandes & éternelles idées de la juſtice naturelle.

J'eus dans mon enfance une mère tendre, qui, au prix de ſa vie, n'eût pas cédé à une autre bête le doux ſoin, la joie de me préſenter ſes mammelles, de me lécher tandis que je les ſuçois, de me careſſer, de me bercer en ſe couchant ſur le dos & me tenant ſur ſa poitrine. Mon père étoit auſſi bon qu'elle: tant que ma foibleſſe ne permit point à ma mère de s'écarter, il approviſionna ſeul notre tannière. Je me ſouviens qu'à ſon retour ils me careſſoient tous deux enſemble.

Lorſque l'âge eut durci mes membres, ils ne prétendirent à aucun droit ſur ma liberté. Mon père me conduiſit au milieu d'un canton bien pourvu de chaſſe, en me faiſant entendre qu'il falloit m'y arrêter. Je compris qu'il étoit juſte que des pères enſeignaſſent à des enfans les moyens de vivre, puiſ-

qu'ils leur avoient donné la vie ; & juſte auſſi que des enfans ne mangeaſſent pas les proviſions de leurs pères, à meſure qu'ils perdoient la force d'en recouvrer de nouvelles.

J'aimois ſi tendrement mon père & ma mère, que je ne pus m'empêcher de leur dire en les quittant : = Nous aurions pu vivre enſemble. Je ſerois venu chaſſer ici ; nous aurions raſſemblé nos biens ; nous les aurions augmentés =. Mon père étoit un Ours, qui apparemment avoit examiné pluſieurs choſes. Il me répondit : = L'âge, les forces, une loi de Nature, doivent nous ſéparer. La jeuneſſe eſt inſolente, la vieilleſſe débile. Si c'étoit toi qui me ſervis, tu me manquerois ; ſi je te ſervois, je te rendrois incapable de te ſervir toi-même. Tu es obligé de faire une autre famille par cette invincible loi de Nature. Il ſe trouveroit deux familles enſemble, bientôt trois, & ainſi de ſuite : les derniers hériteroient des premiers ; & ce droit d'héritage eſt un droit abuſif, funeſte, qu'il faut bien ſe garder d'introduire dans nos bois. Toute créature eſt faite

pour faire souche ; & quand cet ordre se maintient, chaque famille n'a que ce qu'il lui faut pour sa vie. Les héritages détruiroient l'égalité. Celui qui n'auroit jamais appris à se nourrir, regorgeroit d'abondance. Si une de nos familles d'Ours s'avisoit de réunir toutes ses branches, il lui faudroit plus de terrein ; elle chasseroit les familles voisines qui seroient plus foibles, elle ruineroit tout autour d'elle ; &, par une suite de cette faute, la moitié des Ours seroit insolente, forte & riche, l'autre moitié seroit forcée de ramper & de jeûner.

L'Auteur. Oh ! pour le coup, ma belle Lampe, voilà de grandes folies. Rien n'est si bien consacré parmi nous, rien de si certain que l'utilité de ces choses.

La Lampe. Rien n'est si certain qu'il n'y ait, dans ta maxime, quelque chose de douteux. Je quittai mon père, & je me promenai dans ma solitude. Je ne tardai pas à appeller, toutes les nuits & tous les jours, la créature qui me manquoit. Je vis la plus belle Ourse de ces bois au bord d'un ruisseau. Elle

me fit errer deux jours sur ses traces, quoiqu'elle s'arrêtât souvent d'une manière qui me sembloit charmante. Elle étoit plus petite que moi ; & cependant je la respectois, je ne l'approchois qu'avec modestie ; & ma belle Ourse m'exprimoit alors sa pitié pour moi. Je puis dire que les Ours sont excessivement tendres pour leurs Maîtresses & pour leurs enfans. Aussi-tôt que nous nous fûmes liés, je ne sais pas de sortes de soins que ma compagne n'eût pour moi. J'en avois autant pour elle. Nous étions inséparables. Nous nous aidions à surprendre les trésors des abeilles. Lorsqu'elle approcha de sa gésine, ce fut moi qui grimpai aux arbres, & qui lui secouai les fruits à ses pieds.

Je devins père. Hélas ! nous n'avions point encore vu d'hommes. Peut-on être heureux & tranquille où il y en a ? Ces monstres persécuteurs vinrent couper les nœuds de nos plaisirs. Je rapportois un jour plusieurs rayons de miel à la tannière, lorsque j'apperçus à l'entrée ma compagne étendue morte, & dont le sang fumoit encore. Com-

ment t'exprimer ma rage, lorſque je vis auſſi les brigands qui fuyoient & qui emportoient mes chers enfans ? Je courus. Ils me lancèrent des flèches qui ne m'atteignirent point. Je ſautai ſur l'un d'eux. Je le renverſai, l'étouffai, le dévorai. Mais après avoir raſſaſié mon imprudente vengeance, je vis que les autres m'avoient tout-à-fait emporté mes enfans. Je répandis mes hurlemens dans les bois, les plaines, le long des fleuves, ſur les montagnes. Je demeurai long-temps inconſolable. Je me laiſſois périr de faim & de douleur.

Cependant on promenoit mes enfans dans les Villes. Promener, pour l'amuſement de la plus foible eſpèce, de généreuſes créatures, incapables de ſe prêter jamais à une ſervile obéiſſance !

L'Auteur. Ils s'y prêtent pourtant.

La Lampe. Ils s'y prêtent ! As-tu jamais oſé déſemmuſeler un Ours ou déchaîner un lion ? Non : ils ne s'y prêtent point ; & quoiqu'on les ait dérobés à la mammelle, mattés, depuis, par des châtimens auſſi vils que ceux qui les emploient, ils ne ſont pas pétris comme

les enfans des hommes, en qui l'inſtruction détruit le caractère; & ils reprennent, avec la liberté, celui qui leur fut imprimé du haut des Cieux.

Enfin, pour t'achever mon aventure ſous la forme d'Ours, un jour que j'étois allé me déſaltérer dans un fleuve, je trouvai un homme ſur le rivage.

L'Auteur. Hélas! encore dévoré!

La Lampe. Tu crois peut-être que j'eus tort de dévorer l'aſſaſſin de ma compagne, le voleur de ma chère famille? Et qu'auroit fait un homme offenſé comme moi? s'il n'eût pas tué lui-même, il eût fait tuer par ſes loix. O vous, qui tuez tant d'innocentes créatures par caprice, pour rien, nous vous jugeons mieux que vous ne nous jugez. Mais vous voulez, en ridicules arbitres, blâmer dans les autres ce que vous légitimez pour vous.

L'Auteur. Au bout du compte, nous ſommes les maîtres.

La Lampe. Laiſſe-moi répondre à l'homme que je rencontrai au bord du fleuve. Je le renverſai auſſi facilement que j'aurois renverſé un roſeau. La

peur lui fit lâcher ſes armes. Sous aucune forme je n'ai rien vu de ſi vil que ce Roi de la terre, palpitant d'effroi mortel, pâle, fermant les yeux, ne ſentant plus, & ſe laiſſant coller à la terre par une de mes pattes. = Voilà donc, lui dis-je, toute ta force, tout ton courage pour inſulter, brigander, perſécuter, détruire & commander aux autres créatures de l'Univers? Donne-moi, chétive créature, donne au moins une preuve de ta ſupériorité =. Il reprit un peu d'haleine, & me répondit que la preuve giſſoit en fait. = Il me ſemble pourtant, lui dis-je, que ce n'eſt pas moi qui tremble ſous ta patte. = Tu m'as pris au dépourvu. = Nous attaquez-vous avec franchiſe? = J'ai perdu mes armes. = En ai-je? les lions en ont-ils? quel animal ſe ſert d'inſtrumens & ne ſe ſuffit pas à lui-même. L'enfant de ton voiſin ſera-t-il plus fort que toi, s'il te tire une flèche & qu'il te tue? = Nous avons l'eſprit au deſſus de vous. = Dis la trahiſon, éternelle reſſource du plus foible. Le coup porté en cachette n'eſt pas un coup d'eſprit. = Enfin, toutes les

créatures nous obéissent. Il y en a des millions qui ne te connoissent pas. Il y a trente espèces qui te bravent, & trente qui t'épargnent par pitié. Je sais qu'il y en a de dégénérées, qui ont abandonné la maison paternelle pour demeurer oisifs dans ta demeure de prostitution; & voilà ce qui hausse tes esprits. Je me croyois fort aussi, lorsque ma mère m'obéissoit. Mais apprends que l'amour de l'autorité ne croît que dans les êtres imparfaits, & que ceux qui approchent de la perfection sont bons, justes, modestes, en raison de ce qu'ils ont la force en partage : l'orgueil s'enfle en proportion de l'incapacité ; la bulle d'eau, si fragile, s'enfle aussi & crève.

Si tu vaux mieux que moi, c'est ce qu'il faut voir. Luttons. = Ah ! s'écria-t-il, miséricorde. = Je te la fais, parce que je suis content d'avoir humilié ta vanité =. Je le quittai sur ces mots. Le croiras-tu, mon maître ? Je n'étois éloigné que de quelques pas, lorsque cet homme perfide m'envoya dans les flancs une de ses flèches qu'il avoit ramassées. Qu'en penses-tu ?

L'Auteur. Peut-être qu'un autre homme eût été plus reconnoissant.

La Lampe. J'en doute. L'homme hait l'être qu'il craint ; il hait encore celui qui le ménage.

La belle Cléopatre.

Maintenant je vais te raconter une histoire bien différente, & te montrer que j'ai eu autant d'amour pour l'homme que j'avois eu de haine pour lui. Après avoir quitté le corps de l'Ours, j'entrai dans celui de Cléopâtre, la brillante, la magnanime & tendre Souveraine d'Egypte.

L'Auteur. Il me semble que tu pourrois te donner de moins honorables épithètes, après celles-là.

La Lampe. Ce sont les Romains qui ne furent jamais galans, qui furent libertins, & qui comptèrent les femmes pour très-peu de chose ; ce sont eux, te dis-je, qui m'ont fait une réputation que je ne méritai jamais. Les Historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de

mes amours avec Antoine : presque tous m'ont calomniée ; & les plus honnêtes ne me représentent que comme une femme ordinaire. Voici la vérité :

Antoine alloit marcher contre les Parthes. Il m'envoya un de ses Lieutenans qui m'apporta l'ordre d'aller à sa rencontre, en Cilicie, pour me disculper d'avoir fourni de l'aide à Cassius, le noble ami du grand Brutus. J'aimai bien Antoine, mais sans cesser de rendre justice à ses ennemis. Son Lieutenant se laissa frapper de ma beauté, de mon esprit, & de cette grace incomparable qui m'avoit fait le renom de la beauté la plus rare de l'Univers. Il m'assura que son Maître ne pourroit, en me voyant, user de sévérité contre moi. Il est vrai que jamais homme n'avoit pu me voir sans en perdre la raison, & que la moitié de mes Peuples refusoit de croire que je fusse une mortelle.

Je partis, sur la parole du Lieutenant d'Antoine. Alors j'approchois du midi de mes années, ce qui me rendoit plus parfaitement belle. Les roses du prin-

temps duroient, encore vives, & je n'avois acquis que des charmes plus suprêmes que des fleurettes. Je me mis en mer avec une suite immense, & tous les trésors d'un Pays qui m'en prodiguoit. J'entrai dans l'embouchure du fleuve Cyane. Je fis préparer mon vaisseau comme je le voulois. En remontant le fleuve, il déploya aux zéphyrs des voiles de pourpre précieuse, & battit les ondes avec des rames d'argent. De feints Tritons, des Néréïdes nageoient autour du vaisseau, & sonnoient de divers instrumens doux qui portoient aux rivages des accens miraculeux.

Je reposois dans une conque formée de nacre éblouissante, sur des coussins de drap d'or, sur des fleurs, visible à tous les regards qui venoient des bords du fleuve. Mes épaules, mes bras n'étoient couverts que de mes cheveux & de riches bracelets; mon sein, l'étoit par les aîles d'une colombe que je chérissois. Au-dessous de mon sein ma robe, de couleur changeante, étoit attachée par des nœuds de pierreries, & s'écartoit de mon corps en longs plis fas-

tueux. On disoit : « Voilà Vénus qui revient se promener sur nos eaux ». Et je ressemblois d'autant mieux à cette Divinité, que j'avois à côté de moi deux beaux enfans nuds comme des amours, & qui, de leurs aîles, agitoient voluptueusement l'air autour de mon visage. Trois de mes femmes reposoient à mes pieds avec des guirlandes de fleurs, pour tout vêtement autour de leur ceinture ; du reste, modestes comme les Graces. Les autres, dont les charmes étoient voilés par des feuillages, étoient mes Nymphes, qui, des bords du vaisseau, jettoient sur les fleurs & les herbes des rivages, des parfums choisis entre les plus précieux de la Sabée & de l'Arabie.

J'entrai dans la Ville où m'attendoit Antoine, sur un Trône environné de haches, au milieu de la place. Je m'avançai, & me gardai de rien adoucir dans mon air de grandeur. Je m'approchai de lui avec ces regards de fierté presque dédaigneuse, que doit porter une femme sur un homme qui veut l'humilier ; je ne le saluai que par une légère inflexion de tête. Son salut fut

plus humble que le mien. Il y joignit un compliment guerrier qui me flatta, qui me fit relever sur lui des regards plus doux, & redescendre presqu'à la modestie.

Non, non, je ne le séduisis point, cet Antoine ; je l'aimai : il dut voir dans mes yeux, comme je vis dans les siens, que nous étions faits pour aimer avec tous les transports de l'amour.

Je me retirai occupée de sa beauté, de sa renommée, de ses talens, & j'y pensai jusqu'au soir, dans le Palais que je m'étois fait préparer. Le bon Marc Antoine, aussi intéressé que moi par notre première entrevue, me fit inviter à souper avec lui. Je lui fis répondre que la fatigue de mon voyage devoit le disposer à pardonner mon refus, & à me faire la grace de souper avec moi.

Il vint ; il trouva des apprêts qui le surprirent. Les magnificences des Rois d'aujourd'hui ne sont pas une ombre de celles des Rois passés. Je ne sais si les paroles pourront t'en retracer une idée.

Douze salles étoient tapissées d'étoffes

où l'aiguille avoit repréſenté différentes Hiſtoires, & où l'or, l'argent & les pierreries étoient naturels. Le plafond de la première étoit d'azur bruni & ſemé de quelques étoiles d'argent pur pour une moitié ; & pour l'autre, c'étoit de la pourpre vive, des rubis, des émeraudes, & autres pierres confondues qui repréſentoient le coucher du ſoleil. Les plafonds des autres ſalles étoient d'azur ſemé d'innombrables étoiles ; & dans la dernière on avoit raſſemblé toutes les couleurs douces, fraîches, brillantes, & les tréſors qui pouvoient repréſenter au mieux le ſuave & délicieux aſpect de l'aurore.

Deux tables étoient dreſſées dans chaque ſalle. A chaque table, cent perſonſonnes pouvoient s'aſſeoir ; les buffets étoient entièrement d'or travaillé par les plus habiles Artiſtes. Les lits étoient de brocard ſemé de roſes naturelles : mais, dans le cœur de chaque roſe, j'avois fait mettre une perle, un diamant, ou une autre pierre moins riche.

Antoine ſe répandit en éloges de cette pompe & de tant d'incroyables

richeſſes. Je lui ſouris, & lui offris le préſent qu'il étoit d'uſage de faire à l'Hôte qu'on admettoit pour la première fois. = Ce ne ſont point les riches préſens qui flattent les Héros, lui dis-je : auſſi, je vous l'offre le moindre que j'ai pu =. Ce préſent valoit pourtant bien deux ou trois millions; & ce ne ſont point des fables que tout ce qu'on a raconté des richeſſes des Egyptiens.

Ce feſtin finiſſoit lorſque je procurai à Marc-Antoine une bien plus grande ſurpriſe. Un coup-d'œil de ma part fit en un moment paroître toutes les ſalles nues ; & toutes les richeſſes furent portées à la maiſon d'Antoine. J'en exceptai les vaſes d'or pour les diſtribuer à ſes principaux Officiers; à d'autres, je fis donner une litière pour chacun; à d'autres, des chevaux richement enharnachés : & il n'y eut pas de ſi petit perſonnage, dans la maiſon, qui ne reçût un Eſclave Nègre avec une lanterne de fin argent pour l'accompagner. Enfin, pour te faire comprendre par un mot cette magnificence, à chaque repas je dépenſois un demi-

million en roſes & autres fleurs que je faiſois chercher au loin ; & toutes mes ſalles en étoient couvertes, à la hauteur de plus d'un pied, ce qui étoit auſſi frais que voluptueux dans un Pays careſſé de trop près par le ſoleil.

Lorſqu'Antoine voulut partir, un coup-d'œil fit paroître mille & mille flambeaux allumés, leſquels ſe mirent à précéder ſa marche. Ceux qui portoient ces flambeaux, ſe croiſoient, ſe mêloient, ſe rangeoient ſur des deſſins qui repréſentoient mille figures charmantes.

Ici, ſur dix ou douze de front, les flambeaux ſerpentoient dans les rues, & c'étoit une rivière de feu. Là, en colonnes coupées par intervalles, ils marchoient & repréſentoient la marche de pluſieurs légions. Ici, c'étoient des conſtellations, dont chaque flambeau repréſentoit une étoile. Plus loin, ils formoient des figures chimériques ; & ſur les places, des deſſins plus grands & plus majeſtueux. Lorſqu'Antoine fut arrivé, ils compoſèrent les noms de Marc Antoine & de Cléopatre que mon

Romain lut avec raviſſement, & il me dit enſuite que c'étoit en lettres de flamme qu'on devoit écrire les noms de deux Amans tels que nous. Je ne crois pas qu'on ait conſervé la mémoire d'un ſpectacle plus extraordinaire & plus charmant.

Antoine me fit bientôt inviter à ſon tour. Si jamais la beauté fut en défiance de ſoi-même, jalouſe de ſe relever par tous les agrémens & l'artifice de la parure, ce fut dans cette circonſtance. Il y alloit de tout pour moi. J'aimois avec folie. Je n'étois pas inquiète de mon viſage. La peur que j'aurois de moins plaire devoit en ranimer les roſes, & je n'avois pas à craindre que mes yeux ne lançaſſent pas aſſez d'amoureuſes étincelles. Ce jour je pris une robe d'une couleur entre la roſe & la flamme, pareille à celle des nuages frappés de la réflexion du ſoleil; elle étoit bordée de diamans. Une roſée de petites perles me rouloit inégalement ſur l'un & l'autre ſein; & les fils qui les arrêtoient, étoient inviſibles. J'en portois deux très-groſſes

très-groſſes à mes oreilles; & autour de ma tête, je ne mis qu'une guirlande de rubis, trois fois repliée.

J'avois réſervé toute la richeſſe & la pompe pour mon cortége. On me vit marcher au-travers des rues, & j'entendois dire : « Bénite ſoit la Beauté qui laiſſe à ſon paſſage ces ſillons de lumière, & ces émanations d'une odeur divine »!

Antoine avoit fait des apprêts bien au-deſſus de la frugalité Romaine. Il me parut néanmoins affligé de n'avoir pu m'égaler en ſomptuoſité; il s'en excuſa. Je lui en fis de gracieuſes railleries, & je commençai à faire jouer une autre magie que celle de ma beauté; J'en avois une ſuprême ſur les oreilles. Tout le monde a pu t'apprendre que jamais femme n'eut autant que moi de charmes dans la parole.

Qu'y a-t-il de plus enchanteur qu'une Reine qui joint à la beauté, les graces d'un tempérament amoureux, les douces manières de l'innocence, & qui verſe de ſes lèvres, en ruiſſeaux de lait, une éloquence aimable & facile, dont chaque mot eſt accompagné du geſte

qui lui donne une vie, & dont les ſons de voix s'en vont comme une mélodie céleſte tendrement repoſer ſur les cœurs? Je parlois avec aiſance & pureté toutes les Langues de mon ſiècle. Un homme venoit d'un Pays bien barbare & bien éloigné, ſi j'avois beſoin d'Interprète avec lui. Je poſſédois la Langue Ethiopique, la Trogloditique, la Perſanne, celle des Mèdes, celle des Parthes, l'Arabeſque, la Grecque, la Romaine, la Celtique, & beaucoup d'autres, à la honte des Rois mes contemporains, qui ſavoient à peine leur Langue maternelle.

Avec mon amour, voilà les enchantemens que j'employai pour me faire aimer d'Antoine. Si c'eſt-là une ſéduction, je m'en rapporte à toi. Séduit-on quand on aime? Il faut donc appeller ſéducteur, quiconque cherche à plaire à l'objet dont il eſt charmé. Antoine réſolut enfin de mener du côté d'Alexandrie cette groſſe armée qu'il avoit deſtinée à d'autres conquêtes. Adieu les craintes; plaiſirs à la place, profuſions, doux repos, doux amour, une vie qui fit ſans doute imaginer celle des

Dieux, dès que nous fûmes réunis dans mes Etats.

Tu ſais, comme tout le monde; l'hiſtoire de cette perle auſſi groſſe qu'un œuf de colombe, & que je fis diſſoudre dans du vinaigre : non pour ſurpaſſer Antoine en magnificence; à cet égard il ne lutta jamais contre Cléopâtre : mais parce qu'il s'étoit vanté d'avoir fait paſſer dans ſes entrailles de tout ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus recherché dans le monde. Je ſais que, dans ces ſiècles, une femme ne ſacrifie pas aiſément les objets de ſa parure. Dans le nôtre, on n'aimoit pas les jouiſſances chimériques. L'Amour eſt nud : la Bergère aimée eſt une Reine; la Reine aimée, une Bergère. Elles ne ſont pas plus riches l'une que l'autre. Malheur à la femme qui peut balancer entre un bijou & ſon Amant ! Qu'importe, une perle quand on aime !

Nos plaiſirs duroient ſans trouble. Ni ſoleil, ni lune, ne ſe levoient ſans nous retrouver enſemble parmi la joie des tables, le ſilence des bois, la vivacité des fêtes, ſur des chevaux ou ſur

des fleurs. Combien de déguiſemens j'ai pris pour ſurprendre, charmer mon cher Antoine ! Un jour je l'attaquois en piquante brunette, ſous un vêtement Indien ; un jour, en Nymphe champêtre ; un autre en fille modeſte, dévouée aux Autels ; un autre, en humble Servante ; le jour ſuivant, en Divinité ; & le lendemain, vêtue de haillons miſérables, j'allois implorer l'ame miſéricordieuſe d'Antoine, qui, toujours charmé de chaque métamorphoſe, jouiſſoit, ſans changer de Maîtreſſe, de tous les plaiſirs de l'infidélité.

J'obtins deux fruits jumeaux de l'amour de mon cher Antoine. Il me fit préſent du Royaume de Cypre, d'une grande partie de la Cilicie, de toute la Phénicie, de la Judée, & de ces parties de l'Arabie & du Pays des Nabathœens qui regardent la mer. Cette généroſité déplut aux Romains, à qui Antoine répondit que la grandeur Romaine ne ſe manifeſtoit pas moins à donner qu'à conquérir.

Dans ce bas monde, il n'eſt permis que de boire alternativement dans la coupe du plaiſir & dans celle de l'a-

mertume. Antoine & Céſar ſe brouillèrent ; ils s'imputoient réciproquement d'importans griefs, qui leur firent prendre les armes. Hélas ! des hirondelles abandonnèrent la voûte de mon Palais, & préſagèrent les événemens qui ſuivirent la fameuſe bataille où la fortune favoriſa nos ennemis. Tout étoit perdu ; nous ne pouvions eſpérer que la mort ou la honte de ſervir au triomphe du vainqueur. Je crus que nous ſauver, c'étoit renouveller la fortune. Je penſois bien qu'Antoine ne fuiroit pas : je me retirai ſeule de la bataille ; & l'ame de l'Amant prit alors l'empire ſur l'ame du Guerrier.

Antoine s'abandonna ſur un eſquif, & chercha la trace de mon vaiſſeau ſur les mers. J'avois fait flotter, à la plus grande hauteur, une banderolle blanche qui l'attira. Dès que je le vis, je reſpirai. Nous étions ſauvés : qu'avions-nous perdu ? Il entra dans mon vaiſſeau, mais avec des ſentimens & une contenance à laquelle je ne m'étois pas attendue. Sombre, profondément affligé, la tête abaiſſée ſur ſa poitrine,

immobile ; voilà comme il étoit lorſque je me jettai dans ſes bras. Il me refuſa les ſiens, & ſes lèvres, & ſes regards. Il ne me fit entendre qu'un ſoupir, dans lequel j'expliquai un reproche tendre de ma fuite. Elle étoit aſſez juſtifiée par l'amour : mais l'honneur ! Durant trois jours entiers Antoine s'obſtina dans cette douloureuſe taciturnité.

Je laiſſe mille accidens qui ſe ſuccédèrent depuis cette fuite juſqu'à la dernière bataille où ſes Soldats, encore irrités que leur Chef les eût abandonnés ſur la mer, l'abandonnèrent à leur tour ſur la terre. Alors, tout fut déſeſpéré, tout renverſé, & alors Antoine oſa concevoir des ſoupçons de ma fidélité. Trop cher ingrat ! il m'accuſa de ſes déſaſtres au fond de ſon cœur, de la corruption de ſes Troupes ; & il ſe crut trahi par Cléopâtre, par une Amante qui ne pouvoit ni vivre ni mourir ſans lui.

Il ne put ſi bien contenir ſes ſoupçons, qu'ils ne paruſſent dans quelques paroles qui parvinrent à mes oreilles. « Voici un mémorable exemple,

» dit-il, du danger de faire ſon amie » d'une femme : ce ſexe n'a des organes » que pour l'amour, & n'en a point » d'aſſez ſolides pour l'amitié. Faiſons » nos Maîtreſſes des femmes, & jamais » nos amies ». A cet outrage inoui, je voulus répondre d'abord avec dignité; après quoi je demeurai conſternée de douleur. Je ſavois trop quelle étoit l'inflexibilité de ſes premiers reſſentimens, & combien je riſquerois à lui frapper trop tôt les yeux de mon innocence. Je n'aurois fait que procurer l'éruption de ce volcan qui ſe taiſoit encore.

Il y avoit un antique & vaſte ſépulcre de pierres cimentées à une grande profondeur ſous la terre. La porte de cet édifice ne ſe tournoit point ſur des gonds, ne s'ouvroit point par des ſerrures. Elle étoit formée de cent plaques de fer unies, qu'on avoit laiſſé tomber d'une grande hauteur; & je ne trouvai pas de bras aſſez forts, ni en aſſez grand nombre pour la relever. Cette retraite avoit ſervi à la ſûreté de bien des Rois dans de grandes calamités. Je m'y fis deſcendre par un

soupirail, qui ne répandoit pas le moindre jour dans le fond de cette salle souterreine. Je fis dire que Cléopâtre, qui auroit été insensible à un outrage de la part de toutes les Nations, n'avoit pu supporter celui qu'elle recevoit d'Antoine, & qu'elle s'étoit délivrée de ce fardeau en s'arrachant la vie.

O mon Maître, quels mouvemens d'amour succédèrent aux idées qu'Antoine avoit conçues dans le chagrin de ses malheurs! Il apprit ma mort sans sourciller: mais une larme qu'il laissa voir, exprima son repentir & sa douleur. C'en étoit bien assez de cette larme. Que ne s'y borna-t-il? Bientôt il alla se renfermer avec un Lieutenant, à qui il avoit fait jurer de lui obéir jusqu'à la mort. « César triomphe, lui » dit-il. J'ai conçu le dessein de lui » échapper: une Etrangère vient de » m'apprendre ce qu'un Romain doit » faire; ou plutôt, je le savois. Mais » Cléopâtre m'enchaînoit ignominieuse- » ment à la vie. Quoiqu'irrité, je la » gardois pour elle. Je la dois mainte- » nant en sacrifice à Cléopâtre & à la » fortune ».

Antoine se découvrit toute la poitrine, & poursuivit encore : « Voilà » une épée. Frappe, dit-il ». Et du doigt, il désigna la place où il vouloit être frappé. Le Lieutenant prit l'arme malheureuse d'un air aussi sombre que courageux, & il se mit en devoir d'exécuter un ordre aussi triste. = Que tardes-tu, lui dit Antoine? = Détournez votre tête, ou je ne frapperai pas =. Antoine en effet détourna sa tête, & l'Officier se plongea l'épée, à lui-même, au travers du cœur. Il tomba mort aux pieds d'Antoine. = Voilà qui est bien, dit mon Héros; tu m'as montré comment il faut faire =. Il reprit l'épée, dont il appuya la garde contre la terre; il se jetta dessus, & se la fit passer dans le corps toute entière.

L'infortuné ne mourut pas aussi promptement qu'il l'avoit espéré. Il implora d'autres mains qui s'empressèrent bien plutôt de remédier à sa blessure. Celle de mes femmes que j'avois chargée de me rendre compte de ce qui arriveroit, ne m'eut pas plutôt appris ce dernier malheur, que je m'étourdis moi-même des cris que je

fis retentir sous les profondes voûtes de mon asyle. = Qu'on me l'apporte ! mort ou vivant, qu'on me l'apporte ! Nous avons un engagement sacré de ne mourir qu'ensemble =.

Croiras-tu que, dans ce moment si cruel, j'aie été capable d'un sentiment de délicieuse joie ? Oui : cette pensée me vint qu'il avoit laissé égarer son esprit, mais qu'il n'avoit pas cessé de m'aimer ; que c'étoit pour moi qu'il mouroit, & que c'étoit pour lui que j'allois mourir ; qu'après avoir parcouru ensemble les chemins fleuris de la vie, nous irions encore ensemble chercher enfin des lieux dignes de nos ames & de nos amours. Ah ! qu'il est de plaisirs pour les ames grandes, unies à leurs pareilles ! & les revers, & les souffrances, & la mort même ne se présentent à elles qu'avec la chaleur, l'énergie & le visage riant du plaisir.

Ceux qui m'apportèrent mon Héros mourant, s'arrêtoient sur le chemin, pour verser librement des larmes. Je fus instruite de son arrivée par les gémissemens que j'entendis. J'étois à genoux, les bras élevés vers l'ouverture

de la voûte, lorsqu'on me le descendit. Je répandis un déluge de larmes, en le recevant dans mes bras. Il ouvrit les yeux sur cette vaste obscurité, dont plusieurs flambeaux allumés autour de nous n'éclairoient pas la moindre partie. Il poussa un soupir. = Va, lui dis-je, ce sépulcre m'est aussi cher que le Palais où je te reçus la première fois. Antoine, qu'as-tu fait = ? Il me serra une main. = Où sont tes yeux, Antoine, lui dis-je avec des sanglots = ? Il leva de pesantes paupières avec peine, pour me regarder. J'approchai ma bouche de la sienne : = Et ta voix, Antoine ? as-tu juré, cruel, de ne me la plus faire entendre = ? Il ne put que proférer un autre soupir.

Je couvrois de mes baisers ses lèvres, ses joues molles & ternies. Il étoit plus beau pour moi que jamais ; & si je me repentis moins de mon mensonge qui avoit armé sa main, c'est que j'étois déterminée à l'imiter, & que la mort étoit la seule ressource qui nous restât devant l'armée victorieuse. Ah ! je ne pensois ni au sort humiliant qu'on me préparoit, ni à mes Etats perdus ; je

ne penſois à rien qu'au Héros cher & charmant dont je recevois l'ame par parcelles, à chaque minute, entre mes lèvres.

Je n'avois pu obtenir encore une parole, lorſque d'une voix très-foible, épaiſſe & indocile, il demanda du vin. Deux traits de cette liqueur, dont il réchauffa ſes organes, lui firent retrouver la parole. = Songez à vos affaires, Cléopâtre, me dit-il; domptez de vaines douleurs, & félicitez-moi du bonheur que j'ai de mourir ſans avoir été le jouet de mes ennemis ni de l'objet de mon amour. Tout eſt haſard; tout eſt conflit: droit & juſtice ne ſont rien. La renommée même ne dépend pas de nous. La grandeur d'ame ſuccombe, la fineſſe de l'eſprit triomphe. Celui qui gagne eſt honoré, celui qui perd eſt moqué, ſans nul examen du pourquoi ni du comment. Gardez votre vie, ma chère Cléopâtre, pour les fruits de notre malheureux amour =.

Ce dernier effort qu'il fit, attira les reſtes de ſon ame. Elle me parut errer un moment autour de ſes lèvres, où

j'appliquai ma bouche, comme pour eſſayer de la renvoyer avec mon haleine, dans ſon ſein. Hélas! ce fut lui qui envoya dans le mien ſon cher & dernier ſoupir.

Que te dirai-je de ma douleur? Hélas! j'avois à peine achevé de l'arroſer de larmes & de parfums, que je me vis contrainte de recevoir les lâches Officiers du lâche vainqueur. Un Proculéius tenta de m'enlever, pour me conduire à ſon Maître. Ce n'étoit pas à la ſervitude que mes penſées s'adreſſoient. Je me frappai d'un poignard en ſa préſence; mais avec trop de mal-adreſſe, puiſqu'il ne me délivra point de la vie alors, & qu'il fit diſtribuer des yeux vigilans autour de moi.

Cet Auguſte vint à ſon tour, & voulut me remplir les oreilles de diſcours inſidieux qui tendoient à me faire ſupporter la néceſſité de l'accompagner à Rome. = Tu es aſſez heureux, lui dis-je, pour te diſpenſer de l'hypocriſie, à moins qu'elle ne ſoit peut-être le fondement de ton bonheur =. Je lui fis voir mes tréſors, qui étoient

la seule chose dont il pouvoit être charmé. Crois-moi, il étoit avide, cruel, noir, sous un air de douceur & d'amabilité. En un mot, il étoit petit, d'ame comme de figure : car il ne fut qu'un joli homme ; & si la Renommée lui attribue des actes de magnanimité, ce fut combinaison de ses intérêts plutôt que sentiment en lui.

Je vis qu'avec un aussi habile maître de dissimulation, il falloit dissimuler moi-même. Il avoit assez de force pour me faire obéir ; je lui demandai le temps de rendre à la cendre d'Antoine des honneurs tristes & sacrés. Je m'en acquittai avec une sérénité d'ame qui me venoit de mon idée secrète, & qui trompoit mes surveillans. Après avoir fermé l'honorable sépulcre, avoir laissé mes baisers sur les marbres, je dépouillai le deuil que j'avois pris, & je me parai avec une profusion qui paroissoit bien étrange. Mais comme j'avois forcé mon visage & ma voix à ne donner que des signes de paix & de gaieté, que mes festins recommencèrent, & qu'on ne me vit point me démentir, ce

feint extérieur détourna les idées qu'on auroit prises sur les signes de ma tristesse.

Ce fut dans un de ces festins, qu'un homme vêtu d'habits rustiques eut la liberté d'entrer pour m'offrir une corbeille remplie de fruits & de fleurs. Je me vis au comble de mes vœux. J'écrivis au Maître : « Que je comptois » assez sur lui pour me flatter qu'il réu- » niroit ma cendre à celle d'Antoine, » d'autant que Rome ne pouvoit voir en » cela ses intérêts compromis ». A peine eut-il reçu cette lettre, qu'il envoya en grande hâte des Messagers pour arrêter le coup qu'il avoit redouté. Son orgueil fut abusé; il n'étoit plus temps. J'avois aussi-tôt tiré du fond de la corbeille deux aspics qui me parurent engourdis. Je les avois réveillés, irrités avec la pointe d'une aiguille, en les tenant appliqués à mes deux mammelles. L'un se jetta sur mon bras droit & le mordit ; l'autre, plus heureusement, me versa tout son venin dans une morsure qu'il me fit à la mammelle gauche. Je me sentis doucement pénétrée de ces poisons. Je voyois mes femmes

se noyer de pleurs : j'avois beau leur sourire & leur dire que je ne souffrois point ; je prononçai vingt fois le nom d'Antoine avec amour & joie. Ma vie s'exhaloit avec suavité. Enfin, comme après une pénible insomnie on s'assoupit doucement pour tomber tout-à fait dans un heureux sommeil, je tombai dans le sommeil éternel de la mort.

Le Chien.

En sortant de ce précieux corps de la plus belle des femmes, je passai dans celui d'un Chien. Je naquis en Gétulie, & je fus envoyé à l'aimable Julie, fille d'Auguste. Jamais Chien n'eut, avec plus de beauté, une intelligence plus admirable, plus de force, ni plus de mignardises.

Julie étoit dans sa fraîche jeunesse, & singulièrement douée de graces & de beautés. Elle ne tarda pas à m'aimer, au point de vouloir me tenir sans cesse à ses pieds. J'avois l'oreille comme celle d'un homme ; je comprenois tout

ce qui m'étoit prononcé de ſa belle bouche. C'étoit un de ſes plaiſirs, que de m'envoyer appeller ſes Officiers ou ſes femmes; je ne me trompois à pas un nom. Elle étoit faite pour être charmée encore plus que pour charmer. Son rire, ſa voix, ſes regards, ſes lys, ſes moindres mouvemens, tout reſpiroit l'amour en elle.

J'avois vu ſouvent venir un homme galant & beau, qui lui liſoit des vers: c'étoit le Poëte Ovide. Depuis long-temps j'avois ceſſé de le voir; & depuis ce temps Julie ne vivoit que dans la triſteſſe ou les ennuis.

Un jour que j'étois, à l'ordinaire, couché à ſes pieds, je vis qu'elle appuyoit ſes coudes, plus blancs que l'ivoire, ſur ſes genoux, & ſa tête dans ſes belles mains. Elle verſoit des larmes qui tomboient ſur moi; & il lui échappoit de gros ſoupirs avec des gémiſſemens. Je la regardai avec des yeux qui partageoient ſa peine, & j'accompagnai ſes gémiſſemens des miens. Elle parut ſurpriſe & fut attendrie; elle me careſſa. « Oh! mon pauvre » Chien, dit-elle, que ne peux-tu,

» comme tu m'amènes mes Domeſti-
» ques, amener ici mon cher Ovide » !

Tout auſſi-tôt je m'élançai. Je ſortis du Palais, & je me mis à marcher dans les rues ſans ſavoir où adreſſer mes pas. Le bonheur me fit rencontrer le Poëte, que je reconnus: il me connoiſſoit auſſi. Je l'abordai & le flattai de la queue. Voici comme je l'invitai à me ſuivre. Je marchois du côté du Palais, je me retournois après quelques pas; je le regardois, je l'appellois d'une voix douce & amicale. Lorſqu'il m'eût ſuivi juſqu'à une certaine diſtance du Palais, il me quitta en me diſant pluſieurs paroles où je ne compris rien. Je rentrai auprès de Julie, bien affligé, la tête baiſſée, ma queue entre mes jambes. Les larmes lui vinrent aux yeux. « Pauvre Chien, tu ne l'as pas trouvé » ! Enſuite elle ſanglotta ſi fort, qu'elle me fit pouſſer des hurlemens dont je couvrois ſes ſanglots.

En ce moment parut Ovide. Il ne m'avoit quitté, que pour aller ſe déguiſer. Ce chéri ſoleil tarit la pluie qui couloit des yeux de la Princeſſe, &

ramena la plus joyeuſe ſérénité ſur ſon viſage. Ils m'accablèrent de leurs careſſes l'un & l'autre, & ils les terminèrent bientôt pour s'occuper d'eux-mêmes.

L'Auteur. Hélas ! Ovide étoit donc réellement amoureux de Julie ? On diſoit qu'Auguſte ne l'avoit exilé que parce qu'il avoit eu des yeux.

La Lampe. Rideau là-deſſus. Auguſte étoit bien méchant homme, ſans nulle pudeur; Ovide, bien amoureux, ſans nul reſpect. Cela doit ſe comprendre ſans explication; venons à mon aventure.

On ne parloit que de mon adreſſe, de mon courage. Né Gétule, j'avois été dreſſé à la chaſſe; Auguſte me demanda pour m'eſſayer contre un cerf. Nous partîmes. La meûte tomba en défaut. Seul, je tins la voie & j'allois atteindre un grand cerf panaché de deux arbres majeſtueux, lorſqu'il ſe retourna & me regarda fièrement. Je faiſois retentir au loin des aboiemens preſſés qui l'importunèrent. Il me prit ſous le ventre, me jeta de la pointe de ſa ramure pardeſſus ſon corps, &

revint encore me percer jusqu'à ce qu'il m'eût fait perdre la voix ; non pas encore la vie.

« Voilà, me dit-il, ce qu'il m'importoit de te faire pour ma sûreté ; & voilà ce que tu mérites pour châtiment de tes vils services, & de ta soumission à l'égard de l'homme. Tu es le premier qui te sois approché de lui & qui l'ait aidé dans ses usurpations. Tu n'es plus qu'une créature dégénérée, lâche, flatteuse, flagorneuse. Tu t'es mis dans la domesticité pour vivre oisivement, sans tempérance, sans vertu, & pour nuire impunément sous la protection de l'injustice.

» Hélas ! qu'avons-nous jamais fait à ton espèce ? En quoi étions-nous antipathiques ? Sans la séduction de l'homme qui a tout divisé pour tout envahir, que de races seroient encore amies ! Combien d'autres, sans obéir à l'homme, sont devenues féroces dans les extrémités où il les a réduites ! Tous les animaux étoient innocens à la création. La terre leur fourniſſoit à tous une pâture facile & pure ; aucun ne trempoit ses lèvres dans le sang. Il

en eſt qui, chaſſés & perſécutés par l'homme, ſont devenus, par l'impérieuſe loi de la néceſſité, cruels & carnaſſiers. L'homme le devient lui-même dans le déſeſpoir.

» Que veniez-vous me demander ? quel intérêt vous irrite contre notre eſpèce. Nous habitons paſiblement les bois, que nous vous cédons quand vous y venez, hommes méchans. Nous ne vous dérobons rien de ce que vous vous êtes approprié. Nous ne vous inſultons point. De l'herbe, de l'eau, des feuillages nous ſuffiſent ; & c'eſt parce que nous ſommes bons, que vous nous avez déſignés pour vos plaiſirs meurtriers. Vous vous raſſemblez en armées contre un ſeul de nous : armée d'hommes, armée de chevaux, armée de chiens. Vous n'êtes pas encore aſſez forts du nombre, il vous faut du fer, des machines : enſuite vous ſonnez la victoire, comme une légion d'enfans qui pouſſe des cris de joie lorſqu'elle a pris un papillon.

» Que l'homme vante votre fidélité, votre obéiſſance, votre reconnoiſſance, votre courage ; l'homme ne connoît de

vertu que dans les choſes qui favoriſent ſon intérêt ou ſon autorité. Nous vous diſons, nous, & nous le diſons à tous ceux qui ont déſerté de la Nature, que votre obéiſſance eſt baſſeſſe, crainte, avidité ; que votre reconnoiſſance n'eſt que le ſouvenir d'un plaiſir & le deſir d'un ſecond ; que votre eſprit n'eſt que malice ou ſottiſe, puiſque vous l'employez à nuire aux autres eſpèces, ou à bouffonner en préſence d'un autre animal ; & que votre fidélité n'eſt que l'effet de votre abâtardiſſement, de votre goût inſurmontable pour la fainéantiſe, la gloutonnerie & l'adulation ».

Il ne me fut pas poſſible d'entendre plus long-temps mon Orateur. Mon ame s'échappa, & revint dans Rome animer un enfant qui fut le fils du Poëte Mœvius.

Le Poete.

L'Auteur. Ah ! ma pauvre amie, la Deſtinée te fit préſent d'un père bien mépriſé.

La Lampe. Mais non pas mépriſable ; & tu vas juger s'il l'étoit plus que ceux qui affectèrent de le mépriſer. Comme il n'eſt rien demeuré des Ouvrages de mon père ni de ſes amis, & qu'il y a très-peu de lumière ſur les circonſtances de ſa vie, ſon nom ſe trouve aujourd'hui couvert du ridicule qu'y attacha Virgile, comme celui de Caſſius eſt demeuré taché par ce fripon d'Horace. Virgile étoit ſans caractère, ſot, & diſoit ce qu'on lui faiſoit dire ; Horace étoit méchant avec beaucoup plus d'eſprit : mais tous deux ignobles, nés pour la verge, & ſans entrailles qui ſe remuaſſent pour l'honneur & la liberté. Je ſuis bien trompé ſi les ames de ces deux hommes n'ont pas paſſé dans des corps de chien.

Mon père Mœvius, Bavius, Heren-

nius, étoient de nobles amis de Brutus & de Caſſius, d'inflexibles adverſaires de la tyrannie & du dangereux épicuréiſme qui la favoriſe. C'étoient des hommes, ô mon Maître, dont les ames avoient été trempées, comme l'acier des damaſquins, à l'air pur & fort de la liberté (1). Ils ſuivirent tous le parti de l'honneur. Le vice triompha. Les voilà donc expoſés à toutes les piquures des inſectes de la Cour. Tout ce qu'avoient fait de ſérieux & d'héroïque Brutus & Caſſius, fut chanſonné avec beaucoup d'eſprit & de gaieté. Les mêmes choſes qui euſſent fait jadis inſcrire leurs noms au Capitole, firent traîner ces noms honorables dans la boue ; & quand Brutus dit que la vertu étoit une chimère, il

(1) Voici, dit-on, la manière de tremper ces ſabres que nous appellons damas. Un homme attend à cheval que l'arme forgée & travaillée ſoit tirée rouge du feu. On la lui donne. Il part avec la plus grande rapidité en oppoſant le tranchant à l'air, qui lui donne cette trempe ſi vantée.

entendoit

entendoit la vertu mondaine, qui n'eſt que l'opinion de l'univerſalité, & qui change de caractère une fois par ſiècle. Il ne parloit pas de la vraie vertu, puiſque ſon dernier acte lui fut commandé par cette puiſſance immuable qui dure dans tous les âges, mais qui ſe tait quelquefois, & ne ſe montre pas.

Caſſius étoit Poëte, & plus grand dans un ſeul vers empreint de ſes mâles principes, que jamais Horace ne pût l'être. Je paſſe ſur le ridicule d'un chien de cour, qui, pour amener un ſourire ſur les lèvres d'un maître lâche, inſulte Caſſius, dont les talens militaires & politiques, dont la bravoure, la vertu devoient faire rougir un heureux vainqueur de ſa victoire. Je demande à quoi peut ſervir la philoſophie d'Horace? Une morale circonflexe, digne des femmes, ſéductrice, fauſſe & imaginée pour endormir les ames républicaines. Quelle eſt cette morale, en un mot? que me recommande-t-elle? les plaiſirs du repos & de l'agréable débauche, le dégoût des affaires, le mépris des grandes entrepriſes,

& l'averſion des hommes diſtingués par la ſévérité des mœurs, la hauteur des idées & l'inflexibilité du caractère, & par l'amour du droit, de l'ordre & de la liberté. Je te dis qu'Horace eût été précipité du Roc Tarpéien du temps des premiers Conſuls : mais il vint dans un moment où il fut pour Auguſte ce qu'eſt un tiers infame pour le ſéducteur qui veut ſubjuguer une femme ; & cette femme, c'étoit Rome.

L'Auteur. Oh ! ma Lampe, n'eſt-ce pas Horace qui a fait le plus beau portrait de l'homme juſte & ferme que . . . ?

La Lampe. Il avoit vu des exemples de cette fermeté. Il avoit vu les Catons, les Brutus, frappés des débris de l'Univers avec une froide immobilité. Il eſt aiſé de copier ; les exemples lui dictèrent cette ſtrophe, mais ſon ame étoit incapable de l'engendrer : & quand il l'eût, par une éruption naturelle, lancée de ſon ame, quelle ſolidité, quelle conſtance y avoit-il dans cette ame, qui, le moment d'après, ne reconnoît rien de ſi beau que d'avoir les cheveux parfumés, de repoſer ſur les roſes,

d'avoir du vin devant soi, une prostituée à son côté? D'ailleurs, qui t'a dit qu'elle étoit de lui, cette phrase? Tunius, Pacuvius, Catulle même, en avoient dit autant.

L'Auteur. Catulle?

La Lampe. Oui, Catulle. Si quelquefois il peignit la Volupté trop peu modeste, ce fut une erreur de son esprit. Son caractère ne descendit jamais un moment de la plus belle majesté; & le noble orgueil d'une ame vraiment républicaine, accompagnoit en lui un cœur peut-être trop tendre. César employa jusqu'à des soins pour le séduire. Catulle étoit homme & Romain. Il répondoit à César: « Je ne t'admire, ni » ne te crains, & je ne me soucie pas » plus de savoir si tu es un homme » blanc qu'un homme noir ». Cette tourbe des Poëtes étourneaux, qui volent où la richesse étale ses trésors, laissèrent mourir Catulle de misère, dans la crainte de secourir un homme qui avoit bravé le grand César.

Bavius fut, il est vrai, l'ami de mon père. Revenus des champs malheureux

de l'honneur, dans Rome, ne pouvant se consacrer à de plus utiles emplois, ils permirent aux Muses de caresser leur généreuse douleur. Le petit asthmathique de Virgile entendoit son voluptueux Mécène s'écrier avec ironie sur son lit de fleurs : « Voilà de belles & » sublimes pensées : ah ! que ne met- » on ce Mœvius à la tête de l'Empire »? Virgile s'en alloit faire un vers qu'il cousoit à un de ses Ouvrages; & toute la Cour rioit en entendant ce vers qui disoit : « Qui ne hait pas Bavius, per- » mis à lui d'aimer les vers de Mœ- » vius ». Voilà qui est bien spirituel! Mais c'est de ce petit ton des temps de lâcheté qu'on insulte à tous les talens assez vrais pour ne pas se déshonorer.

Enfin, tous les Poëtes de Cour se piquèrent d'une réplique de mon père; ils intéressèrent la gloire de l'Empire à leur vengeance. Mœvius fut descendu pardessous les bras dans un horrible cachot où il mourut. Après sa mort, Auguste me fit appeller plusieurs fois. J'avois sucé de trop bon lait, pour pardonner à Auguste. Il ne put rien

dire de moi, sinon que j'étois un homme franchement vertueux. Cette parole étoit digne d'un homme qui commençoit à penser, qu'on pouvoit être obliquement vertueux, après avoir pratiqué le vice avec franchise.

Bavius, indigné, se fit ouvrir les veines, & me fit venir. Je le trouvai dans son bain déjà teint de sang. = Ah! pourquoi, pourquoi, lui dis-je? croyez-vous que tout est perdu? = Oui, me dit-il. Je ne vois plus que la ressource de se corrompre, ou d'endurer les outrages des lâches: l'honneur est mort: ton père est mort...=. Ces paroles m'enflammèrent. Je portai un coup-d'œil sur le monde; je le ramenai avec le plus vigoureux sentiment du mépris. = Fais-moi ouvrir les veines, lui dis-je =. Nous expirâmes ensemble.

Et sois sûr, mon cher Maître, que dans ce siècle où nous vivons, c'est la même chose; qu'il n'y a de paix & d'aisance que pour le vice & la soumission; & que la créature quelconque qui voudra soutenir un caractère de grandeur, qui sera robuste comme la

Nature, qui craindra de nuire au foible, qui mépriſera le riche, & haïra cet eſprit univerſel d'envahiſſement & d'obliquité, ſois sûr qu'il ſera ſur la terre comme un grand arbre vigoureux; qu'il trouvera une hache pour le frapper au cœur, ou des inſectes pour le ronger dans ſes racines.

L'Auteur. Il eſt bien malheureux qu'il ne nous ſoit rien parvenu des Ouvrages de pareils hommes.

La Lampe. Comment peux-tu penſer que des Maîtres, intéreſſés à la ſoumiſſion, aient laiſſé ſubſiſter des leçons de liberté? Avec le ſoin empreſſé, vigilant, minutieux, qu'une femme prend pour cacher les traces de ſon adultère; avec le même ſoin, les Tyrans de Rome ſe fatiguèrent pour ſouffler tous les flambeaux qui auroient éclairé leur turpitude: la corruption circulant d'âge en âge, ce qui ſe ſeroit retrouvé des œuvres où reſpiroit l'antique majeſté de l'homme, n'étoit plus entendu. Les noms des Auteurs flétris depuis longtemps, faiſoient balancer les ames foibles; & l'Eſclave, qui vivoit ſous Conſtantin, auroit été effrayé de re-

trouver un Livre de Brutus ; il l'auroit jetté dans les flammes, ſans que l'autorité le lui commandât. Nous admirons, ſous la forme d'hommes, moins ce qui eſt bon que ce qui eſt conſacré. Oui, les réputations ſe font d'une manière ſi bizarre, que je ſuis ſouvent tentée de regarder comme honnêtes gens tous les perſonnages décriés par l'Hiſtoire ; & comme des fripons, au contraire, tous ceux qu'elle a vantés.

LA FOURMI.

APRÈS le fils de Mœvius, j'animai bien des corps dans toutes les eſpèces, après quoi je tombai dans celui d'une Fourmi.

L'Auteur. Excellent animal.

La Lampe. Je t'ai déjà fait entendre que les hommes n'ont donné des vertus aux animaux qu'en conſéquence de leurs vices; je ne veux te raconter ici que ma querelle avec une abeille.

Je trottois mon petit chemin dans un ſentier qui coupoit une prairie. La ſai-

ſon, la journée étoient charmantes & invitoient au travail. Je traînois ma proviſion depuis très-loin. La fatigue me fit arrêter à côté d'une fleur, ſur laquelle repoſoit cette abeille. Je fus indignée de voir une créature dormir de jour. = Holà ! ma belle abeille, belle abeille = ! Elle vint en bourdonnant ſe placer à côté de moi.

= N'avez-vous pas de honte, lui dis-je, de dormir à l'heure qu'il eſt ſur des fleurs ? fi ! quelle vie molle ! voilà vraiment une belle occupation ! & que deviendrez-vous ? Ecoutez-moi : je ſuis en poſſeſſion de prêcher l'activité, l'économie. Les vices ſont dangereux ſelon leurs effets. L'oiſiveté eſt le pire de tous ; & ſi l'on diſoit qu'il vaut mieux faire mal que de ne rien faire, j'y toperois. Celui qui fait mal peut corriger ; celui qui ne fait rien fait certainement un mal en ce qu'il ne fait rien. Le travail eſt le devoir de toutes les créatures, ma commère ; & il ne vous eſt pas permis de repoſer ainſi voluptueuſement =.

L'abeille me répondit : = Ma belle brunette, il n'eſt tel qu'un pareſſeux

pour prêcher le travail ; qu'un filou pour prêcher le gain à autrui. C'eſt pour ſon Saint qu'il prêche ! tandis que les autres ſe fatiguent, il jouit en repos de ce qu'il leur prend. Vous êtes vraiment une grande travailleuſe, vous. Si l'homme n'avoit pas travaillé avant vous, je crois que vous ſeriez bien à plaindre. Vous n'avez que la peine d'aller chercher le bled tout prêt ; & vous appellez cela travail ! Au moins, ſi je viens dans ces prés ſucer les ſucs des fleurs, mon ouvrage n'eſt pas borné à ces plaiſirs. Il faut que j'en faſſe quelque choſe avec induſtrie, avec ſoin. Mais vous, votre travail n'eſt que celui du filou, ma commère, ou de l'uſurier, eſpèce qui, avec des pas ſeulement, s'empare de l'induſtrie des autres.

Je ſais bien que vous donnez des leçons aux hommes ; ne prétendez pas pourtant en donner aux bêtes. Vous donnez aux hommes des leçons de dureté, d'avarice, qui ne nous conviendroient pas. Croyez-vous que j'ignore ce que vous avez fait dernièrement à

une pauvre cigale ? hélas ! elle mouroit de froid & de faim ; elle vous demandoit humblement de quoi lui sauver la vie. Son humiliation n'étoit-elle pas un assez grand châtiment de sa paresse ? Et puis, les gens vraiment charitables refusent-ils la vie à ceux même qui ne la méritent pas ?

Et vous, aussi dure que vous êtes foible, car tous les foibles sont durs, vous l'avez inhumainement refusée. Ce n'est pas tout : vous l'avez, avec une méchanceté noire, raillée, insultée. Il n'y a que des hommes pour vous louer d'un pareil trait. Allez, commère, remplissez vos magasins ; vivez bien sèche, bien triste, bien envieuse, bien orgueilleuse ; & ne vous flattez pas de valoir mieux qu'une abeille. Elle est plus laborieuse que vous ; elle travaille avec intelligence, elle a bon cœur. La seule chose qui vous déplaise en nous, c'est que nous soyions aussi vantées par l'homme. Il nous vante, parce qu'il nous vole. S'il ne gagnoit rien autour de nous, il nous mépriseroit. Mais vous, bégueules de Fourmis, il vous

vante, parce que vous êtes comme lui, envieuſes, avaricieuſes, ſans talent pour faire, ſans douceur ni charité =.

Je ne t'arrêterai pas plus long-temps ſur un animal auſſi mépriſable que la Fourmi; je terminai cette carrière ſous les pieds d'un homme.

L'Auteur. Dis-moi, ma Lampe, n'as-tu jamais eu de formes qui t'aient permis de connoître d'autres élémens que le nôtre?

La Lampe. Ah! je vais te parler d'un voyage que je fis en l'air. Mais j'étois homme, & je m'appellois Dédale.

L'Auteur. Eſt-il vrai que tu volas avec des aîles de cire?

La Lampe. Le conçois-tu, qu'on puiſſe voler avec des aîles de cire? Ce fut le peu de ſuccès de mon entrepriſe qui fit imaginer ces aîles par une comparaiſon ironique. Tu peux comprendre cette raillerie, puiſqu'il eſt vrai que le ſoleil fondroit plutôt de la cire ſur la terre qu'à une grande élévation.

J'avois des idées ambitieuſes de la

ſcience, un deſir vif d'étendre la carrière de l'homme. Je voulus tenter une voie qui pût m'élever au-deſſus de la terre, & faire voler mon nom dans tous les ſiècles. Je voyois bien les difficultés : mais je me dis, que ſi l'on ne levoit pas la pierre, on ne trouveroit pas l'écreviſſe qui eſt deſſous.

Si l'un te dit : J'ai travaillé & n'ai rien trouvé, ne crois point à ſon travail. Si un autre te dit : J'ai trouvé & n'ai point travaillé, ne crois point à ſa découverte. Mais crois-moi, quand je te dis que je travaillai long-temps & que je trouvai.

Que trouvai-je, hélas ! je ne tardai pas à comprendre que l'homme eſt ſavant tant qu'il court après la ſcience, & qu'il eſt ſot lorſqu'il penſe la poſſéder. Les hommes ſavent bien multiplier les branches de l'arbre de la ſcience ; mais ils ne ſavent pas lui donner des racines. Ils le plantent, comme il eſt dit, dans les ſables du déſert, où le moindre vent ſuffit pour le renverſer, parce qu'il eſt tout en branches, & qu'il n'a point une ſouche

assez robuste pour le soutenir. Le courage, le desir de vaincre une difficulté n'est pas la science ; elle consiste à connoître les bornes, & non pas à courir se briser contre elles.

Mon fils & moi, nous avions traversé un grand espace de mer sur les machines que j'avois inventées, lorsqu'à une certaine hauteur, nous entendîmes une voix qui effraya mon cher Icare : il cessa de se gouverner ; & j'eus la douleur de le voir descendre & s'engloutir dans les flots.

J'étois prêt à me précipiter avec lui, lorsque la même voix se fit entendre à mon oreille.

= A quoi penses-tu, homme, me disoit-elle ? penses-tu qu'il te soit permis de souiller d'autres demeures que la bauge qui t'est destinée ? Vous ressemblez tous à des aveugles à la fenêtre. Vous avez beau regarder, vous ne voyez rien, & ne laissez voir que votre infirmité avec la sottise de votre prétention. Votre esprit est, par une éternelle ordonnance, dévoué à l'aveuglement à l'égard des choses supérieures,

comme votre corps à ramper sur la vase du marais qui vous a vu naître, & qui doit essentiellement vous voir mourir.

Regarde là-bas cette fange, où tes frères se remuent : c'est-là que vous êtes couvés par un élément qu'il vous est aussi impossible de vaincre qu'au poussin de soulever sa coque sous le ventre de sa mère. Je l'ai soulevée, me diras-tu. Oui : mais il faut que tu retombes, & tu ne peux que nager dans ton premier chaos.

Cependant j'aime l'audace. Viens demander au Créateur des poumons dont le jeu te fasse couler à la surface des airs aussi légèrement que le poisson, des poumons qui puissent aspirer l'air enflammé qui sert de barrière à ton atmosphère ; viens te promener parmi les foudres, briser les courans des vents de ta poitrine, & marcher sur les magasins de la grêle & des frimats. Viens, de sphère en sphère, monter & descendre, respirer, te nourrir, commander par tout l'Univers. Mais si tu as un grand cœur, tu dois le

faire ſans machine. Ce n'eſt pas une grande gloire à un enfant, de marcher avec une liſière ; ni aux Monarques de la terre, de ſe ſervir d'inſtrumens qui les faſſent reſpecter.

Et moi je vous dis : Vous ſerez dans toute la vaſte éternité, lié à votre terre par un ombilic, à-peu-près comme vos enfans ſont tenus, par une liſière, à leur Nourrice : s'ils la quittent, ils tombent ; & la Nourrice les ramène dès qu'ils s'écartent.

Et parce que vous avez fait élever une machine, vous croyez avoir pris poſſeſſion de l'air ! Vous n'aviez qu'à ouvrir la main là-bas, vous auriez pris de l'air auſſi. Jetez une pierre, ou une baguette en l'air ; elle retombera toujours ſur ſa racine. Vos machines ſont celle de l'impotent, qui s'en ſert pour quitter ſon lit, & qui revient à ſon lit après avoir été juſqu'à la fenêtre : ou bien, quand vous avez élevé vos enfans ſur vos bras, & qu'ils ont pu ſaiſir un fruit au premier rameau, ils penſent qu'ils vont ſaiſir le fruit qui eſt au-deſſus, qu'ils

peuvent toucher la cime de l'arbre, & qu'il n'eſt rien de ſi aiſé que de prendre le ſoleil. Voilà l'image de vos inventions. Comme des Ixions, vous embraſſez des nues, & vous croyez jouir de la Divinité des airs.

Vous êtes, ſi vous le voulez, des enfans plus grands, qui, dans l'intervalle des écoles, s'amuſent à ramaſſer des cailloux & à bâtir. Les vieillards viennent, qui leur diſent : Détruiſez. Quand les enfans bâtiſſent, c'eſt deſtruction ; quand les vieillards détruiſent, ils édifient réellement.

Retourne dire à tes frères que vous aurez toujours la vérité derrière le dos, & toujours l'erreur & l'orgueil devant vous. S'ils te diſent qu'ils cherchent la vérité, dis-leur qu'on ne peut chercher ce qu'on ne connoît pas. La vérité, c'eſt la lumière : la lumière ne peut vous convenir ; c'eſt la nuit qu'il faut aux hiboux : la lumière vous aveugleroit plus fort que vos ténèbres ; & la preuve, c'eſt que quand vous en attrapez une parcelle, vous dégénérez, vous prenez des vices nouveaux, qui

vous replongent enfin dans votre premier chaos de préjugés & d'erreurs. Nulle Puiſſance ne peut changer les loix de la Nature ; & vous n'habiterez les régions de l'air que quand vous aurez été délivrés du cercueil dont la Nature vous a chargé le dos, en vous envoyant ſur vos marais ==.

Voilà ce que me dit cette voix inconnue ; & je t'aſſure, qu'après ma première tentative, je me trouvois très-peu diſpoſé à en faire de nouvelles : mais, mon cher Maître, il eſt temps que tu dormes. Bon ſoir.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA PETITE MAISON (1).

MÉLITE vivoit familièrement avec les hommes ; & il n'y avoit que les bonnes gens, ou ſes amis intimes, qui ne la ſoupçonnaſſent pas de galanterie. Son air, ſes propos légers, ſes manières libres établiſſoient aſſez cette prévention. Le Marquis de Trémicour avoit envie de l'engager, & s'étoit

(1) Ce Conte fut imprimé il y a vingt-cinq ans, & fut généralement goûté. Quoiqu'il ait été réimprimé plus d'une fois, il en exiſte à peine quelques exemplaires. On croit devoir le placer dans cette Collection, pour le conſerver.

flatté d'y réuſſir aiſément. C'eſt un homme qui doit attendre plus qu'un autre du caprice des femmes. Il eſt magnifique, généreux, plein d'eſprit & de goût; & peu d'hommes peuvent ſe vanter, à juſte titre, de l'égaler en agrémens. Malgré tant d'avantages, Mélite lui réſiſtoit; il ne concevoit pas cette bizarrerie. Elle lui diſoit qu'elle étoit vertueuſe, & il répondoit qu'il connoiſſoit la vertu des femmes. C'étoit entr'eux une guerre continuelle, à ce ſujet. Enfin, le Marquis la défia de venir dans ſa *Petite-Maiſon*. Elle répondit qu'elle y viendroit; & que là, ni ailleurs, il ne lui paroîtroit redoutable. Ils firent une gageure, & elle y alla. (Elle ne ſavoit pas ce que c'étoit que cette petite Maiſon; elle n'en connoiſſoit même aucune que de nom). Nul lieu dans Paris ni dans l'Europe, n'eſt ni auſſi galant, ni auſſi ingénieux: il faut l'y ſuivre avec le Marquis, & voir comment elle ſe tirera d'affaire avec lui.

Cette Maiſon unique eſt ſur les bords de la Seine. Une avenue, conduiſant à une patte d'oie, amène à la porte d'une

jolie avant-cour tapiſſée de verdure, & qui de droite & de gauche communique à des baſſes-cours diſtribuées avec ſymmétrie, dans leſquelles on trouve une ménagerie peuplée d'animaux rares & familiers; une jolie laiterie ornée de marbres, de coquillages, & où des eaux abondantes & pures tempèrent la chaleur du jour. On y trouve auſſi tout ce que l'entretien & la propreté des équipages, de même que les approviſionnemens d'une vie délicate & ſenſuelle, peuvent demander.

Dans l'autre baſſe-cour ſont placés une écurie double, un joli manége, & un chenil où ſont renfermés des chiens de toute eſpèce.

Tous ces bâtimens ſont contenus dans des murs de face d'une décoration ſimple, qui tiennent plus de la Nature que de l'Art, & repréſentent le caractère paſtoral & champêtre. Des percées, ingénieuſement ménagées, laiſſent appercevoir des vergers & des potagers conſtamment variés; & tous ces objets attirent ſi ſingulièrement les regards, qu'on eſt impatient de les ad-

mirer tour-à-tour. Mélite avoit cette impatience ; mais elle voulut d'abord parcourir les beautés qui la frappoient, de plus près. Trémicour brûloit de la conduire dans les appartemens; c'étoit-là qu'il pouvoit lui expliquer sa flamme: sa curiosité lui étoit déjà importune ; les louanges même qu'elle donnoit à son goût, ne le touchoient point; il y répondoit avec beaucoup de distraction. C'étoit pour la première fois que sa petite Maison lui étoit moins chère que les objets qu'il y conduisoit. Mélite remarquoit sa contenance, & en triomphoit ; la curiosité l'eût seule engagée à tout voir : mais elle y pouvoit mettre de la malice, & ce second motif valoit bien l'autre pour s'y entêter. C'étoit ici une question qu'elle faisoit, là un compliment, & par-tout des exclamations. = En vérité, disoit-elle, voilà qui est ingénieux au possible ; cela est charmant, je n'ai rien vu. . . . = Oh ! les appartemens sont bien plus singuliers, répondoit-il ; vous allez voir ; ne voulez-vous pas entrer ? = Dans un moment, reprenoit-elle ; ceci a bien son prix : il faut tout

parcourir ; il y a là quelque chose que nous n'avons pas vu : allons, Trémicour, point d'impatience. = Je n'en ai point, Madame, dit-il un peu piqué ; c'est pour votre intérêt que je parle ; vous vous fatiguerez ici à marcher, & vous ne pourrez plus. . . . . = Oh ! vous me pardonnerez, dit-elle avec un ton railleur ; je suis venue ici uniquement pour marcher, & je sens mes forces =

Il fallut qu'il essuyât cet entêtement jusqu'au bout ; il dura plus d'un quart-d'heure. Heureusement il parvint à y soupçonner du caprice, sans quoi je crois qu'il l'auroit plantée-là. Il la conduisoit par la main, & toujours il la tiroit vers la Maison. Trois ou quatre fois de suite elle eut la méchanceté de se laisser entraîner jusqu'à un certain point ; elle faisoit quelques pas, & elle revenoit pour examiner encore ce qu'elle avoit déjà examiné : il l'entraînoit toujours ; il paroissoit marcher sur des épines ; elle en rioit intérieurement, & lui donnoit de ces regards qui, par un artifice unique, disent : Je me plais à vous désespérer, en pa-

roiſſant ſolliciter la complaiſance. A la fin une vivacité échappa à Trémicour; elle feignit de ne le trouver pas bon, & lui dit qu'il étoit inſupportable. = C'eſt vous-même qui l'êtes, répondit-il; vous m'avez promis que vous verriez tout, & nous reſtons ici. J'aime mes appartemens, & je veux que vous les voyiez. = Eh bien, Monſieur, il n'y a qu'à les voir, il ne faut point de querelle pour cela. Bon Dieu, que vous êtes prompt! . . . =.

Le ſon de voix & le regard qui l'accompagnoit, étoient ſi doux, qu'il ſentit augmenter le défaut qu'on lui reprochoit = Oui, dit-il, je ſuis prompt, je compte les momens. Nous venons ici avec des conventions qui m'en font une excuſe; vous les avez donc oubliées? . . . = Il n'y a point d'oubli à cela, répondit-elle en marchant: au contraire, je ſuis plus dans mon rôle que vous; vous m'avez dit que votre Maiſon me ſéduiroit, j'ai parié qu'elle ne me ſéduiroit pas. Croyez-vous que me livrer à tous ſes charmes, ſoit mériter le reproche d'infidélité = ?

Trémicour alloit répondre, mais ils

étoient alors au milieu de la cour principale; & une exclamation qu'arracha à Mélite le simple coup-d'œil qu'elle y donna, ne lui en laissa pas le temps. Cette cour, quoique peu spacieuse, annonce le goût de l'Architecte. Elle est entourée de murailles revêtues de palissades odoriférentes, assez élevées pour rendre le corps-de-logis plus solitaire, mais élaguées de manière qu'elles ne peuvent nuire à la salubrité de l'air que l'Amour semble y porter. Il fallut encore que Trémicour dévorât ces complimens importuns, que Mélite lui prodiguoit. Enfin, ils arrivèrent au bas d'un perron qui conduit à un vestibule assez grand, d'où le Marquis renvoya les Valets au commun, par un signe. Il la fit passer tout de suite dans un sallon donnant sur le jardin, & qui n'a rien d'égal dans l'Univers. Il s'apperçut de la surprise de Mélite, & lui permit alors d'admirer. En effet, ce sallon est si voluptueux, qu'on y prend des idées de tendresse en croyant seulement en prêter au Maître à qui il appartient. Il est de forme circulaire, voûté en calotte, peinte par *Hallé*; les lambris

lambris ſont imprimés couleur de lilas, & enferment de très-belles glaces ; les deſſus de porte, peints par le même, repréſentent des ſujets galans. La ſculpture y eſt diſtribuée avec goût, & ſa beauté eſt encore relevée par l'éclat de l'or. Les étoffes ſont aſſorties à la couleur du lambris. En un mot, *le Carpentier* n'auroit rien ordonné de plus agréable & de plus parfait.

Le jour finiſſoit ; un Nègre vint allumer trente bougies que portoient un luſtre & des girandoles de porcelaine de Sèvre, artiſtement arrangées, & armées de ſupports de bronze doré. Ce nouvel éclat de lumière, qui reflétoit dans les glaces, fit paroître le lieu plus grand, & répéta à Trémicour l'objet de ſes impatiens deſirs.

Mélite, frappée de ce coup-d'œil, commença à admirer ſérieuſement, & à perdre l'envie de faire des malices à Trémicour. Comme elle avoit vécu ſans coquetterie & ſans Amans, elle avoit mis à s'inſtruire, le temps que les autres femmes mettent à aimer & à tromper ; & elle avoit réellement du goût & des connoiſſances. Elle appré-

cioit d'un coup-d'œil le talent des plus fameux Artiſtes ; & eux-mêmes devoient, à ſon eſtime pour les chefs-d'œuvre, cette immortalité que tant de femmes leur empêchent ſouvent de mériter par leur amour pour les riens. Elle vanta la légèreté du ciſeau de l'ingénieux *Pineau*, qui avoit préſidé à la ſculpture. Elle admira les talens de *Dandrillon* (1), qui avoit employé toute ſon indnſtrie à ménager les fineſſes les plus imperceptibles de la menuiſerie & de la ſculpture. Mais ſur-tout, perdant de vue les importunités auxquelles elle s'expoſoit de la part de Trémiçour en lui donnant de la vanité, elle lui prodigua les louanges qu'il méritoit par ſon goût & ſon choix. = Voilà qui me plaît, lui dit-elle ; voilà comme j'aime qu'on emploie les avantages de la fortune : ce n'eſt plus une petite Maiſon, c'eſt le temple du génie & du goût. . . .

(1) Peintre qui a trouvé le ſecret de peindre les lambris ſans odeur, & d'appliquer l'or ſur la ſculpture ſans blanc d'apprêt.

= C'eſt ainſi que doit être l'aſyle de l'Amour, lui dit-il tendrement : ſans connoître ce Dieu, qui eût fait pour vous d'autres miracles, vous ſentez que pour l'inſpirer il faut du moins paroître inſpiré par lui. . . . = Je le penſe comme vous, reprit-elle ; mais pourquoi donc, à ce que j'ai ouï-dire, tant de petites maiſons décèlent-elles un ſi mauvais goût ? = C'eſt que ceux qui les poſsèdent deſirent ſans aimer, répondit-il ; c'eſt que l'Amour n'avoit pas arrêté que vous y viendriez un jour avec eux =.

Mélite écoutoit, & auroit écouté encore, ſi un baiſer appuyé ſur ſa main ne lui eût appris que Trémicour étoit venu-là pour ſe payer de toutes les choſes obligeantes qu'il trouveroit occaſion de lui dire. Elle ſe leva pour voir la ſuite des appartemens ; le Marquis, qui l'avoit vue ſi touchée des ſeules beautés du ſallon, & qui avoit mieux à lui montrer, eſpéra que des objets plus touchans la toucheroient davantage, & ſe garda bien de l'empêcher de courir à ſa deſtinée. Il lui

donna la main, & ils entrèrent à droite dans une chambre à coucher.

Cette pièce eſt de forme quarrée & à pans; un lit d'étoffe de Pékin jonquille, chamarrée des plus belles couleurs, eſt enfermé dans une niche placée en face d'une des croiſées qui donnent ſur le jardin : on n'a point oublié de placer des glaces dans les quatre angles. Cette pièce, d'ailleurs, eſt terminée en vouſſure qui contient, dans un cadre circulaire, un tableau où *Pierre* a peint, avec tout ſon art, Hercule dans les bras de Morphée, réveillé par l'Amour. Tous les lambris ſont imprimés couleur de ſoufre tendre. Le parquet eſt de marqueterie mêlée de bois d'amaranthe & de cèdre; les marbres, de bleu turquin. De jolis bronzes & des porcelaines ſont placés avec choix, & ſans confuſion, ſur des tables de marbre en conſole, diſtribuées au-deſſous des quatre glaces. Enfin, de jolis meubles de diverſes formes, & des formes les plus relatives aux idées par-tout exprimées dans cette maiſon, forcent les eſprits les

plus froids à ressentir un peu de cette volupté qu'ils annoncent.

Mélite n'osoit plus rien louer ; elle commençoit même à craindre de sentir. Elle ne dit que quelques mots, & Trémicour auroit pu s'en plaindre : mais il l'examinoit, & il avoit de bons yeux ; il l'eût même remerciée de son silence, s'il n'avoit su que des marques de reconnoissance sont une étourderie, tant qu'une femme peut désavouer les idées dont on la remercie. Elle entra dans une pièce suivante, & elle y trouva un autre écueil. Cette pièce est un boudoir, lieu qu'il est inutile de nommer à celle qui y entre, car l'esprit & le cœur y devinent de concert. Toutes les murailles en sont revêtues de glaces ; & les joints de celles-ci, masqués par des troncs d'arbres artificiels, mais sculptés, massés & feuillés avec un art admirable. Ces arbres sont disposés de manière qu'ils semblent former un quinconce : ils sont jonchés de fleurs & chargés de girandoles, dont les bougies procurent une lumière graduée dans les glaces, par le soin qu'on a pris, dans le fond de la pièce,

d'étendre des gazes plus ou moins ſerrées ſur ces corps tranſparens ; magie qui s'accorde ſi bien avec l'effet de l'optique, que l'on croit être dans un boſquet naturel, éclairé par le ſecours de l'art. La niche où eſt placée l'ottomane, eſpèce de lit de repos qui poſe ſur un parquet de bois de roſes à compartimens, eſt enrichie de crépines d'or, mêlées de verd, & garnie de couſſins de différens calibres ; tout le pourtour, & le plafond de cette niche, ſont auſſi revêtus de glaces. Enfin, la menuiſerie & la ſculpture en ſont peintes d'une couleur aſſortie aux différens objets qu'elles repréſentent : & cette couleur a encore été appliquée par *Dandrillon*, de manière qu'elle exhale la violette, le jaſmin & la roſe. Toute cette décoration eſt poſée ſur une cloiſon qui a peu d'épaiſſeur, & autour de laquelle règne un corridor aſſez ſpacieux, dans lequel le Marquis avoit placé des Muſiciens.

Mélite étoit ravie en extaſe. Depuis plus d'un quart-d'heure qu'elle parcouroit ce boudoir, ſa langue étoit muette, mais ſon cœur ne ſe taiſoit

pas. Il murmuroit en ſecret contre des hommes qui mettent à contribution tous les talens, pour exprimer un ſentiment dont ils ſont ſi peu capables. Elle faiſoit ſur cela les plus ſages réflexions ; mais c'étoient, pour ainſi dire, des ſecrets que l'eſprit dépoſoit dans le fond du cœur, & qui devoient bientôt s'y perdre. Trémicour les y alloit chercher par ſes regards perçans, & les détruiſoit par ſes ſoupirs. Il n'étoit plus cet homme à qui elle croyoit pouvoir reprocher ce contraſte monſtrueux ; elle l'avoit changé, & elle avoit fait plus que l'Amour. Il ne parloit pas : mais ſes regards étoient des ſermens. Mélite doutoit de ſa ſincérité ; mais elle voyoit du moins qu'il ſavoit bien feindre, & elle ſentoit que cet art dangereux expoſe à tout dans un lieu charmant. Pour ſe diſtraire de cette idée, elle s'éloigna un peu de lui & s'approcha d'une des glaces, feignant de remettre une épingle à ſa coiffure. Trémicour ſe placa devant la glace qui étoit vis-à-vis ; & par cet artifice, pouvant la regarder encore plus tendrement ſans

qu'elle fût obligée de détourner les yeux, il se trouva que c'étoit un piége qu'elle s'étoit tendu à elle même. Elle fit encore cette réflexion ; & voulant en détruire la cause, s'imaginant le pouvoir, elle crut y réussir en faisant des plaisanteries à Trémicour. = Eh bien, lui dit-elle, cesserez vous de me regarder ? à la fin, cela m'impatiente =. Il vola vers elle. = Vous avez donc bien de la haine pour moi, répondit-il ? Ah ! Marquise, un peu moins d'injustice pour un homme qui n'a pas besoin de vous déplaire pour être convaincu de son malheur..... = Voyez comme il est modeste, s'écria-t-elle !... = Oui, modeste & malheureux, poursuivit-il ; ce que je sens m'apprend à craindre, & ce que je crains m'apprend à craindre encore : je vous adore, & n'en suis pas plus rassuré. ... =. Mélite plaisanta encore : mais avec quelle maladresse elle déguisa le motif qui l'y portoit ! Trémicour lui avoit pris la main, & elle ne songeoit plus à la retirer. Il crut pouvoir la serrer un peu ; elle s'en plaignit, & lui demanda

s'il vouloit l'estropier. = Ah ! Madame, dit-il en feignant de se désespérer, je vous demande mille pardons ; je n'ai pas cru qu'on pût estropier si aisément. L'air qu'il venoit de prendre la désarma ; il vit que le moment étoit décisif, il fit un signal, & à l'instant les Musiciens placés dans le corridor, firent entendre un concert charmant : le concert la déconcerta ; elle n'écouta qu'un instant ; & voulant s'éloigner d'un lieu devenu redoutable, elle marcha & entra d'elle-même dans une nouvelle pièce plus délicieuse que tout ce qu'elle avoit vu encore. Trémicour eût pu profiter de son extase, & fermer la porte sans qu'elle s'en aperçût, pour la forcer à l'écouter ; mais il vouloit devoir les progrès de la victoire aux progrès du plaisir.

Cette nouvelle pièce est un appartement de bains. Le marbre, les porcelaines, les mousselines, rien n'y a été épargné. Les lambris sont chargés d'arabesques exécutés par *Perot* sur les dessins de *Gilot*, & contenus dans des compartimens distribués avec beaucoup de goût ; des plantes maritimes

montées en bronze, par *Caffieri*; des pagodes, des cryſtaux & des coquillages entremêlés avec intelligence, décorent cette ſalle dans laquelle ſont placées deux niches, dont l'une eſt occupée par une baignoire, l'autre par un lit de mouſſeline des Indes, brodée & ornée de glands en chaînettes. A côté eſt un cabinet de toilette, dont les lambris ont été peints par *Huet*, qui y a repréſenté des fruits, des fleurs & des oiſeaux étrangers, entremêlés de guirlandes & de médaillons dans leſquels *Boucher* a peint en camayeux, de petits ſujets galans, ainſi que dans les deſſus de porte. On n'y a point oublié une toilette d'argent par *Germain*. Des fleurs naturelles rempliſſent des jattes de porcelaine gros bleu, rehauſſées d'or; des meubles garnis d'étoffes de la même couleur, & dont les bois ſont d'aventurine appliquée par *Martin*, achèvent de rendre cet appartement digne d'enchanter des Fées : cette pièce eſt terminée, dans ſa partie ſupérieure, par une corniche d'un profil élégant, ſurmontée d'une campane de ſculpture

dorée, qui sert de bordure à une calotte surbaissée, contenant une mosaïque en or, & entremêlée de fleurs peintes par *Bachelier*.

Mélite ne tint point à tant de prodiges ; elle se sentit, pour ainsi dire, suffoquée, & fut obligée de s'asseoir. = Je n'y tiens plus, dit-elle, cela est trop beau; il n'y a rien de comparable sur la terre. . . =. Le son de voix exprimoit un trouble secret. Trémicour sentit qu'elle s'attendrissoit ; mais en homme adroit, il avoit pris la résolution de ne plus paroître parler sérieusement. Il se contenta de badiner avec un cœur qui pouvoit encore se dédire. = Vous ne le pensiez pas, lui dit-il, & c'est ainsi qu'on éprouve qu'il ne faut jurer de rien. Je savois bien que tout cela vous charmeroit, mais les femmes veulent toujours douter. = Oh ! je ne doute plus, reprit-elle, je confesse que tout cela est divin & m'enchante. (Il s'approcha d'elle sans affectation). = Avouez, reprit-il, que voilà une petite Maison bien nommée ; si vous m'avez reproché de ne pas sentir l'Amour, vous conviendrez du

moins que tant de choſes capables de l'inſpirer, doivent faire beaucoup d'honneur à mon imagination : Je ſuis perſuadé même que vous ne concevez plus comment on peut avoir tout-à-la-fois des idées ſi tendres & un cœur ſi peu ſenſible : n'eſt-il pas vrai que vous penſez cela ? = Il pourroit en être quelque choſe, répondit-elle, en ſouriant. = Eh bien, reprit-il, je vous proteſte que vous jugez mal de moi ; je vous le dis à préſent ſans intérêt, car je vois bien qu'avec un cœur cent fois plus tendre que vous ne m'en croyez un indifférent, je ne vous toucherois pas : mais il eſt certain que je ſuis plus capable que perſonne d'amour & de conſtance. Notre jargon, nos amis, nos maiſons, notre train, nous donnent un air de légèreté & de perfidie, & une femme raiſonnable nous juge ſur ces dehors; nous contribuons nous-mêmes volontairement à cette réputation, parce que le préjugé général ayant attaché à notre état cet air d'inconſtance & de coquetterie, il faut que nous le prenions : mais, croyez-moi, la frivolité ni le plaiſir même ne nous emportent pas toujours ; il eſt des

objets faits pour nous arrêter, & pour nous ramener au vrai ; & quand nous venons à les rencontrer, nous sommes, & plus amoureux, & plus constans que d'autres.... Mais vous êtes distraite ! à quoi rêvez-vous ? = A cette musique, reprit-elle ; j'ai cru la fuir, & de loin elle en est plus touchante. (Quel aveu !) = C'est l'amour qui vous poursuit, répondit Trémicour, mais il ne sait pas à qui il a affaire ; bientôt cette musique ne sera que du bruit. = Cela est bien certain, reprit-elle, mais enfin à présent elle me dérange... Sortons, je veux voir les jardins.... Trémicour obéit encore. Sa docilité n'étoit pas un sacrifice. Quel aveu, quelle faveur même vaut pour un Amant, l'embarras dont il jouissoit ! Il se contenta de lui faire voir en passant une autre pièce commune à l'appartement des bains & à celui d'habitation. C'est un cabinet d'aisance garni d'une cuvette de marbre à soupape, revêtue de marqueterie de bois odoriferent, enfermée dans une niche de charmille feinte, ainsi qu'on l'a imité sur toutes les murailles de cette pièce, & qui se réunit en berceau dans la courbure du

plafond, dont l'eſpace du milieu laiſſe voir un ciel peuplé d'oiſeaux. Des urnes, des porcelaines remplies d'odeurs, ſont placées artiſtement ſur des piédouches: les armoires maſquées par l'art de la Peinture, contiennent des cryſtaux, des vaſes, & tous les uſtenſiles néceſſaires à l'uſage de cette pièce. Ils traverſèrent enſuite une garde-robe, où l'on a pratiqué un eſcalier dérobé qui conduit à des entre-ſols deſtinés au myſtère. Cette garde-robe dégage dans le veſtibule. Mélite & le Marquis repaſſèrent par le ſallon; il ouvrit la porte du jardin: mais quelle fut la ſurpriſe de Mélite d'appercevoir un jardin amphithéâtralement diſpoſé, éclairé par deux mille lampions! La verdure étoit encore belle, & la lumière lui prêtoit un nouvel éclat. Pluſieurs jets d'eau & différentes nappes rapprochés avec art, réfléchiſſoient les illuminations. *Tremblin*, chargé de cette entrepriſe, avoit gradué ces lumières, en plaçant des terrines ſur les devants, & ſeulement des lampions de différentes groſſeurs dans les parties éloignées. A l'extrémité des principales allées, il avoit diſpoſé des tranſparens,

dont les différens aſpects invitoient à s'en approcher. Mélite fut enchantée, & ne s'exprima pendant un quart-d'heure que par des cris d'admiration. Quelques inſtrumens champêtres firent entendre des fanfares, ſans ſe montrer ; plus loin, une voix chantoit quelqu'ariette d'*Iſſé* : là, une grotte charmante faiſoit bondir des eaux avec impétuoſité ; ici une caſcade ruiſſeloit & produiſoit un murmure attendriſſant. Dans des boſquets divers, mille jeux variés s'offroient pour les plaiſirs & pour l'amour : d'aſſez belles ſalles de verdure annonçoient un amphithéâtre, une ſalle de bal, & un concert; des parterres émaillés de fleurs, des boulingrins, des gradins de gazon, des vaſes de fonte & des figures de marbre, marquoient les limites & les angles de chaque carrefour du jardin, qu'une très-grande lumière, puis ménagée, puis plus ſombre, varioit à l'infini. Trémicourne marquant aucun deſſein, & affectant même, comme je l'ai dit, de montrer moins d'ardeur qu'il n'en avoit, conduiſit Mélite dans une allée ſinueuſe, qui lui fit craindre intérieurement quelque ſurpriſe : en effet, cette allée tracée par

une courbure subite, ne présentoit plus que des ténèbres. Elle n'eût pas craint d'y entrer, si elle se fût senti indifférente; mais le trouble secret qu'elle éprouvoit, lui rendoit tout à craindre. Elle parut toute effrayée, & sa frayeur redoubla par le bruit d'une artillerie précipitée. Trémicour, qui savoit apprécier l'avantage que donne à un homme, en toute occasion, la frayeur d'une femme, la reçut & la serra vivement dans ses bras au mouvement qu'elle fit. Elle alloit s'en dégager avec une vivacité égale, lorsque l'éclat subit d'un feu d'artifice, lui montra dans les yeux du téméraire l'amour le plus tendre & le plus soumis. Elle fut un moment immobile, c'est à-dire, attendrie; ce moment ne fut pas aussi court que l'eût été celui qui eût suffi pour s'arracher de ses bras, si elle l'avoit haï, & Trémicour put croire qu'elle avoit, non hésité, mais oublié de s'en arracher. Ce joli feu avoit été préparé par *Carle Ruggieri* : il étoit mêlé de transparens de couleurs variées, qui, se mêlant avec les eaux jaillissantes du bosquet où se donnoit cette fête, formoient un coup d'œil ravissant.

Tout ce spectacle, tous ces prodiges prêtoient un si grand charme à un homme qui lui-même en avoit beaucoup; des regards amoureux, des soupirs enflammés s'accordoient si bien avec le miracle de la nature & de l'art, que Mélite, déjà émue, fut obligée d'entendre l'oracle qu'ils faisoient parler au fond de son cœur. Elle écouta cette voix puissante, & elle entendit l'arrêt de sa défaite. Le trouble la saisit. Le trouble est d'abord plus puissant que l'amour. Elle voulut fuir... =. Allons, dit-elle, voilà qui est charmant; mais il faut partir. Je suis attendue.... = Trémicour vit qu'il ne falloit pas la combattre, mais il ne douta pas de pouvoir la tromper: il avoit réussi vingt fois en cédant. Il la pressa légèrement de rester, elle ne voulut point; elle marchoit même fort vîte: mais sa voix étoit émue, ses discours n'étoient pas suivis, & une abondance extrême de monosyllabes prouvoit qu'en fuyant elle s'occupoit des objets de sa fuite. = J'espère du moins, lui dit il, que vous daignerez donner un coup-d'œil à l'appartement qui est à gauche du sallon.... = Il n'est certai-

nement pas plus beau que tout ce que j'ai vu, dit-elle, & je suis pressée de partir. = C'est tout autre goût, reprit-il; & comme vous ne reviendrez plus ici, je serois charmé... =. Non, dit-elle, dispensez-m'en; vous me direz comment il est, & ce sera la même chose. = J'y consentirois, reprit-il; mais nous voilà arrivés, c'est un instant: vous ne pouvez pas être si pressée! D'ailleurs vous m'avez promis de tout voir, & si je ne me trompe, vous vous reprocheriez de n'avoir pas gagné légitimement la gageure. =. Il le faut donc, dit-elle: allons, Monsieur, vous pourriez bien en effet vous vanter de n'avoir perdu qu'à demi.... =. Ils étoient déjà dans le sallon; Trémicour en ouvrit une des portes, & elle entra d'elle-même dans un cabinet de jeu. Ce cabinet donne sur le jardin, les fenêtres en étoient ouvertes. Mélite s'en approcha, après avoir donné quelques coups-d'œil à l'appartement, & revit, peut-être avec plaisir, un lieu d'où elle venoit de s'arracher. = Avouez, lui dit-il méchamment, que ce coup-d'œil est très-agréable: voilà l'endroit où nous étions tout à l'heure =.

Ce mot la fit rêver. = Je ne conçois pas, reprit-il, comment vous ne vous y êtes pas arrêtée plus long-temps? Toutes les femmes qui s'y sont trouvées, ne pouvoient plus en sortir. = C'est qu'elles avoient d'autres raisons que moi pour y rester, répondit Mélite. = Vous me l'avez prouvé, lui dit-il.... Faites, du moins, plus d'honneur à cette pièce, que vous n'en avez fait au bosquet; daignez la considérer =. Elle abandonna alors la fenêtre; elle tourna la tête, & bientôt la surprise fit l'attention. Ce cabinet est revêtu de laque du plus beau la Chine; les meubles en sont de même matière, revêtus d'étoffe des Indes brodée: les girandoles sont de cryſtal de roche, & jouent avec les plus belles porcelaines de Saxe & du Japon, placées avec art sur des culs-de-lampe dorés d'or couleur. Mélite considéra quelques figures de porcelaine; le Marquis la conjura de les accepter: elle refusa, mais avec cet air de ménagement qui laisse à un homme tout le plaisir d'avoir offert. Il ne crut pas devoir insister, & il lui fit connoître qu'il savoit qu'on ne doit point aspirer à faire accepter,

le jour qu'on s'eſt vanté de plaire. Cette pièce a deux ou trois portes. L'une entre dans un joli petit cabinet faiſant pendant au boudoir ; l'autre dans une ſalle à manger, précédée d'un buffet, qui dégage dans le veſtibule. Le cabinet deſtiné à prendre le café n'a pas été plus négligé que le reſte de la maiſon : les lambris en ſont peints en verd d'eau, parſemés de ſujets pittoreſques, rehauſſés d'or. On y trouve quantité de corbeilles remplies de fleurs d'Italie ; & les meubles en ſont de moëre brodée en chaînettes.

Mélite s'oubliant de plus en plus, s'étoit aſſiſe, & faiſoit des queſtions. Elle repaſſoit tout ce qu'elle avoit vu, & demandoit le prix des choſes, le nom des Artiſtes & des ouvriers. Trémicour répondoit à toutes ſes queſtions, & ne paroiſſoit pas avoir à lui en faire. Elle le louoit, vantoit ſon goût, ſa magnificence, & il la remercioit comme un homme à qui on ne riſque rien de rendre juſtice. L'artifice étoit ſi bien caché, que Mélite s'affectant de plus en plus, & ne conſidérant bientôt tout ce qui la frappoit que du côté du génie & du

goût, oublia réellement qu'elle étoit dans une *petite Maison*, & qu'elle y étoit avec un homme qui avoit parié de la séduire par ces mêmes choses qu'elle contemploit avec si peu de précaution, & qu'elle louoit avec tant de franchise. Trémicour profita d'un moment d'extase pour la faire sortir de ce cabinet. = Tout cela est réellement très-beau, lui dit-il, & j'en conviens; mais il reste quelque chose à vous montrer qui vous surprendra peut être davantage. = J'ai de la peine à le croire, répondit-elle; mais après les gradations que j'ai vues, rien n'est impossible, & il faut tout voir = (Cette sécurité est naturelle, & ne surprendra que ceux qui doutent de tout par ignorance ou par insensibilité.)

Mélite se leva, & suivit Trémicour. C'étoit dans la salle à manger qu'il la conduisoit. Elle fut frappée d'y trouver un souper servi, & s'arrêta à la porte. = Qu'est-ce donc, s'écria-t-elle? je vous ai dit qu'il falloit que je partisse. Vous ne m'avez pas ordonné de m'en souvenir, repondit-il; & d'ailleurs il est très-tard, vous devez être fatiguée, & puis-

qu'il faut que vous soupiez, vous me ferez bien l'honneur de m'accorder la préférence, à présent que vous voyez que vous le pouvez avec si peu de risque. = Mais où sont donc les domestiques, reprit-elle? pourquoi cet air de mystère? = Il n'en entre jamais ici, répondit-il; & j'ai pensé qu'aujourd'hui il étoit encore plus prudent de les bannir: ce sont des bavards; ils vous feroient une réputation, & je vous respecte trop.... = Le respect est singulier, poursuivit-elle; je ne savois pas que j'eusse plus à craindre de leurs regards que de leurs idées =. Trémicour sentit qu'elle n'étoit pas la dupe du paradoxe. = Vous raisonnez mieux que moi, lui dit il, & vous m'apprenez que le mieux est l'ennemi du bien: malheureusement ils sont renvoyés, & il n'y a plus de remède =. L'imposture succédoit au paradoxe, & cela étoit visible; mais quand on a l'esprit troublé, ce sont souvent les choses frappantes qui ne frappent pas. Mélite n'insista donc point. Elle s'assit avec beaucoup de distraction, en considérant un tour placé dans un des arrondissemens de cette salle, par lequel

on ſervoit, aux ſignes que Trémicour faiſoit.

Elle mangea peu & ne voulut boire que de l'eau. Elle étoit diſtraite, rêveuſe, triſte. Ce n'étoit plus cet enchantement, ces exclamations par leſquelles ſon attendriſſement avoit commencé à ſe ſignaler. Elle étoit maintenant plus occupée de ſon état, que des choſes qui le cauſoient. Trémicour, animé par ſon ſilence, lui diſoit les choſes les plus ſpirituelles (nous avons de l'eſprit auprès des femmes, à proportion que nous le leur faiſons perdre); elle ſourioit & ne répondoit pas. Il l'attendoit au deſſert. Lorſque le moment en fut arrivé, la table ſe précipita dans les cuiſines qui étoient pratiquées dans les ſouterreins; & de l'étage ſupérieur elle en vit deſcendre une autre qui remplit ſubitement l'ouverture inſtantanée faite au premier plancher, & qui étoit néanmoins garantie par une baluſtrade de fer doré. Ce prodige, incroyable pour elle, l'invita inſenſiblement à conſidérer la beauté & les ornemens du lieu où il étoit offert à ſon admiration. Elle vit des murs revêtus de ſtuc de couleurs va-

riées à l'infini, lesquelles ont été appliquées par le célèbre *Clerici*. Les compartimens contiennent des bas-reliefs de même matière, sculptés par le fameux *Falconet*, qui y a représenté les fêtes de Comus & de Bacchus. *Vassé* a fait les trophées qui ornent les pilastres de la décoration. Ces trophées désignent la chasse, la pêche, les plaisirs de la table, ceux de l'amour, &c. (De chacun d'eux, au nombre de douze, sortent autant de torchières portant des girandoles à six branches, qui rendent ce lieu éblouissant, lorsqu'il est éclairé).

Mélite, quoique frappée, ne donnoit que des coups-d'œil, & ramenoit bientôt ses yeux sur son assiette. Elle n'avoit pas regardé Trémicour deux fois, & n'avoit pas prononcé vingt paroles. Mais Trémicour ne cessoit de la regarder, & lisoit encore mieux dans son cœur que dans ses yeux. Ses pensées délicieuses lui causoient une émotion, dont le son agité de sa voix étoit l'interprète. Mélite l'écoutoit, & l'écoutoit d'autant plus qu'elle le regardoit moins. L'impression que faisoit sur ses sens cette voix agitée, l'invitoit

l'invitoit à porter les yeux sur celui en qui elle exprimoit tant d'amour. C'étoit pour la première fois que l'amour s'offroit à elle avec son caractère: non qu'elle n'eût jamais été attaquée; elle l'avoit été cent fois: mais des soins, des empressemens ne sont pas l'amour, quand l'objet ne plaît pas; d'ailleurs ces soins & ces empressemens marquent des desseins, & une femme raisonnable s'est accoutumée de bonne heure à s'en défier. Ce qui la séduisoit ici, c'étoit l'inaction de Trémicour, en exprimant tant de tendresse; rien ne l'avertissoit de se défendre: on ne l'attaquoit point; on l'adoroit, & on se taisoit. Elle rêva à tout cela, & Trémicour fut regardé. Ce regard étoit si ingénu qu'il devenoit un signal; il en profita pour lui demander une chanson. Elle avoit la voix charmante, mais elle refusa. Il vit que la séduction n'étoit encore que momentanée, & il ne se plaignit que par un soupir. Il chanta lui-même; il voulut lui prouver que ses rigueurs étoient des loix auxquelles le grand amour lui donnoit la force d'obéir sans contrainte. Il parodia ces pa-

roles si connues de *Quinault*, dans *Armide*:

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier donné par la victoire,
De tous les biens fût le plus précieux:
Tout l'éclat dont brille la gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?

Je n'ai pas eu les paroles qu'il suppléa à celles-là; mais elles renfermoient en termes ingénieux l'abjuration de l'inconstance & le serment d'aimer toujours. Mélite parut touchée, & cependant fit une petite grimace. = Vous en doutez, lui dit-il, & en effet je n'ai pas mérité de vous persuader. Je ne vous ai attirée ici que par mes étourderies; vous n'y êtes venue que sur la foi du mépris le plus juste: ma réputation s'armeroit contre des preuves, & c'est par des sermens que je débute avec vous! Cependant il est certain que je vous adore: c'est un malheur pour moi, mais il ne finira point =. Mélite ne vouloit pas répondre; mais sentant qu'il étoit sincère, qu'elle lui devoit quelque chose, & qu'il alloit être malheureux si elle ne s'acquittoit, elle le regarda encore ten-

drement. = Je vois que vous ne voulez pas me croire, reprit-il, mais je vois en même temps que vous ne pouvez pas tout-à-fait douter ; vos yeux sont plus justes que vous, ils expriment du moins de la pitié... = Quand je voudrois vous croire, lui dit-elle, le pourrois-je ? Oubliez vous où nous sommes ? pensez vous que cette maison est dès long-temps le théâtre de vos passions trompeuses ; & que ces mêmes sermens que vous me faites, ont servi cent fois au triomphe de l'imposture ? = Oui, répondit-il, je pense à tout cela ; je me souviens que ce que je vous dis, je l'ai dit à d'autres, & que je l'ai toujours dit avec fruit. Mais en employant alors les mêmes expressions, je ne parlois pas cependant le même langage. Le langage de l'amour est dans le ton ; le mien toujours déposa contre mes sermens : il m'en tiendroit lieu aujourd'hui, si vous vouliez me rendre justice =.

Mélite se leva. (C'est la preuve infaillible de la persuasion, quand on n'est point fausse. = Où voulez vous aller : lui dit-il, en frémissant ? Mélite, j'ai mérité que vous m'écoutassiez ; songez

combien je vous ai respectée ; asséyez-vous, ne craignez rien ; mon amour vous répond de moi.... = Je ne veux pas vous entendre, lui dit-elle, en faisant quelques pas ; à quoi ma complaisance aboutiroit-elle ? Vous savez que je ne veux point aimer ; j'ai résisté à tout, je vous rendrois trop malheureux.... =. Il ne l'arrêta point ; il vit que se trompant de porte & n'étant plus à elle-même, elle alloit entrer dans un second boudoir ; il la laissa aller, se contentant de mettre le pied sur sa robe, lorsqu'elle fut sur le seuil de la porte, afin que tournant la tête pour se dégager, elle ne vît pas le lieu où elle entroit.

Cette nouvelle pièce, à côté de laquelle on a ménagé une jolie garderobe, est tendue de gourgouran gros verd, sur lequel sont placées avec symmétrie les plus belles estampes de l'illustre *Cochin*, de *Lebas* & de *Cars*. Elle n'étoit éclairée qu'autant qu'il le falloit pour faire appercevoir les chefs-d'œuvre de ces habiles Maîtres. Les ottomanes, les duchesses, les sultanes y sont prodiguées. Tout cela est charmant ; mais ce n'est plus de cela que Mélite peut s'occuper. Elle s'apperçut de son erreur ;

& voulut sortir ; Trémicour, étoit à la porte, & l'empêcha de passer. = Eh bien, Monsieur, lui dit-elle avec effroi, quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire ? = Vous adorer, & mourir de douleur. Je vous parle sans imposture ; mon état est nouveau pour moi, je sens qu'il me saisit. Mélite, daignez m'écouter.... = Non, Monsieur ; je veux sortir, je vous écouterai plus loin.... = Je veux que vous m'estimiez, reprit-il, que vous sachiez que mon respect égale mon amour ; & vous ne sortirez pas =. Mélite tremblante de frayeur, étoit prête à se trouver mal ; elle tomba presque dans une bergère. Trémicour se jetta à ses genoux. Là, il lui parla avec cette simplicité éloquente de la passion ; il soupira, versa des pleurs. Elle l'écoutoit, & soupiroit avec lui. = Mélite, je ne vous tromperai point ; je saurai respecter un bonheur qui m'aura appris à penser ; vous me trouverez toujours avec la même tendresse, avec la même vivacité : ayez pitié de moi ; vous voyez.... = Je vois tout, dit-elle, & cet aveu renferme tout : je ne suis pas sotte, je ne suis

point fausse : mais que voulez-vous de moi ? Trémicour, je suis sage, & vous êtes inconstant.... = Oui, je le fus ; c'est la faute des femmes que j'ai aimées, elles étoient sans amour elles mêmes. Ah ! si Mélite m'aimoit, si son cœur pouvoit s'enflammer pour moi, jamais elle ne se rappelleroit mon inconstance que par l'excès de mon ardeur. Mélite, vous me voyez, vous m'entendez, & voilà tout mon cœur =.

Elle se tut, & il crut qu'il devoit abuser de son silence. Il osa... ; mais il fut arrêté, avec plus d'amour qu'on n'en a souvent quand on cède. = Non, dit Mélite, je suis troublée, mais je sais encore ce que je fais : vous ne triompherez point. Qu'il vous suffise que je vous en crois digne ; méritez-moi, je vous abhorrerois si vous insistiez. = Si j'insistois ! ... Ah Mélite ... = Eh bien, Monsieur.... Trémicour. = Cruelle, vous m'allez voir mourir à vos pieds =.

La menace étoit terrible, & la situation encore plus. Mélite frémit, se troubla ; & il ne mourut point.

ROMANS D'AMOUR.

SUITE de l'Isle inconnue, ou Mémoires du Chevalier de Gastines.

LOIX.

TOUT ce que peuvent imaginer pour leur bonheur des êtres isolés, qui n'ont d'autre ressource que leur pensée & leur industrie, intéresse des êtres sensibles qui ont déjà pris des rapports avec eux par la connoissance de leurs premières actions. C'est donc bien connoître la nature & le sentiment, que d'entrer dans le détail de ce qui suivit la première éducation donnée par le Chevalier de Gastines, aux êtres qui devoient lui succéder, & multiplier par des mariages les membres de la Colonie.

Ces mariages furent faits ; & successivement la société alloit augmenter. La même maison ne pouvoit plus contenir tant d'individus établis en ménage, & chaque ménage alloit former une société particulière. Le Chef avoit fait cette sage réflexion, & tous les membres s'étoient réunis pour former autant de maisons qu'il devoit y avoir de différens ménages. Voilà un Peuple naissant. Sera-t-il une République ? aura-t-il un Roi ? De toute façon, il lui faut des Loix, & le Chef de la famille en doit être le Législateur. C'est ici que l'esprit & la sagesse du Chevalier de Gastines se développent. Il faut le suivre & l'entendre. Des Loix, qui forment une chaîne, tiennent l'une à l'autre ; extraire, ce seroit décomposer.

= Quand les maisons, dit-il, furent prêtes à recevoir mes enfans, que toutes furent fournies des choses nécessaires, que le partage de mes propriétés fut fait entre eux par leur mère & moi, & qu'il ne fut plus question que d'aller chacun dans son ménage, je résolus de faire à

tous une instruction politique sur leurs droits, sur leurs obligations particulières, comme pères de famille & propriétaires; enfin, sur l'intérêt qui devoit les unir entre eux, comme membres de la société, & les attacher invariablement à son Chef. En conséquence, la veille du jour où ils devoient me quitter, au moment où sortant de table, ils étoient tous assemblés autour de moi, je les priai d'écouter ce que j'avois à leur dire, & leur parlai à-peu-près en ces termes:

« Mes chers enfans, voici le jour où vous sortez de tutèle; vous avez jusqu'ici vécu sous la protection immédiate de vos parens. Ils vous aimoient avant que vous fussiez au monde. Depuis votre naissance, les soins de leur affection inquiète ont sans cesse veillé sur vous; ils vous ont nourris lorsque vous ne pouviez vous-mêmes vous sustenter; ils ont échauffé vos cœurs du feu du sentiment & de l'amour du bien; ils ont éclairé vos esprits des lumières de leur raison; ils vous ont transmis le dépôt sacré de la Religion,

& celui des connoissances. Enfin, ils ont assuré votre bonheur en exauçant vos vœux, & en vous unissant. Par la manière dont ils s'acquittoient des devoirs de leur état, ils vous montroient la route qu'un jour vous deviez suivre. Ils travailloient à faire de vous des hommes droits & sensibles, des enfans reconnoissans, afin que vous pussiez transmettre à votre postérité le dépôt précieux dont on vous chargeoit pour elle. Vous répondez à nos desirs ; & nous avons la douce espérance que vous serez, à votre tour, des parens soigneux & tendres : la tâche paternelle est remplie à cet égard.

» Mais vous ne devez pas être seulement considérés comme pères & chefs de famille : on doit vous regarder aujourd'hui comme propriétaires & membres d'une société civile ; & vous avez, dans cette double relation, des droits à exercer & des devoirs à remplir ; droits & devoirs qu'il est très-important de vous représenter. Il faut enfin perpétuer, parmi vous, une autorité légale qui puisse continuer à régir & protéger

la Colonie, lorſque j'aurai rempli ma carrière.

» D'accord avec l'Hiſtoire du genre humain, la raiſon nous dit que tous les Peuples ſont frères; que la première Société, réunie en corps de Nation, n'étoit qu'une famille devenue très-nombreuſe, & que le Gouvernement de cette Société, ou du premier Empire, ne fut fondé que ſur l'autorité de la puiſſance paternelle, & ſur l'amour & l'obéiſſance que lui devoient tous les membres de la famille. Ce fut cette autorité paiſiblement reconnue, qui, réglant ſa Légiſlation ſur les ſaintes Loix de la Nature, aſſura le repos & le bonheur de chaque individu, en ſurveillant ſes droits & ſes propriétés, & en les cautionnant, en quelque ſorte, des forces de tous réunies en ſes mains, pour réprimer les entrepriſes de l'injuſtice & maintenir l'ordre.

» C'eſt une erreur de croire que la violence ait fondé les Empires, & que le premier Roi fut un Soldat heureux, un Conquérant. L'injuſtice armée envahit, mais ne fonde pas; la fonda-

tion d'un Etat eſt la civiliſation d'un Peuple, & la guerre ne le civiliſe pas. Il n'y avoit qu'un intérêt commun & palpable qui pût poſer la baſe d'un Empire, & enſuite obliger les hommes à ſoumettre leurs volontés particulières à une volonté ſuprême. Or, quel intérêt plus grand & plus ſenſible porte à la réunion, que celui de maintenir les droits inhérens à tous les hommes, gages & ſource de leur bonheur, & même de leur exiſtence; que de conſerver à chacun les fruits de ſon induſtrie & de ſon travail? L'envie de jouir ſans crainte de leur liberté, de leurs propriétés, jointe à l'amour du repos, étoit ſeule capable d'engager les hommes à reconnoître une autorité ſupérieure, autre que celle d'un père.

» La Nature avoit inſtitué celle-ci pour la conſervation de ceux qui, en recevant la vie, n'exiſtoient que dans la dépendance la plus abſolue. Que ſeroit devenue la famille, que ſeroit devenue la race humaine, ſans les ſoins & les travaux du père? L'en-

fance n'eſt que beſoin ; l'enfant ne naît que pour mourir auſſi-tôt, s'il ne reçoit à chaque inſtant la vie de ceux qui la lui ont donnée. Le père penſe, agit, travaille, combat, ſe fatigue, ſouffre, ſe conſume pour lui donner une longue vie, une vie heureuſe. Quels droits plus forts & plus ſacrés l'Ouvrier a-t-il ſur ſon ouvrage ? Si la néceſſité ſoumet les hommes, dans l'enfance, à ce pouvoir bienfaiſant, la reconnoiſſance les y dévoue, lorſque l'âge leur a donné toutes leurs forces. Point d'autorité plus légitime ni plus chérie ; l'amour & la néceſſité en avoient poſé les fondemens.

» Ainſi, ſans doute, commença le Gouvernement Patriarchal, le plus doux & le plus heureux que les hommes aient connu. Le père commun régnoit ſur ſes fils & ſur leurs deſcendans, & tous s'empreſſoient de lui obéir. Héritier de ſes ſentimens & de ſon pouvoir, l'aîné de la famille n'en faiſoit uſage que pour le bien de ſes frères. Après lui, ce fils, premier né, prenoit le timon du Gouvernement. Voilà

le trône établi ; voilà la succession au trône fixée. Dévolue à l'aîné de la branche aînée, elle fut aussi paisiblement qu'heureusement reconnue par tous les membres de la famille, ou, pour mieux dire, de la Société.

»Cet ordre de succession étoit une Loi de politique très-sage : il prévenoit dans la Société les brigues & les partis, les désordres & la guerre que des concurrens ambitieux auroient pu faire éclorre à la mort de chaque Chef. Il étoit une imitation, ou plutôt une extension du pouvoir paternel : car toutes choses égales d'ailleurs, l'aîné d'une famille doit être toujours regardé comme le représentant de son père.

» Instruits par les préceptes de leurs prédécesseurs, des Loix naturelles, de l'ordre social & de la justice essentielle, ces premiers Souverains mirent toute leur étude à faire jouir chacun de son droit naturel. Ils se plurent à déployer dans l'Etat une autorité tutélaire, qui, semblable à celle de Dieu, fût présente par-tout, afin de veiller pour tous les Citoyens, de défendre

toutes leurs propriétés, & de réprimer toute usurpation. Ministres sacrés de l'intérêt public, ils s'occupoient sans cesse des objets les plus importans de l'Administration, de l'instruction sociale, de l'amélioration du patrimoine commun; enfin, ils n'oublioient rien pour le bien des sujets, de tout ce que peut faire un Souverain non moins éclairé que juste.

» Dans ce commencement de société régulière, le but & la forme de son établissement étoient connus de tous ses Membres comme du Chef. Aussi tous les bons effets d'un Gouvernement si conforme à la nature des choses & à celle de l'homme, rendirent cette Société aussi heureuse qu'elle pouvoit l'être.

» Toutes les Nations agricoles ont joui dans leur origine de cet heureux état; les Chinois seuls en ont prolongé la durée jusqu'à nous. Mais nous en trouvons des traces manifestes dans l'Histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes, des premiers Perses, des anciens Egyptiens; & si nous pouvions

fouiller dans les Annales des autres Peuples, nous nous convaincrions, par de nouveaux exemples, que c'eſt l'Hiſtoire univerſelle des Empires naiſſans.

» Cependant diverſes cauſes particulières parvinrent à obſcurcir l'évidence de l'intérêt commun, & ſubſtituèrent inſenſiblement, aux loix naturelles de l'ordre ſocial, les caprices arbitraires de l'autorité. La première & la principale fut la négligence à fonder ou à perpétuer l'enſeignement public de ces loix éternelles & immuables qui établiſſent les droits & les devoirs du Citoyen, la liberté, la propriété, la ſûreté, la fraternité, la concorde. Il falloit, & il falloit indiſpenſablement que chacun fût inſtruit, & premièrement inſtruit de ce qu'il pouvoit à l'égard des autres, & de ce que les autres pouvoient ſur lui; de ce qu'il devoit aux autres, & de ce que les autres lui devoient, ſous peine d'erreur & de confuſion, ſous peine d'attentat & de diſcorde, ſous peine de guerre & de ruine. Cette condition d'une abſolue néceſſité ne pouvoit être remplie que

par l'établiſſement inébranlable d'une bonne éducation. On négligea cet établiſſement, & l'inſtruction manqua, & l'ignorance prévalut, & le Citoyen méconnut ſes intérêts, & les loix s'obſcurcirent, & les mœurs ſe corrompirent, & les déſordres régnèrent; ce ne fut plus qu'un éternel combat entre la tyrannie, & l'anarchie, livré dans les ténèbres.

» Mes enfans, votre Société naiſſante doit être conſtituée ſur le modèle des premières Sociétés Agricoles, pour qu'elle ſoit proſpère, comme elles le furent dans leurs commencemens. Mais que toujours éclairée des loix de l'ordre, malheureuſement oubliées par celles-ci, & inſtruite par leur exemple, elle évite leur ſort. Je veux la prémunir contre ces malheurs communs à tant d'Empires, en promulguant aujourd'hui, en établiſſant parmi vous, à perpétuité, la connoiſſance & l'enſeignement des loix ſacrées de la Nature, des droits & des devoirs qui en dérivent; enfin, des peines inévitables qui ſuivent la négligence à les obſerver.

» La famille eſt aujourd'hui aſſez peu nombreuſe, aſſez éclairée, &, j'oſe le croire, aſſez vertueuſe pour n'avoir pas beſoin d'une Légiſlation ſolemnelle. Mais il faut prévenir le beſoin : dès qu'on le ſent, le mal eſt fait; & le remède eſt difficile. Le père fonde la famille, & il enviſage la poſtérité la plus reculée. Le Légiſlateur fonde la Nation, & il travaille pour toute la durée des ſiècles. Les Loix ſeules de la Nature triomphent du temps.

» Vous ſavez déjà quels ſont les droits de l'homme dans les différens états & les diverſes poſitions de la vie; je les rappelle encore tous les jours à ceux qui n'en ſont peut-être pas aſſez inſtruits. Cependant, pour aſſurer à l'avenir l'uniformité & la propriété de ces connoiſſances élémentaires, je crois devoir en réunir ici les principes, & donner à la publication que je vais faire des Loix fondamentales de la Société, & des Loix poſitives qui en découlent, toute la pompe & l'authenticité dont nous pouvons la revêtir ».

Alors je levai la voix, & je leur dis;

en déployant un écrit : « Voici ces Loix telles que j'ai cru les voir dans la Nature, telles que je les crois convenables dans notre Colonie, formée en corps politique par l'adhésion de tous ses Membres à une ordonnance sociale ».

Loix fondamentales de la Société policée.

I.

Le droit fondé sur celui que nous avons à l'existence & au bonheur, est celui de la Nature, le droit commun à tous les hommes, le droit qu'on ne sauroit soi-même aliéner sans offenser la Nature & sans en être puni ; il les constitue tous propriétaires exclusifs de leur personne, de leur facultés, de tous les biens, soit mobiliers, soit immobiliers, qu'ils peuvent acquérir sans injustice par l'emploi de ces facultés. Reconnoissons donc le droit de propriété comme une Loi naturelle & divine, qui doit être à perpétuité la Loi constitutive & fondamentale de toute Société.

II.

Le droit de propriété étant le même pour tous les hommes, & en cela les rendant tous égaux, autant qu'ils peuvent l'être, ils doivent tous jouir à leur gré des biens dont ils sont propriétaires, pourvu que par leur manière de jouir ils ne blessent en rien la propriété d'autrui, & par conséquent la liberté d'autrui, portion essentielle de la propriété personnelle : car celui qui n'est pas libre n'est point à lui, il n'est pas son maître, il est à demi-mort pour lui-même; d'où suit qu'une pleine liberté de commerce, d'abord entre les membres de la famille, & ensuite avec les familles étrangères, doit être une des Loix fondamentales, comme conséquence nécessaire du droit de propriété.

III.

De ce que le droit de propriété est le droit commun à tous les hommes, & le même pour tous, il résulte qu'il

conſtitue la juſtice par eſſence, qu'il eſt la règle du juſte & de l'injuſte, & la baſe de la morale : car du droit de propriété dérive la Loi de juſtice qui défend de violer la propriété. Acquérir ſans injuſtice, c'eſt donc acquérir ſans violer le droit des autres, ſoit par un attentat direct à leur propriété, ſoit par un attentat indirect à ce même droit, en portant atteinte à la liberté de l'exercer : la juſtice donc, qui établit la sûreté de tous les droits, eſt encore Loi fondamentale de la Société.

IV.

Par la même raiſon, ce droit renferme tous nos droits, tous nos devoirs, toutes nos Loix poſitives; car aucune prétention ne peut être légitimement formée, ſi elle n'eſt fondée ſur un droit de propriété; aucun devoir ne peut être légitimement impoſé, s'il n'eſt néceſſaire à la conſervation du droit de propriété; aucune Loi ne peut être ni juſte ni utile, ſi elle n'eſt une conſéquence, une application du droit de propriété.

V.

Pour le maintien de ce premier des droits, il eſt néceſſaire qu'il exiſte dans la Société une autorité publique, ſupérieure à toutes les autorités privées, deſtinée à être l'organe de la juſtice & la force des Loix : car à quoi bon la Loi, ſi elle n'a pas le moyen de ſe faire obéir ? que ſeroit la Juſtice, ſi elle ne pouvoit faire exécuter ſes arrêts ? où en ſeroit un Corps politique ſans un Chef, & un Chef ſans une autorité puiſſante, vigilante & dominante ? Que d'autres Sociétés, ſous prétexte des différences phyſiques, morales ou politiques de leur ſituation, partagent l'autorité ſuprême en pluſieurs pouvoirs qui ſe balancent & ſe contiennent réciproquement ; que d'autres l'abandonnent à quelques familles privilégiées, ou la laiſſent entre la main du Peuple, votre Société Agricole, rejetant également & la Démocratie, & l'Ariſtocratie, & le Gouvernement mixte, a beſoin d'un Chef unique, d'un Monarque

qui veille sur tous & pour tous, qui assure les travaux de la culture & tous les travaux accessoires, qui soit toujours prêt à les défendre des invasions de l'ennemi, attiré par les fruits abondans & par l'état prospère d'une riche Agriculture.

La continuité du travail & du danger demande un Chef permanent, & uniquement intéressé à la prospérité de la chose publique. La Nature & la nécessité ont nommé ce Monarque: c'est le père de la famille. Ce père, ce Chef, vous le perdrez: mais mon autorité doit être substituée. En la partageant entre vous, je vous mettrois dans le chemin de l'Anarchie; en la soumettant au droit d'élection, je donnerois lieu aux brigues & aux divisions que je dois prévenir. Etablissons une Loi plus sage, qui règle d'avance, & pour toujours, l'ordre de la succession à la Souveraineté; & dans cette vue, suivons l'indication de la Nature elle-même. Quel est celui qu'elle désigne au père pour son premier représentant? n'est-ce pas son fils aîné, l'ancien de ses enfans, le premier de sa race,

qui, par l'avantage de la naiſſance, & par la ſupériorité de l'expérience & de l'âge, étant naturellement placé à la tête de la famille, lorſque le père vient à manquer, eſt cenſé le plus capable d'en exercer l'autorité? n'eſt-ce pas à lui que ſes frères obéiroient plus volontiers & plus naturellement qu'à tout autre? Mon fils aîné eſt donc mon ſucceſſeur naturel, & il aura pour ſucceſſeur ſon fils aîné. Reconnoiſſez donc après moi le fils qui me repréſentera, & après lui ſucceſſivement le fils aîné de ſa famille, pour ſouverain Chef & Adminiſtrateur de la Juſtice, afin qu'il vous garde vous & vos biens. Vous devez tous contribuer à l'établir en puiſſance, de manière que l'exercice de vos droits & de vos devoirs ne trouve aucun contradicteur qui ne le redoute & qui lui réſiſte avec ſuccès. D'après ces puiſſantes conſidérations, la ſucceſſion à la Souveraineté de l'Iſle, dévolue de droit aux aînés mâles de la branche aînée, doit être publiquement & univerſellement aſſurée & reconnue comme une Loi fondamentale & conſtitutive de notre Société.

VI.

La Société civile ou intérieure, établie sur les rapports des Citoyens entr'eux, étant essentielle au droit de propriété, & ne pouvant lui être acquise qu'autant qu'il est constamment protégé & garanti par une force publique, aucun de vous ne pourra sans crime, sans pécher contre Dieu & contre ses frères, refuser de s'unir avec eux au Chef de la Société pour la défense de ce droit commun, encore moins prêter sciemment & volontairement son ministère pour l'offenser & l'attaquer secrètement ou publiquement; & ceux qui se rendront coupables d'un tel crime par une infame trahison, devenant les ennemis de l'Etat, ne devront plus être comptés parmi ses Membres.

VII.

La sûreté politique ou extérieure qui résultera dans la suite de nos rapports politiques avec les Etrangers, n'étant pas moins nécessaire au droit de pro-

priété que la sûreté civile, toutes les institutions propres à augmenter la force militaire de notre Société, sans nuire aux autres causes de sa prospérité, doivent être constamment mises en pratique. En attendant, tout homme en âge, & en état de porter les armes, sera tenu de servir la Société de sa personne; & à cet effet, il sera pourvu des armes nécessaires à un Soldat exercé à les manier, & dressé aux évolutions militaires. De par la Nature, chaque homme est Soldat pour sa propre défense; chaque Citoyen l'est pour la défense commune. Le concours & l'accord de tous ces braves défenseurs formeront la force publique; mais le Chef de la Société pourra seul disposer de cette force. Cependant, comme l'état de paix est le seul qui convienne à l'intérêt commun & à l'ordre universel, il ne sera que des guerres justes & nécessaires. Or, aucune guerre ne peut être regardée comme juste, qu'autant qu'elle sera entreprise pour repousser un ennemi déclaré de la Colonie, après qu'il aura été reconnu pour tel par des actes d'hostilité. Elle n'est jamais nécessaire

que pour réprimer l'injuſtice, & aſſurer dans la ſuite le règne de la paix, & la jouiſſance des propriétés.

VIII.

Pour donner au Chef de la Société les moyens de pourvoir aux dépenſes qu'entraînent néceſſairement l'entretien & l'amélioration du patrimoine public, la confection des ouvrages indiſpenſables à faire dans cette vue, l'appareil de la guerre, l'adminiſtration de la Juſtice, l'établiſſement de l'inſtruction publique, qui ſont à la charge du Souverain, il faut établir un revenu public qui ſubvienne à ces dépenſes. Mais comme ce revenu ne peut être juſtement aſſis que ſur les terres ſeules productives, & qu'il n'y a point de revenu dont on doive diſpoſer, qu'après avoir prélevé les avances néceſſaires à la culture, la nourriture & l'entretien de la famille du Cultivateur, la ſubvention indiſpenſable pour le maintien de l'Adminiſtration publique ne pourra tomber que ſur l'excédant de ces premières dépenſes, & devra toujours être en

proportion de cet excédant. Disons donc que l'établissement d'un impôt territorial & unique, proportionnel au revenu liquide des terres, doit être universellement reconnu pour une des Loix fondamentales.

IX.

Comme les abus portés dans l'assiette de l'impôt & dans sa perception, ont été de tout temps une des premières causes de la ruine des Etats, il est essentiel que tout ce qui concerne l'établissement de l'impôt dans cette Isle, soit soumis à des formes & réglé par des Loix invariables, qui d'un côté ne permettent point la spoliation de ce revenu commun, & de l'autre empêchent que la formation de cette propriété commune ne porte atteinte aux propriétés particulières, pour l'utilité desquelles elle est instituée. Dans ce moment où notre petite Société encore dans son enfance, ou plutôt à son aurore, ne comporte pas la perception d'un impôt, chaque Membre doit servir la Société de sa personne : mais

lorsque l'Agriculture perfectionnée aura multiplié les hommes & les revenus, & que chaque propriétaire pourra soudoyer des délégués, l'impôt aura lieu; & d'après l'examen que j'ai fait de la nature, & de la fertilité du terroir de l'Isle, j'estime qu'alors les bonnes terres devront être taxées au sixième, & les médiocres au dixième du revenu net, seul tribut dont les propriétés particulières seront redevables envers le fisc.

X.

L'arbitraire ne doit pas être sévèrement proscrit parmi vous dans l'administration de la Justice distributive, ou dans l'exécution des Loix civiles, qui ne sont que le développement & l'application des Loix naturelles. Cette Administration consiste à régler, conformément aux Loix, les droits des Citoyens, lorsqu'ils ont entr'eux des prétentions opposées, & à punir les délits constatés des peines prononcées par les Loix. Le détail de cette Administration ne doit pas être dans la main du Souverain, parce que le Surveillant géné-

ral ne doit pas & ne peut pas s'occuper de tant de détails ; parce que celui qui eſt partie contre le coupable ne doit pas être ſon Juge ; parce qu'il doit redouter plus que perſonne, ſur-tout en ce genre, les ſurpriſes, les erreurs, l'abus ſouvent irréparable de la puiſſance. Mais il établira entre lui & le Peuple un Corps de Magiſtrature toujours exiſtant, qui, dépoſitaire des Loix, ſoit chargé ſeul, & excluſivement, de les faire parler, de faire agir leur autorité avec prudence, de faire exécuter les Jugemens rendus d'avance par les Loix. Ce Corps ſera donc inſtitué de manière qu'il ne puiſſe jamais ceſſer d'être le repréſentant du Souverain, comme Miniſtre de la Juſtice, d'être enfin véritablement l'organe des Loix.

XI.

Si quelque Membre de cette Société étoit aſſez aveugle ſur ſes droits & ſur ſes devoirs, pour commettre quelques délits graves contre les droits ſacrés de la propriété & de la fraternité de ſes Concitoyens, qu'il tombe

dans les mains d'une Juſtice rigoureuſe; qu'il compte avec la Société des torts qu'il lui a faits; qu'il ſoit condamné à réparer le dommage qu'il a porté à la propriété d'autrui; qu'il paie la dette de ſa perſonne : mais loin de nous l'inutile & cruelle abſurdité de le priver de la vie, d'une vie dont Dieu ſeul eſt le maître, comme ſi la mort d'un individu réparoit le moindre des maux; comme ſi la mort, qui nous attend tous, & que tout Citoyen eſt obligé quelquefois d'affronter, devoit jamais être préſentée comme une peine, & la plus grande des peines; comme ſi la Société ne gagnoit pas infiniment plus à faire travailler à ſon profit un individu qu'à le détruire; comme s'il n'y avoit pas des moyens faciles de mettre un méchant hors d'état de nuire & d'effrayer ſes ſemblables, par des peines longues, dures, éclatantes, plus inſupportables que la mort.

XII.

L'état d'homme vivant en Société, donnant des droits & ſoumettant à

des devoirs réciproques, il est évident que la connoissance des règles essentielles à cet état est la première des conditions requises pour les bien remplir. Cette connoissance est même d'autant plus nécessaire à chacun, que c'est elle qui doit rallier toutes les forces particulières pour le maintien de l'ordre public & la défense de l'intérêt commun. Il est donc essentiel à la Société, que par des institutions sages & inébranlables, l'instruction publique soit généralement établie à perpétuité, pour répandre en tous lieux & dans tous les temps cette connoissance, avec la loi de n'être compté parmi les Membres de la Société, qu'après avoir parfaitement appris & solemnellement juré d'observer ce qu'à ce titre il doit à la Société.

Telles furent les Loix fondamentales de cette Colonie. A l'égard des Loix positives, nous n'en parlerons que pour dire que la plupart furent prises du Code des Chinois; quelques-unes cependant furent imitées des nôtres. En les suivant exacte-

ment, cette famille fut heureuse. Elle s'accrut chaque jour, & sa prospérité égala, pendant long-temps, sans trouble, son industrie, son harmonie & sa sagesse. Mais le bonheur, même le plus vertueux, est soumis à des vicissitudes.

La Colonie fut attaquée par des Nègres. Heureusement ce malheur avoit été prévu, & les précautions avoient été prises. Il faut encore ici puiser dans le Livre, & faire parler le Chevalier de Gastines, très-intéressant dans ce récit.

ÉVÉNEMENS.

Je me voyois alors, dit-il, au plus haut degré de bonheur où je pouvois aspirer. Je jouissois d'une satisfaction qui me paroissoit inaltérable, lorsqu'un évènement déja prévu, mais que je ne regardois plus comme possible, fut sur le point de renverser cet édifice de prospérité, &, par ses suites funestes, manqua de faire périr toute la Colonie.

Nos deux Nègres (1), quoique traités avec douceur & même avec bonté, n'avoient pu s'apprivoiser entièrement. Leur caractère dur & féroce ne savoit pas se plier à l'obéissance. Ils n'étoient point touchés de nos douces manières : loin de perdre le souvenir de leur Pays, ils le regrettoient amèrement. Après avoir passé leur jeunesse dans toute l'indépendance de la Nature sauvage, ils ne pouvoient souffrir de se voir captifs. Ils regardoient le travail comme un tourment insupportable; souvent, lorsqu'ils nous aidoient à faire quelqu'ouvrage, ou à porter des fardeaux, je les voyois pousser de profonds soupirs, & jeter de longs regards vers cette partie de l'horizon d'où ils m'avoient fait entendre qu'ils venoient. Je ne pouvois me cacher qu'ils se trouvoient malheureux: j'aurois voulu pouvoir adoucir leur infortune, & leur rendre la liberté. Toute idée de contrainte

(1) Deux Nègres qui avoient été pris dans une première attaque, il y avoit quelques années.

& de servitude étoit une chose affreuse pour mon cœur : mais l'obligation de veiller à notre sûreté me forçoit de les retenir dans l'Isle, & je croyois avoir pourvu suffisamment à ce qu'ils ne pussent s'évader, en fermant d'une chaîne l'embouchure de la rivière. On va voir si je me trompois à cet égard.

Cette chaîne, qui barroit le port, suffisoit, à la vérité, pour arrêter toutes les barques qui tenteroient d'y entrer, ou qui voudroient sortir de l'embouchure ; & nos Nègres ne pouvant s'éloigner de l'Isle qu'avec le secours d'un bateau, il paroissoit impossible qu'ils vinssent jamais à bout de franchir cette barrière. Une autre raison qui ne nous permettoit point de soupçonner la possibilité de leur fuite, étoit que nos chaloupes demeuroient toujours attachées avec une chaîne de fer à un fort anneau, scellé en plomb dans une grosse pierre enfoncée dans la grève. Un cadenas arrêtoit cette chaîne ; un autre cadenas ouvroit l'entrée du port.

Mes Nègres, qu'on avoit eu souvent l'imprudence de prendre pour nous aider à la pêche, avoient été témoins

de la manière avec laquelle nous fermions & nous ouvrions nos cadenas; malgré leur ſtupide groſſièreté, ils en avoient bien remarqué les procédés: ils attendirent douze ans avec patience que l'occaſion de les répéter ſe préſentât, pour ſe rendre libres. Voici comment le haſard leur fournit cette occaſion, & comment ils en profitèrent.

Un jour qu'en allant pêcher en mer, on les avoit pris, comme à l'ordinaire, pour ſervir de rameurs, nous les déposâmes en revenant de l'autre côté de la rivière. Mais ayant beſoin de couper quelques bois de charpente, Henri & moi deſcendîmes avec eux, non loin de leur cabane, pour abattre des arbres que j'avois choiſis & marqués pour cela. Nous avions porté les inſtrumens néceſſaires à l'exécution de notre projet. Les arbres furent abattus vers le ſoir, dépouillés de leurs branches, & ſciés en partie. Quoique nous fuſſions quatre pour faire ce travail, car je mis auſſi la main à l'œuvre, il étoit déjà tard que nous n'avions pas fini de ſcier & d'équarrir ces arbres; en ſorte

que nous fûmes obligés de revenir à la maiſon, laiſſant le ſurplus à faire pour le lendemain. Par prudence, nous emportâmes les haches avec nous, pour ne pas mettre entre les mains des Nègres des armes dangereuſes; mais nous laiſsâmes les ſcies, dont nous ne croyions pas qu'ils puſſent abuſer. Cette confiance nous devint funeſte. Les ſcies, à la vérité, ne leur euſſent pas ſervi de grand'choſe, ſi le haſard ne leur eût fourni d'ailleurs le moyen de les employer à leur liberté. Dans les mouvemens que j'avois faits pour aider à tailler ou à ſcier les arbres, la clef de la chaîne du port étoit tombée de ma poche. Je ne m'en apperçus pas: mais un des Nègres l'ayant ſans doute remarquée, la cacha avec aſſez de dextérité pour m'en dérober la connoiſſance; en ſorte que nous partîmes de-là ſans nous douter de la perte que j'avois faite, & ſans prévoir aucunement ce qui en arriveroit.

Munis de l'inſtrument de leur délivrance, les Nègres attendirent, pour en faire uſage, que toute la Colonie fût plongée dans le ſommeil, de crainte

que le bruit qu'ils pourroient faire venant à les trahir, ils ne fussent découverts & arrêtés. Ils passèrent la rivière à la nage vis-à-vis de l'endroit où étoient nos barques; & lorsqu'ils y furent arrivés, ils coupèrent avec la scie la proue de la petite chaloupe, qui, par ce moyen, se trouva dégagée de la chaîne qui la retenoit au bord. Ils repassèrent ensuite de l'autre côté de la rivière; & prenant les provisions qu'ils avoient dans leur cabane, ils descendirent tranquillement jusqu'à l'embouchure, où ils s'ouvrirent, avec la clef, le chemin de la mer; après quoi ils cinglèrent vers leurs Pays, en toute diligence.

Qu'on juge de ma surprise, lorsque voulant traverser la rivière le lendemain pour achever notre ouvrage, je m'apperçus, par le tronçon de la chaloupe, de l'évasion de mes Nègres; & que plein de l'émotion que me causa cet événement, je cherchai dans ma poche, sans la trouver, la clef de l'estacade! Il seroit difficile de rendre le chagrin que j'en ressentis; car je compris à l'instant ce qui venoit de se passer,

& ce que nous en devions craindre. Henri qui m'accompagnoit, non moins affligé que moi de la fuite de ces malheureux, & prévoyant qu'il en réſulteroit pour nous les ſuites les plus fâcheuſes, vouloit les pourſuivre ſans délai. Sur cela je lui fis obſerver d'abord que les Nègres ayant trouvé dès la veille la facilité de s'évader, en avoient ſans doute profité dans le temps de notre ſommeil, & qu'étant partis depuis cinq à ſix heures, il ſeroit impoſſible de les atteindre. Cependant, continuai-je, pour ne rien négliger de ce que nous pouvons faire dans la circonſtance, appellez quelques-uns de vos frères pour nous aider à conduire la grande chaloupe. Nous ſortirons à quelques milles de l'embouchure; & ſi les Nègres ſont partis plus tard que je ne le préſume, & que nous puiſſions encore appercevoir leur barque, nous nous efforcerons de les joindre.

Nous nous mîmes en mer; mais, comme je l'avois prévu, ce fut inutilement. Les précautions que nous avions à prendre ne nous permettoient pas de

dissimuler à nos femmes ce qui venoit d'arriver. Il fallut leur en dire toutes les circonstances: leurs alarmes furent d'autant plus vives, que nous avions tout lieu de penser que nos Nègres alloient nous susciter une foule d'ennemis, & que connoissant le local de l'Isle & notre petit nombre, ils ne manqueroient pas de donner à leurs compagnons des renseignemens qui nous seroient funestes. Il est vrai pourtant que les connoissances qu'ils pouvoient leur communiquer ne s'étendoient heureusement que sur certaines parties. Surveillés scrupuleusement, ils n'étoient pas entrés dans nos magasins; ils n'avoient jamais vu la grotte; ils ignoroient la vertu simple & terrible de la poudre à canon, & ils n'imaginoient pas comment nos armes vomissoient le feu, & portoient la mort à de grandes distances. Mais quelquefois témoins de nos blessures & de la mort de nos enfans, ils avoient appris que nous étions des hommes comme les autres. Ils comprenoient que leurs flèches ne nous trouveroient point invulnérables, qu'elles pouvoient nous faire

périr, & conséquemment qu'il étoit possible de nous vaincre. C'en étoit bien assez pour nous effrayer.

Outre l'esprit de vengeance, qui ne meurt point dans les ames atroces, je connoissois dans le cœur de nos Sauvages un sentiment très-capable d'exalter leur férocité, & de les animer à la destruction de tous les hommes de l'Isle. Ils n'avoient pu voir nos femmes, & sur-tout Adélaïde, sans éprouver les desirs les plus ardens. Si quelquefois elles s'offroient à leur vue, le feu de leurs regards me montroit la plus violente passion. On n'y prenoit pas garde; mais l'expérience que j'avois du cœur humain, me le faisoit remarquer & m'en indiquoit la cause. Pour réprimer ces desirs, j'ôtois aux Negres sans affectation l'occasion de voir nos femmes, & crainte d'affliger celles-ci, je tenois mes remarques secrètes. Lorsqu'ils eurent déserté l'Isle, je gardai la même retenue; mais je sentis que la passion des Nègres les ramèneroit peut-être pour nous exterminer & pour posséder nos belles compagnes. Ces réflexions, qui ajoutoient à mes inquiétudes, hatèrent

encore nos préparatifs de défense contre une seconde irruption de nos ennemis.

La première chose que je crus devoir faire après l'évasion de mes Nègres, fut de fermer le port plus exactement encore que par le passé. Nous fîmes, à cet effet, un nouveau cadenas; nous ajoutâmes, de plus, à chaque chaînon, des barres de fer croisées, qui d'un côté enfoncoient dans l'eau d'environ deux pieds, & de l'autre présentoient à ceux qui voudroient entrer dans la rivière, une longue file de pointes acérées, en manière de chevaux de frise, qu'on auroit difficilement essayé de surmonter, quand même on n'eût pas trouvé d'autre obstacle dans le passage.

Ce rempart étoit formidable; & cependant, d'après mon idée, il ne suffisoit pas pour notre sûreté. Je me disois que si les Nègres venoient une seconde fois nous attaquer, ils ne tenteroient pas ce nouvel effort sans se réunir en grand nombre, & sans prendre toutes les précautions nécessaires pour bien exécuter leur dessein; que nous aurions à redouter alors, non pas une troupe, mais

en quelque sorte une armée ; & que tandis qu'une partie de nos ennemis chercheroit à forcer l'embouchure, tout le reste, en une ou plusieurs bandes, escaladeroit peut-être le boulevard naturel de l'Isle dans les endroits les moins escarpés ; enfin, que s'ils avoient une fois pénétré dans l'intérieur du pays, nous ne pourrions, faute de fortifications, garantir nos demeures & nos magasins, ni nous garantir nous-mêmes de la fureur de ces barbares.

D'après ces reflexions qui n'étoient pas mal fondées, je résolus de fortifier le Village ; & ayant fait part de mon dessein à mes enfans, je traçai sur le terrein autour de ma maison & des six plus voisines, un quarré dont chaque face avoit cinquante pas géométriques. Il fallut abandonner les autres bâtimens, pour ne pas prendre une étendue trop vaste à fortifier & trop difficile à défendre. Je marquai aux quatre angles de ce fort autant de bastions, afin de donner plus de jeu à notre artillerie. Ce plan tracé, nous nous mîmes à remuer la terre avec beaucoup de diligence,

& commençâmes par un ſimple parapet de quatre pieds de hauteur, pour nous mettre d'abord à couvert des coups des aſſaillans, en cas qu'ils arrivaſſent plutôt que nous ne les attendions, & qu'ils nous attaquaſſent à l'improviſte.

Nous rehauſſâmes & élargîmes enſuite nos ouvrages de telle ſorte, que le rempart avoit vingt pieds de baſe & ſix de hauteur, avec un parapet de cinq pieds en deſſus. La terre que nous avions relevée pour faire ce rempart, nous avoit donné un foſſé ſuffiſamment large & profond: à la face oppoſée à l'eſplanade, je laiſſai une échancrure de ſix pieds, que je couvris d'une petite lunette, où il y avoit une ſortie pourvue d'une traverſe. J'achevai de donner à notre citadelle toute la force dont elle étoit ſuſceptible, en l'entourant de paliſſades & de fraiſes, en couvrant de ſacs à terre le parapet des flancs, & ſur-tout en garniſſant les baſtions de huit canons. Tout cela nous coûta cinq mois d'un travail fort aſſidu. Cependant les ſentinelles qui veilloient des deux côtés de l'Iſle, ne nous annonçoient point l'ennemi, & nous

étions quelquefois tentés de croire que la frayeur nous avoit fait prendre des précautions superflues.

Nous passâmes ainsi plus de six mois entre la crainte & l'espérance. Pour profiter néanmoins de cet intervalle, nous transportâmes dans le fort tout ce qui pouvoit y être nécessaire en cas de siège, tant pour nous que pour nos bestiaux; nous y serrâmes nos bleds & nos foins; nous y déposâmes les meubles des maisons abandonnées; nous y conduisîmes de l'eau pour être pourvus de boisson à tout événement; enfin nous n'oubliâmes rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour opposer à nos ennemis la résistance la plus forte, & pour faire échouer absolument leur audacieuse entreprise.

Dans la confiance que nous donnoient tous ces préparatifs, nous ne pensions presque plus à nos Sauvages, lorsqu'un Samedi, après le coucher du soleil, la sentinelle qui veilloit à la pointe de l'Isle tira le coup d'alarme. Je courus à ce poste avec deux de mes fils; & j'appris de la sentinelle, car la nuit approchoit & nous n'y voyons déjà plus, qu'il avoit

apperçu vers le nord une flotte de canots innombrable, cinglant de notre côté. Nous ne pouvions pas nous en assurer par nous-mêmes, parce que, ce soir-là, il n'y avoit pas de lune. Il fallut régler ce que nous ferions sur mes conjectures, qui me faisoient soupçonner que nos ennemis, instruits par nos deux Nègres, espèroient entrer facilement dans la rivière à la faveur de la nuit, & croyoient pouvoir nous surprendre & nous accabler.

Je revins donc à la citadelle pour examiner avec toute la Colonie le parti que nous devions prendre; & il fut décidé que nous enverrions un simple détachement de quatre hommes à la redoute gauche de l'embouchure, pour tirer le canon sur ceux qui approcheroient de la chaîne. Nous étions tous persuadés qu'ils ne pouvoient la forcer: mais nous pensions que cette marque de notre vigilance jetteroit la terreur dans toute la flotte. Je me mis à la tête du détachement, pour être moi-même témoin de cette première attaque, & pour juger de l'étonnement de l'ennemi, qui s'imaginant nous surprendre & pénétrer

dans l'Isle sans obstacles, se trouveroit bien loin de son compte, en se voyant arrêté par une barrière insurmontable, & chaudement reçu par des gens qu'il croyoit sans défense.

Nous étions à la redoute depuis quatre heures, & l'oreille attentive nous attendions impatiemment l'ennemi, lorsque nous commençâmes à entendre le bruit des rames qui tomboient dans l'eau. Les Nègres observoient le plus grand silence dans leur marche, & s'avançoient aussi doucement qu'ils pouvoient; mais à mesure qu'ils approchoient, le calme de la nuit rendoit le bruit des rames toujours plus sensible. Un de leurs canots, qui devançoit un peu les autres, & portoit sans doute nos deux Nègres pour faire usage de la clef dérobée, fut le premier arrêté par les pointes. Nos fuyards essayèrent vainement d'ouvrir le cadenas.

Pendant qu'ils faisoient ces tentatives, les canots qui suivoient, trompés par l'obscurité, allèrent donner contre les pointes de l'estacade, où quelques Nègres se blessèrent. J'en jugeai du moins ainsi sur des cris subits & involontaires

qu'ils firent entendre. Un murmure confus qui s'éleva bientôt, & qui marquoit leur embarras & leur désordre, me fit juger que le moment de tirer sur eux étoit venu. Nous fîmes feu sur-le champ d'une pièce de canon qui produisit un grand effet, non par le mal qu'elle leur causa, car elle étoit pointée au hasard, mais par son explosion que les échos du rivage rendoient plus terrible dans le calme de la nuit. Ce bruit inattendu jetta le trouble parmi les Nègres. Un second coup redoubla la confusion : dès le troisième ils reprirent le large, & peu de momens après, nous n'entendîmes plus rien.

« Allons, dis-je à mes enfans, allons » rassurer votre mère & vos femmes; » nous irons ensuite avec quelques-uns » de vos frères à la crête de l'est, pour » observer si nos ennemis ne tenteroient » pas l'escalade dans les endroits les » moins difficiles à gravir, & pour les » repousser s'il est possible ». Cela dit, nous revînmes à la fortereſſe, d'où, après avoir raconté ce qui venoit de se passer, nous nous rendîmes en armes sur le lieu convenu. Mais l'obscurité nous empêchant de discerner les mouvemens des

Nègres,

Nègres, & ceux-ci, qui avoient déjà pris la résolution que je leur attribuois, ayant fait une descente au pied des rochers, sur une partie de la côte plus éloignée, parvinrent à l'escalader, & se trouvèrent en force sur la crête, avant que nous fussions à leur portée.

Le jour ne commençoit qu'à peine à paroître lorsque je les apperçus, & cependant il n'étoit déjà plus temps de les attaquer. Leur nombre, qui grossissoit toujours, étoit trop supérieur au nôtre, pour nous laisser la confiance de leur résister à découvert. Je pris donc le parti de faire retraite avant qu'ils pussent nous joindre, & je rentrai avec tous mes gens dans l'enceinte du fort.

Je fis à l'instant couvrir le parapet de branches feuillées, pour nous dérober à la vue de Nègres. J'avois déjà prévenu chacun de mes fils de ce qu'il avoit à faire, & du poste qu'il devoit occuper. Je les exhortai tous en peu de mots à se comporter avec fermeté, & sur-tout avec prudence.

J'achevois à peine de parler, que nous vîmes déboucher du bois, au-dessus de l'esplanade, une troupe effroyable de

Nègres, qui venoient comme des loups affamés pour nous dévorer. Il faut en convenir, le plus hardi d'entre nous n'étoit pas sans émotion. Nous ne pouvions douter que ces misérables ne vinssent très-résolus de vaincre ou de mourir, & qu'ils n'eussent pris dans ce dessein toutes les précautions dont ils pouvoient s'aviser. Ils avançoient tranquillement, quoique sans ordre. Je reconnus bientôt avec ma lunette qu'ils étoient au moins quatre cents, très grands & bien faits, ne portant pour couvrir leur nudité qu'une sorte de pague tissue de joncs ou d'autres herbes. Ils étoient tous armés d'arcs & de flèches, & les plus robustes d'entr'eux avoient une massue de cinq ou six pieds de long.

Ils croyoient, sur le rapport de leurs guides, trouver l'intérieur de l'Isle sans aucune défense. Ils s'attendoient à nous combattre à découvert, ou tout au plus à n'avoir à nous assiéger que dans nos maisons. Ils furent étonnés à l'aspect de nos ouvrages, & s'arrêtèrent pour les considérer : mais ne voyant personne au dehors ni sur le rempart, car les branches feuillées nous cachoient à leurs

yeux, ils se flattèrent de nous surprendre, & en conséquence il se mirent à marcher dans le plus grand silence.

Mais ils ne firent pas beaucoup de chemin sans apprendre de nos nouvelles. Je ne voulus pas attendre qu'ils fussent sur le glacis pour tirer sur eux; ainsi je commandai qu'on fît feu de l'artillerie de deux bastions, dès qu'ils seroient à trois ou quatre cents toises de nous. On ne tira d'abord qu'une seule pièce de chaque côté, & nous ne pûmes pas voir l'effet qu'avoit produit cette première volée; mais ils s'arrêtèrent tout court. Un moment après nous tirâmes les deux autres pièces, qui emportèrent plusieurs Negres: deux de mes fils, qui étoient au-dessus du vent, assurèrent l'avoir vu très-distinctement. Quoi qu'il en soit, cela ne les arrêta plus; au contraire, se voyant découverts, & n'ayant plus rien à ménager, ils s'avancèrent avec furie, en poussant des cris épouvantables.

Aussi tôt qu'ils furent à portée, nous fîmes sur eux un feu très-vif; & comme mes gens ajustoient bien, peu de leurs

coups étoient perdus. Cependant les Nègres ne se rebutoient pas, & malgré la perte de monde qu'ils faisoient, ils vinrent jusqu'au bord du fossé.

Ce fut-là que leur audace parut déconcertée à la vue des obstacles qui s'opposèrent à leur passage. Mais tandis qu'incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, ils balançoient dans leur résolution, nos canons, chargés à mitraille, portoient la mort dans leurs rangs. Dans cet embarras cruel, un de leurs Chefs fit un grand cri, qui tourna de son côté les regards & l'attention des Nègres. Il leur dit quelques mots; & aussi-tôt la troupe noire fit volte-face, abandonna le terrein qu'elle occupoit, & reprit le chemin de la forêt, non sans laisser sur le glacis plusieurs victimes de son imprudence.

Cette retraite n'étoit qu'une feinte. Les Nègres, après avoir tenu conseil entr'eux, revinrent plus résolus & plus furieux. Leur rage étoit telle, que ne considérant plus rien, & osant tout, ils bravèrent la mort, & s'efforcèrent, pour la plupart, d'escalader le fort, en se prêtant un mutuel secours.

Cette témérité réuſſit à quelques-uns, & la Colonie ſe vit à ſon dernier inſtant. Mais dès hommes qui défendent leurs femmes & leurs enfans, deviennent des héros par la force, & ſouvent des dieux par le génie. Les Nègres furent terraſſés, vaincus, ſi terriblement repouſſés & ſi obſtinément pourſuivis qu'il n'en reſta qu'un petit nombre, qui fut trop heureux de pouvoir ſe précipiter dans les canots qui les avoient apportés.

L'Iſle devint tranquille, & le ſouvenir de ſon danger ne ſervit plus qu'à aſſurer ſon bonheur, par les précautions qui furent priſes pour prévenir de nouvelles hoſtilités. Cette intéreſſante Hiſtoire finit par ce que nous allons tranſcrire.

Depuis la ſeconde irruption des Nègres, & que le plus reſpectable & le meilleur des pères perdit, en les repouſſant, l'uſage d'une main & me chargea de le ſuppléer dans la rédaction des Mémoires de l'Iſle, il s'eſt écoulé près de trente ans.

Dans cet intervalle, la Colonie a joui de la paix la plus profonde, qui n'a été troublée qu'un moment par

une crise violente qu'avoient causée de grandes passions & l'oubli des devoirs prescrits par les Loix. Les Sauvages n'ont plus reparu ; la population & les richesses de l'Isle ont prospéré au-delà de tout espoir. Une abondance continue de denrées & d'objets de premier besoin, nous a fait connoître le superflu, & ce superflu nous a fait desirer les commodités de la vie. Les Arts se sont multipliés, le commerce a pris naissance, & s'est étendu dans l'intérieur de l'Isle ; les établissemens déjà prévus, & préparés par mon père, ont pris de la consistance & de la solidité. Une partie du trésor a été tirée du magasin pour faciliter les échanges. L'impôt établi sur les terres, a été aisément perçu ; & plusieurs ouvrages publics, entrepris pour l'utilité ou pour l'agrément des Citoyens, ont été finis.

Je dois mettre au nombre de ces ouvrages, faits pour l'utilité publique, une grande barque pontée, que nous construisîmes dans une double vue. Armée de six canons, elle pouvoit suffire à repousser & à détruire même les

flottes de canots les plus nombreuſes qui viendroient attaquer nos côtes. Elle devoit nous faire reſpecter de ceux qui en connoîtroient la force, & les tenir loin de nous ; enfin, elle étoit propre à faire le commerce dans les Iſles habitées par les Indiens policés, & nous fournir des choſes que nous n'aurions pas dans notre Iſle.

Ce petit vaiſſeau nous a très-utilement ſervi pour ce double objet. Ceux qui le montoient, ayant rencontré dans leurs premières courſes pluſieurs canots de Sauvages qui fréquentoient la partie ſupérieure de l'Iſle, & ceux-ci, qui ſe trouvoient en grand nombre, ayant eu l'audace d'attaquer notre barque, nos gens coulèrent à fond pluſieurs de ces canots, & pourſuivirent le reſte juſques ſur leurs côtes. Le feu de l'artillerie y ſema tellement l'épouvante, que les Nègres ſe préſentèrent de loin, en ſuppliant pour demander grace, & que depuis ils n'oſent plus s'approcher de l'Iſle qu'ils regardent avec terreur.

Un haſard ſingulier nous aida beaucoup dans notre projet de commerce.

Dans un voyage que la barque faiſoit pour découvrir des Iſles avec leſquelles nous voulions l'établir, elle eſſuya une tempête violente qui la jetta loin de ſa direction. Elle rencontra, durant cette tempête, une jonque indienne qui ſe briſa contre des écueils preſque ſous les yeux de nos gens. La plupart des Indiens périrent; mais notre équipage eut le bonheur d'en ſauver deux, qui, pleins de reconnoiſſance de cet acte d'humanité, & ſenſibles aux manières polies & aux attentions des nôtres, tâchèrent, par ſignes, de leur perſuader de les ramener dans leur Iſle, qu'ils leur marquoient être aſſez proche & très-abondante. Notre barque les y tranſporta.

Ce fut-là que nos gens trouvèrent ce qu'ils cherchoient. Les Habitans, touchés du ſervice que nous avions rendu à leurs compatriotes, ne ſavoient comment nous en témoigner leur gratitude. Dans ces ſentimens, ils conſentirent volontiers à commercer avec nous, en ſorte que nos gens tirèrent un parti fort avantageux de leurs marchandiſes, qui conſiſtoient en grains, en métaux,

en beſtiaux ; & ils en rapportoient beaucoup de choſes ouvrées dans la Chine, & même en Europe, car ces Indiens policés commercent avec les Européens ; ils amenèrent auſſi des chevaux qui ont bien réuſſi dans la Colonie. Enfin, ils en tirèrent des étoffes, des mouſſelines, des ſouliers, des chapeaux, & beaucoup de ſalpêtre néceſſaire pour la fabrication de la poudre à tirer. Notre barque a déjà fait pluſieurs voyages, à l'avantage commun des deux Peuples commerçans. La dernière fois que nos gens touchèrent à cette Iſle, ils apprirent que les Hollandois avoient tenté de s'en emparer, mais que cette entrepriſe n'avoit pas eu de réuſſite. Ils y trouvèrent quelques Hollandois priſonniers, avec leſquels ils ſe lièrent, & qui paroiſſoient fort curieux de ſavoir d'où nos gens étoient venus. Des raiſons de politique & de ſûreté, & la recommandation de mon père, de ne point indiquer la poſition de notre Iſle, ne permit pas aux nôtres de ſatisfaire cette curioſité. Ils dirent ſimplement qu'ils étoient François, & qu'ils commerçoient d'Inde à Inde ; circonſpection néceſſaire pour nous

éviter des visites plus dangereuses peut-être que celle des Nègres.

Ces Hollandois paroissent avoir été oubliés par leur Compagnie des Indes; mais rachetés quelque jour, ou échangés, ils pourroient donner sur notre compte des renseignemens qui ne nous seroient pas avantageux. Quoi qu'il en soit, notre barque se prépare à faire un troisième voyage: Dieu veuille que ce soit toujours pour notre plus grand profit, & que tous ceux qui la monteront reviennent sains & saufs dans le sein de leur Patrie!

ROMANS D'AMOUR.

LA PRUDE.

Imprimé en 1758.

. . . . Une femme intrigante
A désolé ma jeunesse imprudente.
Comme son teint, son cœur est plein de fard ;
Elle est hardie, & pourtant pleine d'art ;
Et j'ai senti d'autant plus ses malices,
Que la vertu sert de masque à ses vices.
La Prude. Comédie de Voltaire.

J'AI aimé en ma vie une femme très-singulière, & qui méritoit bien d'inspirer une fantaisie. Elle étoit entre vingt-cinq & trente ans, très-bien faite & assez jolie : mais comme ses manières & sa contenance étoient concertées, sa figure ne s'arrangeoit pas avec tout cela ; de sorte qu'elle ne faisoit pas une per-

ſonne fort intéreſſante. Elle avoit d'ailleurs l'eſprit le plus raiſonneur & le plus faux qu'il ſoit poſſible d'imaginer; & l'on voyoit qu'elle affectoit le ſavoir & l'eſprit, pour donner de la conſidération à la plus impertinente pruderie qu'on ait jamais fait contraſter avec l'amour du plaiſir. Elle vous regardoit avec la plus offenſante majeſté: vous n'étiez qu'un atôme auprès d'elle. Sur la foi de ſon viſage, vous étiez tenté de la croire une Veſtale; vous vous informiez de ſes mœurs, & l'on vous prouvoit qu'avec ce viſage ſi céleſte & ſi rembruni, elle avoit eu vingt Amans. Pourquoi donc vous attachâtes-vous à elle, me demandera-t-on? parce qu'elle avoit l'amour dans le cœur, & le dédain dans les yeux. Il n'y a rien de ſi tentant pour la vanité humaine. Ce n'étoit pas d'ailleurs de l'amour que je ſentois pour elle, & que je voulois lui inſpirer. Mes idées étoient plus raiſonnables, & ne tendoient qu'à l'amuſement. Je voulois punir une Prude impertinente; c'eſt-à-dire que je voulois armer une impertinence contre une autre, & me faire aimer ſans

donner la moindre marque de tendreſſe.

Cette admirable perſonne s'appelloit Madame Briolet. N'étant qu'à peine femme d'un ennobli, elle tranchoit de la femme de condition. Je la connoiſſois de réputation lorſque je la vis pour la première fois : de ſorte que, voulant la ſubjuguer à ma manière, & ne pas perdre de temps, je commençai par ne pas prendre garde à elle, & par la chicaner généralement ſur tout. Il ſe trouvoit juſtement que preſque toutes les maiſons où elle alloit, étoient celles de mes amis ; de ſorte qu'elle me trouvoit par-tout pour l'humilier. Lorſque je la ſaluois, c'étoit toujours à la dernière extrémité, & avec une froideur preſque choquante. Lorſqu'elle diſoit des nouvelles, je l'interrompois pour aſſurer que c'étoient de faux bruits ſans vraiſemblance. Défendoit elle quelqu'opinion, j'argumentois contre elle, parlant avec un ſang-froid inſultant. M'adreſſoit-elle la parole, je n'avois point d'oreilles ; la rencontrois-je dans l'eſcalier, je n'avois point de bras. Il arriva une fois

qu'elle fut obligée de me demander, à trois repriſes, l'heure qu'il étoit, moi tenant ma montre, & étant placé vis-à-vis d'elle; & quand je répondis, ce fut pour lui dire froidement qu'il étoit neuf heures, tandis qu'au ſu de tout le monde il n'en étoit que huit; ce qui ſignifioit clairement: Vous m'ennuyez, il eſt temps que vous partiez.

Il étoit impoſſible que toutes ces choſes échappaſſent à Madame Briolet, & qu'une ayant porté, toutes ne portaſſent enfin. Elle ſe ſentit accablée: je lus dans ſes yeux qu'elle me demandoit grace, & elle lut dans les miens que je n'étois pas diſpoſé à lui en faire. Dans ſa confuſion, elle ſe confia à une eſpèce de femmelette qui ne ſavoit rien ſentir ni taire, & qui vint bien vîte m'interroger ſur le motif de mes procédés. Je répondis (bien sûr que j'inſtruiſois un écho) que Madame Briolet avoit des airs & un caractère qui ne me convenoient point, & qu'en un mot je déteſtois les Prudes. = Mais, me dit-elle, en ſuppoſant que vous ne ſoyez pas prévenu, que vous fait le carac-

tère d'une femme dont vous n'êtes ni l'ami, ni l'Amant, ni le mari ? = Comment, Madame, répondis-je, il m'ennuie ! c'eſt bien aſſez. = Mais Monſieur, on gliſſe ſur les défauts. = Non, Madame, on les corrige : on les tourne en ridicule, ſur-tout lorſqu'ils prennent faveur dans les ſociétés, & qu'une femme impérieuſe en prend droit de dominer, & ne daigne pas diſtinguer ceux qui ne ſont pas diſpoſés à le ſouffrir. = Mais, reprit-elle, vous ne pouvez pas dire qu'elle vous ait jamais manqué ? = Non ; mais en manquant aux autres, elle me révolte : elle devroit ſe contraindre devant moi, & avoir un peu plus d'égard pour un homme qui penſe : c'eſt confondre toute une ſociété, que d'y montrer toujours le même caractère & la même impertinence. Madame Briolet, apparemment, croit ſe faire un air impénétrable, & penſe que je ne ſaurai pas percer le voile mal tiſſu dont elle veut couvrir ſes deſſeins & ſes mœurs ; elle veut jouir des plaiſirs de l'amour & des honneurs

de la vertu ! Eh bien, Madame, dites-lui charitablement que je fais tout ce qu'elle penſe & tout ce qu'elle fait. Je ne l'épargne pas, parce que je déteſte la fauſſeté qui veut arracher le reſpect. C'eſt avoir trop d'effronterie que d'ennuyer, de tromper, de mépriſer, & de vouloir paroître reſpectable =.

Quelque peu de ménagement que mérite l'impoſture, je n'en aurois pas tant dit, ſi je n'avois eu mon objet. Je voulois triompher par la force, & j'étois bien sûr que Madame Briolet, inſtruite par ſon amie, ne tiendroit pas contre une attaque auſſi vive. En effet, j'eus bientôt lieu de m'applaudir de ce préambule. Mais pour ſuivre l'ordre des événemens, il faut dire ce qui arriva avant qu'elle eût capitulé.

Le mari fut averti de ce qui ſe paſſoit entre ſa femme & moi ; & comme c'étoit un très-bon homme, & qu'elle lui impoſoit entièrement, il crut devoir empêcher que ſon idole ne fût renverſée à la face du public, dont il la croyoit l'oracle. Il commença par me faire beau-

coup d'amitiés, auxquelles je voulus paroître ne faire aucune attention, pour n'être pas arrêté dans le cours de mes idées ; car si j'étois devenu l'ami du mari, je ne pouvois plus honnêtement me montrer l'antagoniſte de la femme ; il faut être conſéquent. Voyant que j'allois mon train, il ſe fâcha, & vint me trouver pour me parler. Perſuadé que tout ce que je répondrois ſeroit redit à la Dame, je ne me contraignis pas plus que je n'avois fait dans l'autre conférence. = Mais, Monſieur, me dit-il, que vous a fait Madame Briolet ? = Elle ne m'a rien fait, Monſieur : mais elle eſt prude, & je déteſte les prudes ; c'eſt ma léthargie. = Mais vous ne pouvez pas ſavoir ce qu'elle eſt ; vous ne lui avez pas laiſſé le temps de ſe faire connoître ; vous lui avez rompu en viſière = Vraiment, j'ai joué au plus fin, parce qu'indépendamment de ce que tout le monde m'en avoit dit, j'avois lu dans ſes yeux qu'elle n'étoit pas diſpoſée à m'épargner moi-même, & qu'elle ne différoit que dans l'attente d'une occaſion déciſive ; j'avois même deviné que

c'étoit à cause de ce que je passois pour avoir de l'esprit, qu'elle vouloit me dédaigner avec éclat; & ces prétentions-là, Monsieur, sont bien misérables & bien punissables; il y a bien de la sottise à mépriser, par arrangement & sans distinction : il ne faut qu'un homme d'honneur qui entreprenne de déranger ce petit projet; & voilà l'orgueil réduit à demander grace, & à se soumettre à tout dans la confusion de sa sottise. = Mais, Monsieur, songez-vous que Madame Briolet est ma femme? = Tant pis pour vous, Monsieur; vous méritiez une femme qui eût plus de modestie & plus de sens commun. Vous êtes un honnête homme, & moi aussi, Monsieur; & je ne vois qu'avec indignation que vous soyez si mal assorti. = Mais enfin, reprit-il, vous sentez bien que si cela continue, je serai obligé.... = Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, Monsieur, je suis prêt à tout, excepté à souffrir que Madame Briolet méprise tout le monde; je vous ai déjà dit que c'étoit ma léthargie, & il est vrai que cela est plus fort que moi : dès que je la vois arri-

ver quelque part, je ſuis comme un fou, je ne me contiens plus. Vous pouvez ſur cela prendre le parti qui vous conviendra : mais je vous avertis que ſi vous voulez me faire taire, il faut que vous commenciez par me tuer ; car, tant que je vivrai, je ſerai de même à l'égard de Madame Briolet. =

Le bon-homme, plus déconcerté qu'irrité, ne ſongea pas à pouſſer l'aventure juſqu'au Roman. Il me quitta ſans trop ſavoir ce qu'il me diſoit, & je n'en ai plus entendu parler depuis ; mais je pus juger peu de jours après de la fidélité avec laquelle il avoit rendu à ſa femme notre ſingulière converſation.

Nous nous trouvions ſouvent, elle & moi, dans les mêmes maiſons, comme je l'ai dit ; elle avoit donc bien des reſſources pour me déſarmer. Ce fut le parti qu'elle prit ; elle commença par compoſer ſon air & ſa perſonne ; ſes yeux devinrent très-tendres, & ſon air très-gracieux. Mais ce changement n'étoit que pour moi : de ſorte que c'étoit une machine qui ſe démontoit ſans ceſſe ; & cela étoit divertiſſant au poſſible. Pen-

dant qu'elle s'épuiſoit à mériter mes bonnes graces, j'allois toujours mon train ; m'occupant, ſur-tout, à lui cacher la connoiſſance que j'avois de ſes deſſeins, & l'attention que je pouvois faire au changement de ſes manières. Elle en devint inſenſiblement plus indiſcrète. Bientôt je ne prononçai plus un mot qu'elle n'applaudît : arrangeoit-elle une partie de jeu, c'étoit pour que j'en fuſſe ; vouloit-elle citer un Auteur dont le nom ne lui revenoit pas, c'étoit à moi qu'elle avoit recours ; la contrariois-je dans une opinion, elle ne diſputoit plus ; elle diſoit que je devois ſavoir cela mieux qu'elle, & ſouvent c'étoit dans des points inconteſtables, & où elle avoit évidemment raiſon, car je n'épargnois rien pour la pouſſer à bout ; & tout ce qu'elle faiſoit, tout ce qu'elle me diſoit alors, étoit accompagné des regards les plus doux, les plus pénitens. C'étoit pitié de voir la fatigue & l'humiliation de cette ame ſi fière ; car à tout cela, *motus* de ma part : j'étois comme un roc au milieu des flots agités.

Après s'être fait un courage ferme

par tous ces préliminaires, elle osa enfin recourir aux grands moyens : elle m'écrivit un billet fort galant, par lequel elle me prioit *de lui faire la grace* de passer chez elle à l'heure que je pourrois donner. Elle avoit quelque chose à me communiquer, disoit-elle, qui étoit pour elle de quelque importance ; j'y étois moi-même intéressé, & je lui ferois un vrai plaisir de lui donner le premier quart d'heure dont je pourrois disposer.

Ce billet ne me surprit que foiblement ; mais en revanche, il me flatta beaucoup. Je touchois au moment d'un triomphe dont j'avois véritablement tout l'honneur. Il n'y avoit point là de dessous de cartes, ni de caprice momentané. C'étoit par combinaison, par résolution absolue, que la plus auguste dignité descendoit à la plus humiliante supplication. J'avois dit insolemment : *Je veux te soumettre* ; & l'on répondoit humblement : *Soit fait comme vous le commandez*. Voilà ce que j'appelle un vrai triomphe, un triomphe indubitable : aussi en étois-je bien flatté, comme je l'ai dit ;

car quoique jeune, je savois combien ceux de cette espèce sont rares.

Je me rendis chez Madame Briolet, à qui j'avois fait dire que j'irois chez elle, qui m'attendoit impatiemment, & qui va fournir la scène de Comédie la plus ingénieuse & la plus plaisante.

J'arrive. On m'introduit dans un arrière-cabinet très-élégant, qui termine une galerie qu'on eût pu prendre pour la nef d'un temple de la Chine, à cause de deux cents Chinois répandus par-tout. Je découvre sur une pile de carreaux, une Déesse moitié mourante, moitié endormie, que l'art le plus ingénieux a rendu bergère. L'ajustement le plus simple, l'air le plus souffrant & le plus naïf, la toilette la plus négligée quoique la plus finie, m'annoncent une ame qui est en peine, qui a des reproches à faire, des sentimens à déclarer, & qui, déterminée à ne rien taire, n'en sent pas moins toute l'importance de ce qu'elle va dire.

=Je viens à vos ordres, Madame : mais il me semble que vous souffrez; ma présence peut vous gêner, je vous prie de

me le dire. = Non, Monſieur ; je ſouffrois tout autant quand je vous ai écrit ; ce n'eſt même que parce que je ſouffrois, que j'ai pris la réſolution de vous écrire. = J'ai donc part à vos douleurs, Madame ? daignez me mettre en état de me juſtifier, ou de me repentir. = Vous ne pouvez pas l'un, & vous ne voudriez pas l'autre, Monſieur ; il y a dans tout ceci des choſes trop marquées de votre part : vos procédés ſont ſi peu équivoques, ils portent ſi viſiblement l'empreinte de l'intention, que même les ayant mérités, il ſeroit difficile de s'y méprendre. = Madame, j'entrevois ce que vous voulez dire, mais vous êtes prévenue ; on vous a groſſi les objets. = Ils ne pouvoient pas l'être, Monſieur ; vous avez fait des déclarations ſi poſitives, vous avez montré des ſentimens ſi étranges, & vous avez mis tant de vanité, vous avez pris tant de plaiſir à vous exprimer ſur mon compte, qu'il ſeroit difficile d'imaginer une ſeule injuſtice que vous n'ayez pas fait entrer dans l'outrage dont je me plains. = Madame, puiſqu'il faut vous parler

ſans détour, j'ai dit que vous étiez prude, & que je déteſtois les prudes; voilà tout. = Eh bien, Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez? peut-on rien dire de plus offenſant? Savez-vous ce que c'eſt qu'une prude, pour en prodiguer ſi légèrement le nom? Il paroît que vous ne le ſavez pas. Cependant vous me haïſſez, vous me mépriſez, vous me déteſtez ſans me connoître, ſur la foi d'une prévention cruelle, ſans ſavoir ce que je ſuis, ni ce que je ne ſuis pas. Moi, prude! moi, digne du plus grand mépris! Juſte ciel! avec quel caractère ſera-t-on à l'abri de la calomnie! Il eſt vrai que je n'ai point avec les hommes cet extérieur libre, preſque indécent, qu'il ſemble qu'aujourd'hui ils ſoient en droit d'exiger des femmes; mais pour mériter le nom de Prude, il faudroit que j'euſſe dans le cœur l'amour de leurs ſoins & de leurs agrémens, en même temps que je montre du mépris pour eux; & ce contraſte entre mes ſentimens & mes manières, peut-on dire qu'il exiſte? y a-t-il quelqu'un en droit de m'en accuſer? me voit-on courir après les hommes,

hommes, en même temps que je dis du mal d'eux? Non assurément, & observez que je ne veux pas dire que je n'aie jamais aimé : car voulant vous dissuader, vous faire sentir vos torts, & vous forcer à avoir meilleure opinion de moi, il me seroit peut-être permis d'employer toutes mes ressources, & de me représenter comme une femme très-insensible, aussi prévenue contre l'Amour que contre votre sexe, & qui n'a eu le malheur de vous paroître Prude, que parce qu'étant ennemie outrée de tout engagement, il n'est pas extraordinaire que son insensibilité se manifeste & paroisse du dédain & de la pruderie. Mais je n'ai pas voulu vous dire cela, parce que je ne sais point mentir, & que je ne veux pas recourir à la fausseté, pour prouver que je ne suis point fausse. Oui, Monsieur, j'ai pris autrefois des sentimens tendres, & les plus tendres qu'on puisse jamais avoir ; & c'est cet amour que j'ai eu, ce sont ces sentimens qui m'ont trop séduite, qui sont cause qu'aujourd'hui l'on peut me

reprocher un air trop froid & trop sévère. Pour m'excuser, il faudroit savoir à quel point j'ai été trompée, avec quelle indignité l'on m'a forcée à reprendre mon cœur, après avoir tout fait pour l'enflammer. Mais vous ne sauriez vous l'imaginer; & à présent que ce cruel souvenir est presque effacé de ma mémoire, je pense que c'est un bonheur pour moi d'avoir été si lâchement trahie : car j'étois née trop sensible ; j'aurois fait peut-être mille extravagances, qui sont pires que les douleurs, lorsque le temps de se les reprocher est venu. Je me serois trop égarée, j'aurois trop compté sur un bonheur qui finit avec la jeunesse; & lorsque l'âge m'auroit contrainte à mettre la raison à la place des plaisirs, j'aurois toujours cru que c'étoit trop tôt ; j'y aurois trouvé trop de difficulté, & j'aurois vieilli ridicule, & peut-être criminelle. Ainsi, Monsieur, je ne me plains point d'avoir été trompée; j'y ai gagné de connoître un sexe dont dépend notre destinée. Cependant n'imaginez pas que

je mépriſe tous les hommes ; vous auriez tort de le croire. Il en eſt que je diſtingue : vous, par exemple, vous avez une phyſionomie noble, intéreſſante ; des mœurs, des yeux très-touchans, & qui ſemblent garantir une ame ſenſible & honnête. Vous avez beaucoup d'eſprit, & la tournure en eſt ſi naturelle, que la fineſſe de vos penſées ſe cache preſque ſous la naïveté de vos expreſſions ; vous avez mille choſes très-agréables, très-eſtimables, qui plaiſent & préviennent entièrement en votre faveur ; & c'eſt parce que j'éprouve cette prévention, qui fait naturellement ſouhaiter votre eſtime, que je ſuis ſenſible à l'antipathie que vous avez pour moi.

= Madame, lui dis-je en prenant un ton plus humain (car je commençois non-ſeulement à me rendre, mais même à être touché), vous me dites des choſes très-flatteuſes, & beaucoup d'autres qui ne le ſont pas. Je n'ai point d'antipathie pour vous, & au contraire ; car ce qui m'a ſi fort armé contre le défaut que je vous reprochois, c'étoit

que d'ailleurs vous étiez aimable, & très-propre à inſpirer des ſentimens. Mais oublions, je vous prie, ce qui s'eſt paſſé; je ſuis prêt à vous rendre toute la juſtice que vous méritez. = Ah! Monſieur, reprit-elle, vous ne le pouvez plus. La prévention eſt une hydre qui renaît à chaque inſtant. = Elle eſt ce que vous dites, lorſqu'on ne veut pas bien la combattre, pourſuivis-je; mais je ſuis dans une diſpoſition tout-à-fait contraire: oui, Madame, je veux réparer ce que j'ai fait; & je vous offre pour cela tout ce qui peut dépendre de moi =.

En lui parlant ainſi, il lui étoit aiſé de voir que cette offre renfermoit tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter; & cela mettoit une ſi grande vivacité dans ſes yeux, elle avoit l'air ſi ſatisfait, ſi pénétré, elle paroiſſoit ſi embarraſſée de la dignité qu'elle vouloit encore conſerver, que toutes ces nuances lui donnoient je ne ſais quel air moitié libertin, moitié devot, qui la rendoit piquante. Dès ce moment je me trouvai pris tout de bon. Juſques-là il n'y

avoit eu que la vanité d'effleurée : je sentis que le cœur étoit attaqué ; & voyant d'un autre côté ma victoire assurée, je ne cherchai plus à en reculer la confirmation par un esprit de malice qui étoit satisfait, & qui seroit devenu méchanceté.

Mes regards lui apprirent donc tout ce qu'elle pouvoit exiger de moi. Elle voulut me faire expliquer comme ils s'expliquoient eux-mêmes. = Hélas ! me dit-elle tendrement, que pouvez-vous m'offrir qui répare un outrage cruel ? . . . = Je ne vois qu'un moyen, lui dis-je en tombant à ses genoux ; c'est de vous adorer : si vous daignez accepter cette réparation, je vous jure que vous êtes déjà vengée. = Vous voulez badiner, reprit-elle en souriant ; mais véritablement si je me sentois disposée à aimer encore, je ne voudrois rien rabattre de votre offre, tant je suis encore irritée contre vous. = Me pardonner à ce prix, ne seroit pas montrer beaucoup de courroux, repris-je : mais, Madame, mettons à part tout esprit de saillie & de plaisanterie, &

faites-moi la grâce de m'écouter. Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous, vous avez pu juger que la vérité étoit ſur mes lèvres ! Plus ſincère que je ne l'ai jamais été, je vous proteſte que je vous aime, que je ſuis déſeſpéré des torts que j'ai eus, qu'il eſt abſolument néceſſaire à ma conſolation que vous m'aidiez à les effacer de votre mémoire & de la mienne : je ne puis vous venger que par mon amour, car il n'y a que par lui que je puiſſe valoir quelque choſe ; je vous conjure de ne le pas mépriſer ==.

Malgré tout le plaiſir que pût lui cauſer cet aveu, ſoit qu'elle ne fût pas aſſez perſuadée, ſoit qu'elle ne me vît pas aſſez ſéduit, elle voulut montrer encore un peu d'irréſolution. Je m'en plaignis. == Ne vous plaignez pas, me dit-elle : la douleur de votre mépris m'a fait ſentir le prix de votre eſtime ; je veux la mériter, & je craindrois de vous en paroître peu digne, ſi je me rendois ſans réflexion à des ſentimens auxquels vous ne m'avez pas préparée. == Ah ! lui dis-je, vous avez une façon de punir tout-à-fait adorable. Mon bon-

heur surpasse mon espérance, & je n'ai jamais été si sûr d'être aimé, avec si peu d'assurance de l'être =.

Ici la conversation commença à languir. Que nous restoit-il à nous dire? Cependant je dois rendre justice à Madame Briolet ; malgré l'ivresse de l'amour - propre, malgré les charmes d'une victoire dont le projet avoit dû lui paroître fou, elle se conduisit avec décence ; & en cédant, elle eut l'air d'avoir beaucoup de choses à me dire sur sa défaite.

Elle se comporta de jour en jour avec tant d'artifice, que je pris enfin avec la plus grande passion, la plus grande confiance. Nous passions les journées ensemble, & je ne la pouvois plus quitter. Si quelquefois j'étois obligé d'en laisser passer quelqu'une sans la voir, c'étoit avec tant de peine que je parvenois à l'y faire consentir, elle l'apprenoit avec tant de douleur, & en me revoyant, me montroit tant de joie, que j'aurois cru ma probité engagée à la soupçonner & à l'aimer foiblement.

Je vivois donc avec elle dans la plus grande sécurité. Ce ne fut qu'après un long aveuglement que j'ouvris les yeux, ou plutôt qu'on me les fit ouvrir ; car, à parler franchement, je crois que je n'y aurois jamais pu mettre beaucoup du mien.

Je n'aurois pas été sa dupe huit jours de suite, si le plaisir m'avoit moins aveuglé. La conduite qu'elle tenoit avec moi en public, m'eût fourni seule toute la pénétration dont j'avois besoin ; & voici comment elle se conduisoit. Elle ne vouloit plus permettre que j'allasse dans aucune maison avec elle ; elle me voyoit chez elle tous les jours, mais elle ne refusoit aucune visite, & rarement permettoit-elle que j'y restasse le dernier. Ses manières extérieures ne différoient plus guères de celles qu'elle avoit avec tout le monde, que par être toujours un peu plus froides, quelquefois plus impertinentes. Si des méchans lui faisoient, en mon absence, des plaisanteries sur mon assiduité, elle

ne se fâchoit pas contre eux ; elle se fâchoit contre moi, dont elle parloit comme d'un imbécille qui ne sait pas voir qu'il importune. Il est vrai qu'elle m'avoit prévenu sur cette conduite si dure à souffrir, & qu'elle ne paroissoit s'y plier qu'avec beaucoup de chagrin & de contrainte : mais enfin, sans mon aveuglement extrême, j'y aurois vu plus d'artifice que de respect humain, plus de crainte d'être démasquée que d'amour pour la véritable gloire, & je me serois offensé de la seule proposition de me faire jouer un rôle si humiliant ; mais j'aimois.

Voici l'aventure qui donna lieu au retour de ma raison, & au châtiment de sa fourberie.

Je tombai malade dans le fort de ma passion, & malade si sérieusement, qu'au bout de peu de jours je fus menacé de n'en pas revenir. Malgré mon accablement, Madame Briolet étoit toujours présente à ma pensée ; je ne songeois qu'à son absence : si j'avois pu la voir, je crois que je me

ferois moqué de mes maux ; mais je sentois que sans ce plaisir il falloit que je périsse. Dans cet état, ne pouvant soutenir la plume & lui écrire un seul mot, je m'imaginai qu'il n'y auroit pas une grande témérité à me servir d'un intime ami, qui étoit connu généralement pour le plus honnête homme, & pour qui Madame Briolet elle-même avoit de l'amitié & beaucoup d'estime. Mon ami reçut très-bien ma confidence ; & comme il avoit l'esprit beaucoup plus libre que moi, il lui fut aisé d'arranger toutes choses de façon que Madame Briolet ne pût me reprocher la moindre imprudence. Il alla la trouver ; & comme elle savoit qu'il étoit mon intime ami, il lui parla tout naturellement de moi. Il lui dit qu'il me croyoit en danger, & que ce qui augmentoit ses justes craintes, c'étoit que je nourrissois dans mon ame un noir chagrin. Madame Briolet, attentive à ce qu'il disoit, rougit en entendant ces derniers mots ; & tout de suite : = Vous a-t-il dit ce que c'est, demanda-t-elle ? = Non,

Madame, répondit-il du ton le plus respectueux, il ne m'a rien confié : mais il m'auroit parlé s'il avoit osé, car c'est peut-être toute sa ressource ; & je sens qu'il meurt de son secret plus que de son mal =. Madame Briolet, interdite, ne songeoit pas à répondre ; son air annonçoit même du dépit, & mon ami m'a avoué depuis, que de ce moment il avoit jugé qu'elle me trompoit. Se sentant encouragé par sa prévention, il ne craignit plus tant de parler. = Madame, poursuivit-il, vous connoissez mon caractère & mon respect pour vous ? mon ami meurt dans le tourment d'une discrétion trop exacte ; je dois songer à sauver ses jours, & vous devez me pardonner d'avoir surpris le secret qu'il n'ose m'apprendre. Je suis convaincu qu'il vous adore, Madame ; le temps presse, il n'y a pas un moment à perdre ; voyez ce que vous voulez faire : s'il se tait, il est mort ; & il se taira, si vous ne lui permettez pas de parler =.

Quelle Amante, à la place de Ma-

dame Briolet, dans une circonstance si touchante, & autant rassurée par la probité du confident, n'eût pas rompu le silence ? . . . . Elle avoit eu le temps de se remettre ; elle répondit à mon ami, avec le plus grand sang-froid, qu'il n'y avoit pas d'apparence à ce qu'il venoit de lui dire ; que quoique je fusse très-jeune, & peut être très-fou, je n'étois assez ni l'un ni l'autre pour n'avoir pas vu, avant de m'engager, que la passion dont il me soupçonnoit seroit du plus grand ridicule ; qu'au surplus, comme tout étoit possible, il se pouvoit qu'il eût pensé juste ; mais qu'en ce cas elle ne voyoit point de remède à ma situation, parce que ne voulant sous aucun prétexte, & par aucune raison, entendre parler d'amour, elle ne consentiroit jamais à m'écouter, de quelque moyen que je pusse me servir pour m'expliquer.

Une réponse aussi dure pour un homme qui est instruit, révolte les sens, & fait taire toute politesse. Mon ami se contraignit pourtant, & pour-

suivit en ces termes, avec le même air de respect. = De la façon dont vous vous expliquez, Madame, c'est me faire sentir que ma démarche est inutile, & qu'en insistant je ne puis que vous déplaire. Mais, Madame, mon ami sera peut-être mort demain, si je lui apprends votre réponse; car puisque je me vois forcé de me découvrir, je ne puis vous laisser ignorer que c'est par son ordre que je suis ici; il attend son arrêt. = Comment, Monsieur, il a osé vous dire . . . ? = Non, Madame, il ne m'a rien dit, il ne m'a rien appris: mais il souffre tout ce qu'on peut souffrir; il vous adore & vous perd; ne m'apprendrez-vous rien vous même? sacrifierez-vous sa vie à des préjugés barbares? Songez, Madame, que je ne sais que ce que j'ai deviné, que je ne suppose que ce que vous pouvez avouer: malgré son désespoir, il n'auroit pas exigé la démarche que je fais; il y a à peine consenti. Songez encore que vous m'estimez, que jamais aucune indiscrétion n'a souillé ma

bouche, que vous m'avez connu honnête homme & ami sûr, dans de moindres occasions : je ne demande pas d'ailleurs que vous vous confiez à moi ; chargez-moi seulement d'une lettre, & vous me rendrez le plus content des hommes : vous n'aurez rien fait contre votre gloire, & vous aurez tout fait pour l'humanité & pour l'amitié ==.

Il eut beau prier, presser, tourmenter, il ne put jamais rien obtenir. Quelque chose qu'il pût lui dire de mon état, & avec quelque ménagement qu'il pût lui faire entendre qu'il savoit qu'elle m'aimoit, elle répondit toujours que j'étois un imposteur ; qu'il étoit affreux pour elle de se voir ainsi outragée ; que je la réduisois à souhaiter ma mort, dans la crainte de voir augmenter le nombre de mes confidens. Il fut si impossible à mon ami de lui faire entendre raison, qu'il la quitta brusquement, ne pouvant plus se modérer, & se réservant de la confondre lorsqu'il en seroit temps : car il étoit

furieux ; & il m'a avoué depuis, que s'il ne la traita pas comme elle le méritoit, ce fut par la crainte que je ne lui reprochaſſe un jour, ſi je la revoyois, d'avoir trop écouté le zèle & l'amitié. Il revint auprès de moi en la quittant ; & voulant autant éprouver un dernier moyen que me cacher le plus odieux procédé, il me dit qu'il étoit perſuadé qu'elle l'avoit intérieurement écouté avec plaiſir, mais que l'habitude de ſe reſpecter avoit prévalu ſur le plaiſir de ſentir ; & que ſe croyant apparemment obligée de cacher ſcrupuleuſement ſa foibleſſe, elle s'étoit obſtinée à ſe tenir ſur la défenſive, lorſqu'il lui avoit dit qu'il la ſoupçonnoit de m'aimer, & que même elle avoit affecté de montrer du chagrin & du dépit, quoiqu'il n'eût haſardé rien qui pût lui faire ſoupçonner qu'il en ſavoit plus qu'il n'en avoit deviné : =De ſorte, pourſuivit-il, me voyant conſterné, que je n'ai rien pu obtenir d'elle, quoique je me bornaſſe à lui demander une ſimple lettre. Mais il ne faut

pas vous en chagriner ; ce premier procédé de sa part me paroît tout simple. Une femme qui se respecte, & qui mêle à ce respect un peu de vanité, comme elle en est soupçonnée, ne balance pas dans le premier moment, entre le chagrin de son Amant & le secret de son amour ; mais en insistant avec adresse, on l'amène insensiblement à aimer mieux & à raisonner moins. Voici un nouvel expédient que j'ai imaginé, & que je crois sûr. Lui avez-vous jamais écrit ? tout dépend de cela. = Non, répondis-je. = Connoît-elle votre écriture ! = Je ne lui en ai jamais montré. = Eh bien, écrivez-lui : c'est-à-dire, dictez-moi ce que vous voudrez, je m'en vais écrire pour vous =.

Je goûtai le conseil de mon ami ; & quoiqu'un pressentiment secret me fît penser que je n'en devois rien espérer, je me fis néanmoins un plaisir d'écrire. On aime à dire ses douleurs ; & quoique bien souvent on les augmente par-là, on croit toujours

les diminuer. Il s'y mêle une certaine douceur que l'on préféreroit au plaisir de les voir finir, s'il falloit constamment les taire. Je composai ma lettre dans ma tête avant de la dicter. Malgré la foiblesse de mon cerveau, j'eus plus de peine à choisir les pensées qu'à les trouver. L'amour qui souffre, est tout plein d'idées. Je souffrois beaucoup ; je commençois à douter de sa tendresse : je ne voulois pourtant pas l'accuser ; je ne voulois que me plaindre du sort, & m'accuser moi-même, pour lui faire pitié. Voici cette lettre dont la cruauté de la perfide m'a forcé de garder toujours la copie, comme un monument des noirceurs dont une Prude est capable :

« Le désespoir me ramène à la vie. » Je vous ai offensée, & je retrouve » mes forces pour m'accuser. Quoique » vous m'ayiez jugé bien à la rigueur, » je ne me cherche point d'excuse ; je » ferme les yeux sur ce qui peut me » justifier, je n'examine que ce qui peut » me punir. Dans l'état où je suis, cher-

» cher à ſouffrir plus encore, n'eſt pas
» prouver médiocrement que l'on aime ;
» & cependant je ſens que je ne prouve
» pas encore aſſez, & que j'aime plus
» que je ne dis & que je ne ſouffre. Vous
» n'avez pas connu tout mon amour,
» & je ne dois pas m'en étonner ; je ne le
» connoiſſois pas moi-même. Faut-il
» que ce ſoit dans ce moment, que
» je regarde comme le dernier de ma
» vie, qu'il me paroiſſe tel qu'il eſt, &
» qu'il ſe faſſe ſentir tout entier ! Il
» aura du moins ſervi à vous venger,
» & ce ſera beaucoup pour moi....
» Je ne ſuis pas aſſez content de mon
» repentir, pour oſer eſpérer mon par-
» don ; cependant il n'y auroit que cette
» eſpérance qui pourroit me ſoutenir
» contre les attaques de la mort. Dai-
» gnez jeter un regard ſur moi. Je
» n'oſe vous rien demander ; mais je
» vous perds, & je meurs. Voyez ſi je
» ne ſuis pas aſſez malheureux pour
» mériter de vous faire pitié ».

Nous envoyâmes la lettre par un

laquais dont elle connoiſſoit la diſcrétion : croira t-on qu'elle ne fit pas la moindre réponſe ? Elle dit ſimplement au domeſtique qu'elle étoit fâchée de mon état, & qu'elle ſouhaitoit que je me retabliſſe pour pouvoir me parler touchant ce que je lui marquois. Ma conſternation, en écoutant ce rapport, fut ſans égale. Je me ſouviens que je me mis à pleurer. Je me voyois loin du temps où je l'avois mépriſée ; ce ſouvenir ne me ſoulageoit point. = Quoi ! m'écriai-je, eſt-ce-là le prix de tant d'amour ? eſt-ce ainſi que l'on traite ce qu'on a tant aimé ? . . . . . = Ce qu'on a tant aimé, me dit mon ami en m'interrompant ! perdez une erreur funeſte ; c'eſt un monſtre. J'ai trop gardé le ſilence ; il eſt temps de parler =. Il me rendit alors ſa converſation avec elle, ſans oublier le moindre mot, & le ſang-froid qu'elle avoit conſervé pendant tout le temps. Il eut ſoin de ſemer ſon récit de réflexions trop légitimes & trop capables de m'éclairer. Quelle lumière affreuſe paſſa dans mon cœur ! De quelle fureur ne me ſentis-je

pas enflammé ! Ah ! m'écriai-je, j'ai toujours été sa dupe ; elle ne m'a jamais aimé ; elle n'a jamais connu l'amour ; ses motifs n'étoient pas aussi nobles. Elle me sait mourant, elle n'attend plus rien de ma tendresse ; & elle lève le masque : mais je vivrai peut-être assez pour la punir ; que dis-je ? j'espère que sa lâcheté me rendra à la vie ==.

En effet, la haine, les conversations de mon ami, & mes exactes réflexions sur toute sa conduite avec moi, soit dans le tête-à-tête, où mes transports n'égaloient pas les siens, soit dans le monde, où l'amour étoit constamment outragé par l'hypocrisie, me donnèrent un sens particulier, qui ranima tous les autres. Je me sentis peu à-peu renaître, & l'on espéra que je serois bientôt hors d'affaire. Nos passions sont souvent nos meilleurs Médecins.

Au bout de trois semaines je fus en état de sortir. Pendant tout ce temps je m'étois fait une violence extrême pour ne pas écrire, ce qui n'avoit pu qu'affermir beaucoup la résolution de me venger. J'allai chez elle dès que je

pus me soutenir. Son étonnement fut égal à son embarras, en me voyant. Quel moment pour elle ! tout son crime se retraçoit à son imagination ; il étoit dans ses yeux, aussi puni qu'il pouvoit l'être. Sa confusion étoit si visible, que lui dissimuler que je m'en appercevois, c'eût été risquer de lui faire soupçonner les desseins que je voulois cacher. Je pris un parti contraire. J'affectai beaucoup de joie de la revoir, pour la rassurer ; & jusqu'au son de ma voix, en lui parlant, tout dut lui faire présumer que je n'étois pas fâché contre elle. Après ce premier moment de trouble & de transport affectés, nous entrâmes en explication. = Qu'avez vous dû penser de moi, me dit-elle ? Je parie, quoique vous paroissiez m'aimer encore, que vous ne m'avez pas rendu toute la justice que je méritois ? = J'ai pensé, répondis-je, que vous vous respectiez, & que j'avois agi en étourdi. = Il est vrai que je me respecte beaucoup, reprit-elle ; & vous avez eu la générosité de me laisser en cela suivre mes idées tout-à-fait impérieuses. Je

crains le Public comme un enfant craint ſon maître ; je regarde ſon mépris comme le plus grand malheur pour une femme qui ſait rougir. Mais croyez-vous que ce ſoit ce ſentiment, qui doit pourtant avoir des bornes, qui m'ait retenue ? Ah ! ne le penſez pas : j'aurois bravé le Public ; je me ſerois expoſée à toute ſon inflexibilité, ſi je n'avois craint l'indiſcrétion de votre ami, & la trahiſon du commiſſionnaire, que par rapport à lui. C'eſt mon mari que j'ai redouté. Vous ſavez que ma deſtinée dépend de ſa confiance ? Il m'aime, il m'eſtime, il me croit la plus fidelle des femmes : mais il eſt naturellement très-jaloux ; le moindre ſoupçon me perdroit à jamais. Vous pouviez mourir, votre ami pouvoit parler ; votre commiſſionnaire pouvoit être interrogé, ſurpris, ſéduit ; ma réponſe pouvoit être interceptée ..... =. Ici je l'interrompis, ne pouvant plus ſoutenir le ſpectacle de ſa fauſſeté. = J'ai penſé tout cela, lui dis-je ; & vous renouvellez mes regrets, en m'expliquant vos raiſons. Vous n'aviez pas be-

soin d'excuse, & je vous en prêtois mille; je ne condamnois que moi, & je ne me plaignois que de mon affreuse situation. Cessons de nous occuper du passé; je suis trop consolé, & vous êtes trop justifiée si vous m'aimez toujours. = Ah Dieu! si je vous aime, répondit la perfide, en devez-vous douter? Vous ne sauriez vous imaginer tout ce que j'ai souffert. = Je m'imagine du moins que vous avez souffert beaucoup, répondis-je; & vous n'en sauriez douter, puisque malgré des apparences qui pouvoient m'alarmer, & dans le plus grand chagrin de votre silence, je n'ai cherché qu'à vous justifier. Encore une fois, ne parlons plus de cela =. Elle me prit au mot, & les caresses les plus vives suivirent les regards les plus passionnés. C'étoit là que je l'attendois. Je connoissois son ame vicieuse; je savois le moyen de lui rendre les douleurs qu'elle ne m'avoit pas épargnées; & j'épuisai à cet égard, & pendant plusieurs jours de suite, tout ce que la cruauté peut inventer. Lorsque je vis qu'il ne manquoit plus que la convic-

tion de mes motifs, à ſon tourment inexprimable, je lui donnai ſon congé par le billet le plus laconique & le plus offenſant.

LE

ROMANS D'AMOUR.

LE JALOUX.

UNE aventure dont j'ai été le triste témoin, va conduire ma plume sur le papier : le récit peut en être utile..... Que dis-je ? des esprits jaloux, des esprits assez foibles pour ne pas distinguer la flatterie, des esprits assez bas pour aimer les flatteurs, peuvent-ils recevoir des conseils ? N'importe : si l'on peut perdre ses réflexions, le plaisir d'en faire n'est point perdu ; on ne doit jamais craindre d'être trop en avance avec l'humanité.

Tout homme qui écoute les fausses insinuations de la fausse amitié, s'expose à les croire ; & quiconque les croit une fois, ne peut plus les mépriser, quand

même il le voudroit : la prévention jette les plus profondes racines, lorſque la confiance l'a *ſemée* dans notre ame. Le mal augmente & devient beaucoup plus incurable, à proportion que c'eſt d'un honnête homme qu'on nous a donné de fauſſes idées. Tout ce qui eſt probité, vertu en lui, nous devient chaque jour plus ſuſpect ; parce que l'exacte probité, à force d'approcher de la perfection, prend un faux air de reſſemblance avec l'hypocriſie, & toutes les vertus qu'elle montre ne paroiſſent plus alors que des vices cachés ſous une enveloppe ingénieuſe. De la prévention on paſſe à la terreur, ſi l'honnête homme ſoupçonné, apprenant l'outrage qu'on lui fait, n'emploie à ſa juſtification que des actions encore plus eſtimables que celles qui ont ſervi à le perdre : on s'imagine qu'il ne cherche qu'à offuſquer pour tromper plus ſûrement, & l'on ſe croit dans le plus grand danger. L'on devient encore plus injuſte, encore plus ingrat, ſi cet honnête homme, voulant ſe juſtifier d'une façon plus éclatante, & pouvant oppoſer aux trahiſons dont on l'accuſe des ſervices qu'il a rendus,

entreprend de confondre ſes ennemis par l'énumération de ces mêmes ſervices : on ne l'écoute point ſans le haïr bientôt ; & plus il perſuade, plus on le hait, parce qu'alors une humiliation intérieure empêche qu'on ne ſe diſſimule l'horrible ingratitude dont on devient coupable envers lui. Jamais cette impreſſion ne s'efface : on ſent qu'on ne mérite plus que ſon mépris, & toujours on le hait pour avoir été forcé de ſe juger. Il faut lire l'admirable diſcours que Sénèque adreſſe à l'ingrat Néron, ſous les couleurs ſpécieuſes du reſpect & de la gratitude ; il faut lire de même la réponſe perfide de ce monſtre couronné.

Un jaloux effréné eſt, de tous les hommes, celui qui peut le moins s'éclairer des rayons de la vérité, lorſqu'une fois la prévention a répandu ſes voiles épais ſur ſon eſprit. Auſſi les miſérables que j'accuſe ici, s'adreſſent-ils plutôt à un jaloux qu'à tout autre homme pour ſavourer l'horrible joie de nuire.

Un homme digne de la confiance la plus aveugle, avoit pris une habitude dans

une maison ; & c'étoit le maître de cette maison qui, par la plus vive amitié, l'y avoit chaque jour engagé. La Maîtresse étoit aimable & jolie ; mais l'homme dont je parle aimoit ailleurs, & n'étoit pas capable d'infidélité. Il respectoit d'ailleurs son ami, & portoit naturellement la délicatesse si loin, que pour rien au monde il n'auroit pu trahir ses principes, ni répondre même à des avances, si on lui en avoit fait. C'étoit entre les deux amis un commerce intime, une confiance extrême, un rapport d'humeur & d'esprit extraordinaire : l'envie devoit respecter un sentiment si digne d'admiration ; mais l'envie s'irrite de ce qu'elle doit respecter. Elle lança ses traits terribles ; & la blessure fut d'autant plus profonde, que la sécurité avoit été plus parfaite. De ce moment, il n'y eut plus d'amitié que d'une part, & tout annonça les ravages de la jalousie : l'accusé les prédit, & crut pouvoir suspendre la foudre prête à éclater ; il eut une première conversation qui ne produisit rien, il fut obligé d'écrire cette lettre.

« On nous interrompit hier, Monsieur, lorsque je vous parlois de l'a-

» mertume que vous avez répandue dans
» mon ame : il faut que je revienne à
» mon objet ; je ne puis retrouver la
» tranquillité qu'en vous parlant de mon
» inquiétude. Il ne me parut pas que
» le commencement de notre entretien
» vous fît plaisir, & c'est encore ce qui
» contribue à m'agiter. Je suis sans dé-
» tour, & je vois que vous m'en sup-
» posez. Je vous fais grace des repro-
» ches que mériteroit l'injure renfer-
» mée dans ce soupçon : il n'est pas
» question de point d'honneur entre
» nous ; & je ne sens que l'amitié en
» vous écrivant. Vous avez écouté des
» misérables qui haïssent les hommes ;
» je vois cela, & j'en suis désespéré :
» votre cœur vrai ne peut se déguiser ;
» je vous regarde, & je trouve en vous
» un homme que le soupçon accable.
» En vain vous efforcez-vous de me dire
» que vos sentimens ne sont point chan-
» gés ; ils le sont, Monsieur, & pour
» jamais peut-être ; j'ai trop de sensi-
» bilité pour m'y méprendre, & il ne
» m'est plus permis de me laisser per-
» suader. Si vous connoissiez bien mon
» cœur, vous ne feriez point sur-

» pris de mon incrédulité. Vous m'avez
» toujours vu affectueux & naïf avec
» vous ; c'eſt le caractère que me donne
» l'amitié : vous l'eûtes vous-même avec
» moi. Ce trait de reſſemblance fit ma
» ſéduction ; & lorſqu'il diſparoît, je
» conclus qu'une douce erreur avoit
» abuſé mon ame ſenſible. Or cette
» penſée me déſeſpère & m'humilie :
» je n'avois pris des habitudes dans vo-
» tre maiſon que ſur la foi du ſenti-
» ment le plus intime ; ces habitudes ne
» peuvent plus ſubſiſter, ſi votre cœur
» en détruit le principe, ou s'il faut
» que je recommence à me faire une
» réputation auprès de vous. Je ne ſuis
» point de ces gens qui ne fuient qu'au
» bruit de l'orage ; j'ai une ame moins
» difficile à épouvanter ; & le moindre
» nuage me cauſe des alarmes horri-
» bles. Le premier ſentiment que j'é-
» prouvai en commençant à vivre dans
» votre maiſon, fut de l'eſtime & de
» l'amitié pour vous ; je vous dois donc
» mes premiers égards, mes premières
» attentions ; & ſi ma préſence a ceſſé
» de vous plaire, toutes les conſidéra-
» tions doivent céder au ſoin de réta-

» blir votre repos. L'intérêt du mien » demande aussi ce sacrifice: je souffre » trop à vous voir triste & rêveur de- » vant moi; vous ne m'avez pas ac- » coutumé à cet air là; & s'il faut qu'il » dure, j'aime mieux cesser de vous » voir & vous oublier à jamais, s'il est » possible, que d'avoir toujours des of- » fenses à vous pardonner. Je suis ma- » lade & chagrin; la contrainte & la » douleur me tueroient : vous ignorez » toutes les horreurs de ma situation, » & ce n'est pas le moment de vous les » faire concevoir ; mais elles sont telles, » qu'il n'y auroit que la nouvelle de » votre mort qui pût me faire ressentir » autant de chagrin que j'en ai aujour- » d'hui. C'est à vous de décider de ce » que je dois faire; je vous parle en » honnête homme, & j'ose même dire » que cette lettre est du plus hon- » nête homme qu'il y ait au monde. » J'ai le plaisir de penser qu'en ceci, » je suis digne du moins de mon estime. » Si votre prévention vous permet de » vous servir de votre jugement, au- » quel il m'est dur d'appeller, vous me

» rendrez juſtice, & vous abhorrerez » des méchans qui ont mis leur bon- » heur à troubler le nôtre. Je ne vous » parle pas du prix affreux qu'ils s'en » ſont promis. Ils m'accuſoient d'avoir » plu à votre femme, & ils n'aſpiroient » qu'à la corrompre; mais elle n'eſt ni » pour eux ni pour moi. Aſſez ver- » tueuſe pour craindre d'écouter un » honnête homme, il lui ſuffit du noble » orgueil qui la diſtingue, pour écarter » avec horreur des miſérables dont les » ſoins mêmes ſont déshonorans: elle eſt » défendue par tout ce que le Ciel peut » accorder à une femme pour ſa ſûreté: » ces Meſſieurs le ſavent & en ſont fu- » rieux; c'eſt pourquoi ils l'accuſent; » c'eſt de quoi ils la puniſſent: il n'y avoit » qu'un criminel déſeſpoir, qui pût don- » ner l'audace de l'accuſer ».

Cette lettre produiſit de l'attendriſſement, & fut cauſe d'un nouveau malheur. Le jaloux ſentit ſon injuſtice ſans perdre ſon erreur; il prévit qu'il ne la perdroit jamais, mais il fut aſſez généreux pour vouloir s'en punir. Il revit ſon ami, l'embraſſa tendrement, pleura dans ſes bras, & le força de revenir chez

lui, & d'y reprendre ſes premières habitudes. L'effort de ce procédé fut ſi grand, que la nature n'y réſiſta point. Il tomba malade au bout de quelques jours, & mourut deux mois après.

Fin du 2e Volume d'Avril.

TABLE

DU 1er. VOLUME D'AVRIL.

Je veux mourir. *Page* 3
L'Isle inconnue. 131

TABLE du 2e Volume d'Avril.

La Lampe d'Eureta Misoscolo. *Page* 3
La Petite Maison. 66
Suite de l'Isle inconnue. 103
La Prude. 155
Le Jaloux. 193

LF.C.
B582u

209737

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.141-142.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU